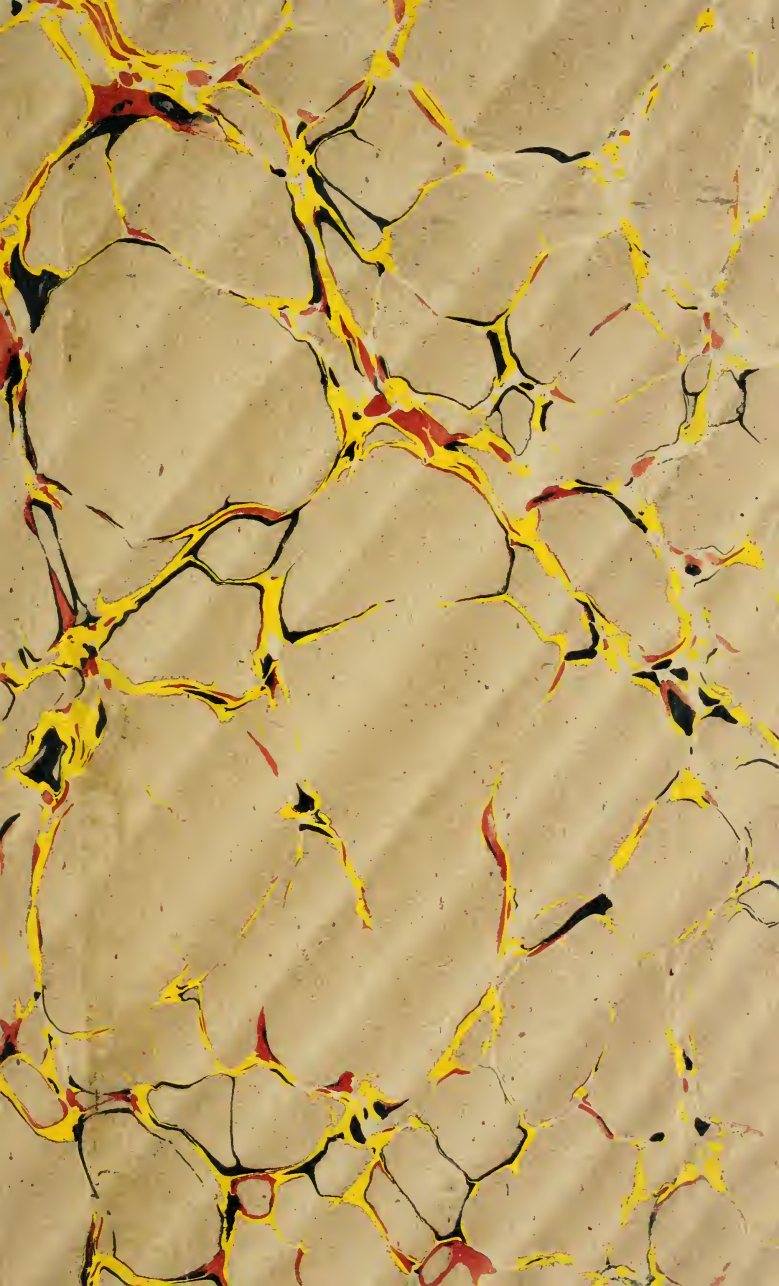
3 1761 04615909 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE

173

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

D 44465

POÉSIES

DE MADAME

DESBORDES-VALMORE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

M. SAINTE-BEUVE

de l'Académie Française

28403
1/8/93

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1860

PQ
2218
D75H17
1860

NOTICE

C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui : nous avions désiré toujours qu'un volume contînt et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre, et véritablement unique en notre temps. Madame Valmore s'est fait une place à part entre tous nos poëtes lyriques, et sans y songer. Si quelqu'un a été soi dès le début, c'est bien elle : elle a chanté comme l'oiseau chante, comme la tourterelle gémit, sans autre science que l'émotion du cœur, sans autre moyen que la note naturelle. De là, dans les premiers chants surtout, qui lui sont échappés avant aucune lecture, quelque chose de particulier et d'imprévu, d'une simplicité un peu étrange, élégamment naïve, d'une passion ardente et ingénue, et quelques-uns de ces accents inimitables qui vivent et qui s'attachent pour toujours, dans les mémoires aimantes, à l'expression de certains sentiments, de certaines douleurs.

Marceline Desbordes est née à Douai vers 1787, deux ans avant cette révolution qui, par contre-coup, allait ruiner son humble famille. Son père, peintre et doreur en blason et en ornements d'église, fut doublement atteint, comme on le peut croire, par la double suppression qui décolorait l'autel et le trône. La jeune Marceline reçut de ces circonstances premières de naissance et d'enfance toutes sortes d'empreintes et de signes qui décidèrent de sa sensibilité et donnèrent la nuance profonde à son talent. Au-dessus de la porte étroite de la chère maison que ses poésies nous ont tant de fois rouverte, se voyait une petite madone dans une

niche. La jeune enfant est née et a vécu sous cette perpétuelle invocation.

La maison touchait au cimetière de la paroisse de Notre-Dame et prenait de ce voisinage un caractère religieux, austère; un grand calvaire à côté dominait les humbles croix et les gazons. L'enfant passa ses jeunes années à jouer sous le calvaire et sur les tombes.

Ce furent ses *Feuillantines*, a elle : elle y puisa toutes les crédules et pieuses terreurs, toutes les poétiques superstitions. Il est à remarquer qu'elle et Victor Hugo entrèrent sous l'aile de la muse avec je ne sais quelle secrète influence espagnole, l'un né à Besançon, l'autre à Douai, deux cités françaises très-marquées de ce caractère étranger; mais elle, son talent ne portait au cœur comme au front que le caractère espagnol attendri.

C'était une Portugaise plutôt, aux yeux bleus, aux cheveux d'or ou de lin. Ses sœurs et frères étaient bruns et de traits fortement accentués. Elle naquit la dernière, et toute blonde : la famille en eut une grande joie, car on retrouvait en elle la couleur de sa mère. Le romancier grec a dit que Persina, reine d'Éthiopie, avait mis au monde Chariclée, enfant tout blanc, à cause d'un tableau de Persée et d'Andromède que qu'elle avait beaucoup considéré. Dans *Paul et Virginie*, Marguerite, à force de regarder durant sa grossesse le portrait de l'ermite Paul qu'elle porte à son cou, communique un peu de sa ressemblance à l'enfant, qu'elle baptise pour cela du nom de Paul. Ici rien de si merveilleux tout à fait, puisque la mère elle-même était blonde; pourtant, puisqu'elle n'eut que cette enfant de sa couleur, c'est, on le crut, qu'elle songea davantage à la Vierge, à la blonde patronne du logis, en la portant.

Mais voici une étrange et pourtant véridique histoire. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, une partie de la famille Desbordes, qui tenait à la religion réformée, avait quitté la France pour la Hollande. Antoine et Jacques Desbordes devinrent libraires à Amsterdam, libraires très-riches, très-considérés : ce sont eux qui ont donné ces éditions bien con-

nues de Voltaire (1733-1738). Ces deux mêmes Desbordes, Jacques et Antoine, enfants lors de la révocation de l'édit de Nantes, vivaient encore; ils ont vécu, l'un cent vingt-quatre et l'autre cent vingt-cinq ans. Se sentant pourtant près de mourir, centenaires, millionnaires et célibataires, voilà qu'un vif regret de la patrie les reprend tout d'un coup après plus d'un siècle, et ils ont l'idée de rappeler quelque arrière-petit-neveu ou arrière-petite-nièce pour rentrer dans la religion réformée et dans l'héritage.

Ils écrivent à Douai. La grande lettre en gros caractères à la Louis XIV, et signée du grand-oncle Antoine, est déployée : il y est mis pour condition expresse que les enfants seront rendus à la religion des aïeux pour reprendre droit dans la succession immense. Ceci se passait vers 91: l'humble famille de Douai avait vu tarir, depuis deux ou trois ans déjà, ses modiques ressources, et l'avenir se présentait de plus en plus sombre. Une assemblée solennelle de tous les membres eut lieu dans la petite maison, sous la madone.

On lit tout haut la lettre : la mère s'évanouit, le père regarde ses enfants et sort dans une horrible anxiété. Il rentre après quelques pas dans le cimetière, et l'on décide qu'on répondra *non*.

La jeune Marceline avait pour lors quatre ans et demi environ, et les impressions de cette grande scène domestique lui sont demeurées présentes. C'était, je l'ai dit, le moment de la ruine complète. On aima mieux rester pauvre, à la garde de Dieu et de Notre-Dame.

Notre-Dame ne passe point pour ingrate. On sait, du moyen âge, plus d'un récit pieux dans lequel la Vierge, saluée et honorée, s'attache désormais, comme protectrice, au destin de l'âme qui, à elle du moins, s'est montrée fidèle. L'âme dévote à Notre-Dame peut avoir ses erreurs dans le long pèlerinage; elle peut faiblir et faillir : la Vierge est là qui, à une heure donnée, la rappelle et la sauve Cette touchante religion du moyen âge, et qui est restée entière dans les mœurs méridionales, cette religion que la momerie de Louis XI n'a pu flétrir, et qui sied dans son indulgence au

sexe aimant, se retrouve tout à fait celle encore de l'âme poétique que nous tâchons d'exprimer. Ses poésies, à chaque page, attestent ce doux culte refleurissant; et dans des stances d'hier, adressées à une amie gracieuse qu'elle appelle la comtesse *Marie*, nous en ressaisissons un nouvel écho :

L'Ange nu du berceau, qui l'appela *Marie*,
Dit : « Tu vivras d'amère et divine douleur;
« Puis, tu nous reviendras toute pure et guérie,
« Si la grâce à genoux désarme le malheur.
« Tu n'entendras longtemps que mes ailes craintives
« S'ébruiter sur ton sort. . . . . .
. . . . . .
« Je ne m'éloigne pas; je me tiens à distance,
« Épiant, ô ma sœur! tes pieds blancs et mortels :
« Quand tu m'appelleras de ta plus vive instance,
« Je t'aiderai, Marie, au retour des autels! »

Le bon ange est ici faisant fonction pour la Vierge elle-même.

Un cousin pourtant était passé à la Guadeloupe et y avait fait fortune. La mère, voyant la gêne des siens qui se prolongeait sans espoir, conçut un grand dessein et s'embarqua pour l'Amérique avec sa dernière fille, avec Marceline, âgée d'environ treize ans. En mettant le pied sur ce rivage de son espérance, elle trouva la colonie en révolte, le cousin massacré, sa veuve en fuite dans les hautes terres, et l'incendie partout dans les plantations. La fièvre jaune la prit, et sa fille, en un instant orpheline, n'eut plus qu'à retraverser l'Océan. Ce fut une scène déchirante lorsqu'il fallut l'emporter seule, sans sa mère, l'embarquer de force, le soir, dans une pirogue qui allait rejoindre le vaisseau. Il y eut là comme une épreuve, en un sens, de la scène finale de Virginie.

Elle accomplit ce lent et cruel retour, que les duretés du capitaine aggravèrent, toute noyée de larmes, de mélancolie, et abîmée de silence : elle avait atteint quatorze ans. Désormais que lui faut-il? que lui manque-t-il? Sa poésie, ce semble, n'a plus qu'à éclore; elle est toute formée en elle

par le malheur; elle a reçu tour à tour le soleil et les larmes L'horizon de l'humble cimetière de Douai s'est assez agrandi; quand la jeune fille ressaisit enfin le sol natal après tant de souffrances, on pouvait dire d'elle, avec le poëte, qu'elle portait

Un cœur jà mûr en un sein verdelet.

Une considération me frappe : c'est combien, vers la fin du dix-huitième siècle, il se fit chez nos littérateurs et nos poëtes comme un complément d'éducation par les contrées lointaines par les voyages. Il semblait que l'inspiration et la couleur françaises ne dussent se rajeunir qu'à ce prix. André Chénier est né à Byzance. Chateaubriand visite les savanes. S'il peut se saluer le père de l'école moderne, le rôdeur Jean-Jacques en est à certains égards le grand-père, et Bernardin de Saint-Pierre l'oncle, et un oncle revenu de l'Inde exprès pour cela. Bertin et Parny se souviennent trop peu, dans leurs vers, de l'île et de la nature où ils sont nés; ils en ont pourtant gardé quelque flamme. Le poëte Léonard est né à cette Guadeloupe, où la jeune Marceline va tenter la destinée. Je l'ai appelée une Espagnole blonde, une Portugaise : les Antilles même, pour compléter, n'y manquent pas. En grand comme en petit, il y eut là un souffle des tropiques, un arome des savanes.

Revenue au nid, et encore toute brisée de l'orage, elle trouva la famille plus pauvre. Son excellent père cependant était devenu inspecteur des prisons à Douai, et elle aimait à lui être une auxiliaire bienfaisante dans l'exercice de ses fonctions. De là, dit-elle, son goût à elle, de tout temps, pour les prisons et les pauvres prisonniers.

Il fallait vivre et pourvoir à l'avenir, elle chanta. Nous n'avons plus qu'à suivre ses vers[1]. Ce furent d'abord quelques romances, quelques idylles, assez dans le goût de Léo-

[1] On peut voir, pour quelques autres détails biographiques que nous ne répéterons pas ici, l'article sur madame Desbordes-Valmore au tome second de nos *Critiques et Portraits* (page 159).

nard et de Berquin, mais plus neuves et plus senties. Au reste, lorsqu'elle s'échappa à faire des vers, elle n'avait rien lu, rien. Elle avait lu d'aventure *Tom Jones* en français, et peut-être *Guzman d'Alfarache;* elle avait commencé *Paul et Virginie*, sans oser le finir. Son harmonie, sa mélodie poétique, ne vinrent d'abord que d'elle, et furent tout instinct.

Comme elle apprenait à lire, étant enfant, par les soins de sa sœur aînée, dans Florian, dans *Estelle et Némorin*, on lui faisait épeler surtout le paragraphe où il est dit (c'est le vieux Raimond qui s'adresse à Némorin) : *Cependant vous aimez ma fille;* et là-dessus elle se sauvait dans le cimetière pour n'en pas lire davantage, et en répétant ce mot-là durant de longues heures.

Elle était en Belgique, à Bruxelles, quand deux ou trois romances d'elle coururent. Elle venait de se marier; son beau-père, homme de goût, fut surpris de ces essais, et lui demanda si elle en avait encore : elle avait fait, répondit-elle, *quelques autres petites choses, sans savoir*. On s'en chargea pour elle et on les envoya à Paris, où le libraire Louis les imprima, en 1818. Comme il n'y avait pas assez de pièces pour former un volume, on y ajouta la petite nouvelle en prose de *Marie*, qui se retrouva depuis imprimée dans les *Veillées des Antilles* (1821). Madame Valmore, poëte, parut donc au jour vers le même temps que Casimir Delavigne, que Lamartine, qu'André Chénier ressuscité, et un peu, je crois, avant eux tous : elle fut comme la première hirondelle, toujours empressée, quoique craintive.

Dans une très-belle édition de 1820, plus complète que celle de 1818, et où il n'y a que des vers [1], j'aime à considérer la première et pure forme de son talent, sans complication aucune. Il semble qu'il y ait plus de facilité pour le coup d'œil, plus de sûreté pour le jugement, dans ces premières éditions originales, dans ces sortes de gravures avant la lettre. Il m'est bien clair quand je tiens ce volume-là, de cette

[1] In-8°, chez François Louis également.

date, qu'elle n'avait pu lire encore Lamartine, dont les *Méditations* ne paraissaient qu'au moment même. Eh bien, voilà un génie charmant, léger, plaintif, rêveur, désolé, le génie de l'élégie et de la romance, qui se fait entendre sur ces tons pour la première fois : il ne doit rien qu'à son propre cœur. Que pourriez-vous lui comparer dans nos poëtes, et surtout dans nos poëtes-femmes d'auparavant? Plus tard ces lignes simples se chargeront un peu. Sans imiter les autres, on se répétera soi-même ; on retombera dans les situations déjà exprimées, dans les sentiments d'abord produits : c'est inévitable. Si Malherbe a pu dire de la vie des mortels :

> Tout le plaisir des jours est en leurs matinées,
> La nuit est déjà proche à qui passe midi ;

cela semble surtout vrai de la vie poétique et tendre, de l'inspiration élégiaque et romanesque. Madame Valmore, en avançant, aura, par accès peut-être, des cris plus déchirants, des éclairs plus perçants et plus aigus, comme aux approches de l'ombre ; mais ici ce sont de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur; et déjà s'exhalent pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles même qui ont osé chanter le mystère. C'est l'*André Chénier femme*, a-t-on dit. Avec moins d'art incomparablement, elle a la source de sensibilité plus intime, plus profonde.

Comme madame Riccoboni, notre tendre auteur d'élégies semble avoir été de bonne heure poursuivie par l'idée fatale de l'infidélité dont un cœur aimant est victime Si l'une exprime cette idée fixe par *Fanny Butler*, par le *Marquis de Cressy*, par tous ses romans, l'autre la déplore par toutes ses poésies. Elle s'écrierait comme Sapho dans l'ode célèbre : « Immortelle Aphrodite au trône d'or, fille avisée du roi des dieux, je t'invoque, épargne-moi, ne me dompte point par trop d'amères douleurs, ô déesse vénérée! Autrefois, dès que tu entendais ma plainte d'amante (et tu l'entendais fréquem-

ment), tu venais à moi, quittant aussitôt le beau palais de ton père. Tu attelais à ton char, pour coursiers, tes moineaux rapides, et ils descendaient en agitant coup sur coup leurs ailes noires à travers l'air immense. Et déjà tu étais auprès de moi. Alors, ô déesse bienheureuse! tu me souriais de ton sourire immortel, et tu me demandais ce que j'avais, ce que je souffrais, et l'objet de ma douce fureur; tu me disais : Qui donc t'a fait du mal, ô ma Sapho? Va, ne crains rien : s'il t'a fuie jusqu'ici, bientôt il te poursuivra; s'il a refusé tes dons, il va lui-même t'en offrir; l'ingrat, s'il ne t'aime pas, il va t'aimer à son tour, fusses-tu pour lui cruelle! — Voilà ce que tu me disais, ô déesse! Oh! maintenant reviens et descends encore. »

Volontiers aussi notre tendre élégiaque, les mains levées au ciel, se fût écriée en sa naïve démence, avec une autre âme aimante, une autre muse voilée, sœur de la sienne, et dont l'écho seul m'a, par hasard, apporté la voix :

Secrets du cœur, vaste et profond abîme,
Qui n'a pitié ne connaît rien de vous!
Juste est la peine au front de la victime,
Sage est le sage, et le vainqueur sublime :
Que reste-t-il à qui pleure à genoux?

La Religieuse portugaise, si elle avait chanté, aurait de ces accents-là.

Moins poignantes que certaines élégies, les jolies romances de madame Valmore coururent, volèrent du premier jour sur toutes les lèvres de quinze ans, grâce aussi à la musique des plus grands ou des plus aimables compositeurs d'alors : Garat, Paër, en notèrent quelques-unes; mais surtout madame Pauline Duchambge, née tout exprès, y trouva ses airs les plus agréables, les plus chers au cœur et les mieux assortis. Au reste, comme pour tous les succès un peu populaires en ce genre, les choses ont vécu plus que les noms. Ces délicieuses romances, *Douce chimère*, et *Vous souvient-il de cette jeune amie?* qui réveillent, pour la génération

d'alors, les plus frais parfums de jeunesse et font naître une larme en ressouvenir des printemps, sont encore sues de bien des mémoires fidèles : on a oublié qu'on les doit à madame Valmore.

Depuis un certain moment, cette âme, ce talent de tendre poëte a eu peine évidemment à se faire aux saisons décroissantes d'une vie qui va flétrissant chaque jour ses premières promesses. Habituée qu'elle était à donner à ses sentiments une forme unique, elle s'est senti plus d'une fois le cœur *aveuvé;* elle s'est demandé, elle a demandé aux objets muets si c'était bien la loi fatale et dernière ; ainsi, hier encore, en regardant *une horloge arrêtée :*

Horloge, d'où s'élançait l'heure,
Vibrante en passant dans l'or pur,
Comme un oiseau qui chante ou pleure
Dans un arbre où son nid est sûr,
Ton haleine égale et sonore
Sous le froid cadran ne bat plus :
Tout s'éteint-il comme l'aurore
Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus?

Son champ d'inspirations s'est étendu, et son aile palpitante a tâché d'y suffire. L'avenir du monde, la souffrance de ses semblables, les grandeurs de la nature, l'ont préoccupée. Dans un de ses essors vers l'infini de l'horizon, elle est allée jusqu'à s'écrier :

. . . . . .
Charme des blés mouvants ! fleurs des grandes prairies!
Tumulte harmonieux élevé des champs verts!
Bruit des nids! flots courants! chantantes rêveries!
N'êtes-vous qu'une voix parcourant l'univers?...

Ne pressez pas trop le sens : ce sont là de ces vers d'elle, pénétrants et vagues, qui vous poursuivent d'une longue rêverie. Jeune, à vingt ans, les cheveux au vent, le front au ciel, le bâton d'Obermann ou d'Ahasvérus à la main, on ferait le tour du monde en les récitant.

Mais elle est mère, mère heureuse : de là surtout des sources consolantes et renouvelées. Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis d'accents de sollicitude et d'espérance pour sa jeune couvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et douceur maternelle! une jeune voix bien sonore lui répond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le droit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, en l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La vierge Érinne était assise, et, tout en remuant le fil de soie et la broderie légère, elle distillait avec murmure quelques gouttes du miel de l'abeille d'Hybla. » Puisse l'avenir tenir du moins les récentes promesses envers celle qui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant l'expression d'un poëte aimable, *se racquitter* en bonheur pour tout le passé !

SAINTE-BEUVE.

IDYLLES

LES ROSES

L'air était pur, la nuit régnait sans voiles;
Elle riait du dépit de l'Amour;
Il aime l'ombre, et le feu des étoiles,
En scintillant, formait un nouveau jour :
Tout s'y trompait. L'oiseau, dans le bocage,
Prenait minuit pour l'heure des concerts;
Et les zéphyrs, surpris de ce ramage,
Plus mollement le portaient dans les airs.
Tandis qu'aux champs quelques jeunes abeilles
Volaient encore en tourbillons légers,
Le printemps en silence épanchait ses corbeilles,
Et de ses doux présents embaumait nos vergers.
O ma mère! on eût dit qu'une fête aux campagnes,
Dans cette belle nuit, se célébrait tout bas;
On eût dit que de loin mes plus chères compagnes
Murmuraient des chansons pour attirer mes pas.
J'écoutais, j'entendais couler, parmi les roses,
Le ruisseau qui, baignant leurs couronnes écloses,

Oppose un voile humide aux brûlantes chaleurs;
Et moi, cherchant le frais sur la mousse et les fleurs,
Je m'endormis. Ne grondez pas, ma mère!
Dans notre enclos qui pouvait pénétrer?
Moutons et chiens, tout venait de rentrer,
Et j'avais vu Daphnis passer avec son père.
Au bruit de l'eau, je sentis le sommeil
Envelopper mon âme et mes yeux d'un nuage,
Et lentement s'évanouir l'image
Que je tremblais de revoir au réveil :
Je m'endormis. Mais l'image enhardie
Au bruit de l'eau se glissa dans mon cœur.
Le chant des bois, leur vague mélodie,
En la berçant, fait rêver la pudeur.
En vain, pour m'éveiller, mes compagnes chéries
Auraient fait de mon nom retentir les prairies
En me tendant leurs bras entrelacés;
J'aurais dit : « Non, je dors, je veux dormir; dansez! »

Mille songes couraient; c'étaient les seuls nuages
Que la lune teignît de ses vagues lueurs,
Comme les papillons sur leurs ailes volages
De l'air qui les balance empruntent les couleurs.

Calme, les yeux fermés, je me sentais sourire;
Des songes prêts à fuir je retenais l'essor;
Mais, las de voltiger (ma mère, j'en soupire),
Ils disparurent tous; un seul me trouble encor;
Un seul. Je vis Daphnis franchissant la clairière;
Son ombre s'approcha de mon sein palpitant;
C'était une ombre, et j'avais peur pourtant;
Mais le sommeil enchaînait ma paupière.

Doucement, doucement il m'appela deux fois.
J'allais crier, j'étais tremblante;
Je sentis sur ma bouche une rose brûlante,
Et la frayeur m'ôta la voix.
Depuis ce temps, ne grondez pas, ma mère,
Daphnis, qui chaque soir passait avec son père,
Daphnis me suit partout, pensif et curieux.
O ma mère ! il a vu mon rêve dans mes yeux!

LA JOURNÉE PERDUE

Me voici... je respire à peine!
Une feuille m'intimidait;
Le bruit du ruisseau m'alarmait;
Je te vois!... je n'ai plus d'haleine!
Attends... je croyais aujourd'hui
Ne pouvoir respirer auprès de ce que j'aime.
Je me sentais mourir, en ce tourment extrême,
De ta peine et de mon ennui.

Quoi! je cherche ta main, et tu n'oses sourire?
Ton regard me pénètre et semble m'accuser?
Je te pardonne, ingrat, tout ce qu'il semble dire;
Mais laisse-moi du moins le temps de m'excuser.

J'ai vu mes moissonneurs réunis sous l'ombrage;
Ils chantaient; mais pas un ne dit bien ta chanson.
Ma mère, lasse enfin de veiller la moisson,
Dormait. Je voyais tout, les yeux sur mon ouvrage.

Alors, en retenant le souffle de mon cœur,
Qui battait sous ma collerette,
Je fuyais dans les blés, ainsi qu'une fauvette,
Quand on l'appelle ou qu'elle a peur.

Je suivais, en courant, ton image chérie,
Qui m'attirait, souriait comme toi ;
Mais aux travaux de la prairie
Les malins moissonneurs m'enchaînaient malgré moi.
L'un m'appelait si haut, qu'il éveillait ma mère;
Je revenais confuse en cueillant des pavots.
Et, caressant ses yeux de leur fraîcheur légère,
Je grondais le méchant qui troublait mon repos.
Hélas! j'aurais voulu m'endormir auprès d'elle,
Mais je ne dors jamais le jour ;
La nuit même, la nuit me paraît éternelle,
Et j'aime mieux te voir que de rêver d'amour.
Que mon cœur est changé! comme il était tranquille!
Je le sentais à peine respirer.
Ah! quand il ne fait plus que battre et soupirer,
L'heure qui nous sépare au temps est inutile.
En voyant le soleil encor si loin du soir,
Je me disais : Mon Dieu! que ma mère est heureuse !
Le repos la surprend dès qu'elle peut s'asseoir ;
Ma mère n'est pas amoureuse !
Et je fermais les yeux pour rêver le bonheur,
Et mes yeux te voyaient couché dans ce bois sombre ;
Et, quand tu gémissais à l'ombre,
Le soleil me brûlait le cœur.

Olivier, voudrais-tu?... Que ton sourire est tendre!
L'amitié n'est pas là! je ne puis plus parler.

Dis-moi... Que disions-nous? Oh! comment rappeler
Tout ce qu'il me reste à t'apprendre?

Regarde : ce matin j'avais tressé ces fleurs;
Mais quoi! tout a langui des feux de la journée;
Et la couronne à l'amour destinée
N'a servi qu'à voiler mes pleurs.
Je pleurais : c'est que l'heure, à présent si légère,
Dormait comme ma mère.
Enfin le jour se cache et me prend en pitié;
Enfin l'agneau bêlant quitte le pâturage;
Ma mère, sans me voir, est rentrée au village;
Et déjà ma promesse est remplie à moitié.
Je te vois, je te parle, et je te donne encore
Ce bouquet dont l'éclat s'est perdu sur mon sein,
Demande-lui si je t'adore;
Moi, j'accours seulement pour te dire : A demain!

L'ADIEU DU SOIR

Dieu! qu'il est tard! quelle surprise!
Le temps a fui comme un éclair;
Douze fois l'heure a frappé l'air,
Et près de toi je suis encore assise;
Et, loin de pressentir le moment du sommeil,
Je croyais voir encore un rayon de soleil!

Se peut-il que déjà l'oiseau dorme au bocage?
Ah! pour dormir il fait si beau!

Les étoiles en feu brillent dans le ruisseau,
Et le ciel n'a pas un nuage.
On dirait que c'est pour l'Amour
Qu'une si belle nuit a remplacé le jour !
Mais, il le faut, regagne ta chaumière ;
Garde-toi d'éveiller notre chien endormi ;
Il méconnaîtrait son ami,
Et de mon imprudence il instruirait ma mère.
Tu ne me réponds pas ; tu détournes les yeux !
Hélas ! tu veux en vain me cacher ta tristesse !
Tout ce qui manque à ta tendresse
Ne manque-t-il pas à mes vœux ?
De te quitter donne-moi le courage ;
Écoute la raison, va-t'en. Laisse ma main !
Il est minuit ; tout repose au village,
Et nous voilà presqu'à demain !
Écoute ! si le soir nous cause un mal extrême,
Bientôt le jour saura nous réunir,
Et le bonheur du souvenir
Va se confondre encore avec le bonheur même.

Mais, je le sens, j'ai beau compter sur ton retour,
En te disant adieu chaque soir je soupire ;
Ah ! puissions-nous bientôt désapprendre à le dire !
Ce mot, ce triste mot n'est pas fait pour l'amour !

L'ORAGE

Oh! quelle accablante chaleur!
On dirait que le ciel va toucher la montagne.
Vois ce nuage en feu qui rougit la campagne :
Quels éclairs! quel bruit sourd! ne t'en va pas; j'ai peur!
Les cris aigus de l'hirondelle
Annoncent le danger qui règne autour de nous;
Son amant effrayé la poursuit et l'appelle :
Pauvres petits oiseaux, vous retrouverez-vous?

Reste, mon bien-aimé! reste, je t'en conjure;
Le ciel va s'entr'ouvrir.
De l'orage, sans moi, tu veux braver l'injure;
Cruel! en me quittant tu me verrais mourir.
Ce nuage embrasé qui promène la foudre,
Vois-tu bien, s'il éclate, on est réduit en poudre!
Encourage mon cœur, il palpite pour toi...
Ta main tremble, Olivier, as-tu peur comme moi?
Tu t'éloignes; tu crains un danger que j'ignore :
En est-il un plus grand que d'exposer tes jours?
Je donnerais pour toi ma vie et nos amours;
Si j'avais d'autres biens, tu les aurais encore.
En cédant à tes vœux, j'ai trahi mon devoir;
Mais ne m'en punis pas. Elle est loin, ta chaumière.
Pour nous parler d'amour, tu demandais le soir;
Eh bien! pour te sauver prends la nuit tout entière;
Mais ne me parle plus de ce cruel amour;
Je vais l'offrir à Dieu dans ma tristesse extrême :

C'est en priant pour ce que j'aime
Que j'attendrai le jour.

Sur nos champs inondés tourne un moment la vue :
Réponds; malgré mes pleurs veux-tu partir encor?
Méchant, ne souris plus de me voir trop émue;
Peut-on ne pas trembler en quittant son trésor?
Je vais me réunir à ma sœur endormie :
Adieu! laisse gronder et gémir l'aquilon;
Quand il aura cessé d'attrister le vallon,
Tu pourras t'éloigner du toit de ton amie.

Mais quel nouveau malheur! qu'allons-nous devenir?
N'entends-tu pas la voix de mon vieux père?
Ne vois-tu pas une faible lumière?
De ce côté, Dieu! s'il allait venir!
Pour une faute, Olivier, que d'alarmes!
Laisse-moi seule au moins supporter son courroux;
Puis tu viendras embrasser ses genoux
Quand je l'aurai désarmé par mes larmes.
Non! la porte entr'ouverte a causé ma frayeur :
On tremble au moindre bruit, lorsque l'on est coupable.
Laisse-moi respirer du trouble qui m'accable,
Laisse-moi retrouver mon cœur!

Séparons-nous, je suis trop attendrie.
Sur ce cœur agité ne pose plus ta main;
Va! si le ciel entend ma prière chérie,
Il sera plus calme demain.
Demain, au point du jour, j'irai trouver mon père;
Sa bonté préviendra mes timides aveux;

De nos tendres amours pardonnant le mystère,
Il ne t'appellera que pour combler tes vœux.

Déjà le vent rapide emporte le nuage;
La lune nous ramène un doux rayon d'espoir;
Adieu; je ne crains plus d'oublier mon devoir,
O mon cher Olivier! j'ai trop peur de l'orage!

LA NUIT

Viens! le jour va s'éteindre... il s'efface, et je pleure.
N'as-tu pas entendu ma voix? Écoute l'heure;
C'est ma voix qui te nomme et t'accuse tout bas;
C'est l'amour qui t'appelle, et tu ne l'entends pas!
Mon courage se meurt. Tout à ta chère idée,
D'elle, de toi, toujours tendrement obsédée,
Pour ton ombre j'ai pris l'ombre d'un voyageur,
Et c'était un vieillard riant de ma rougeur.

Eh quoi! le jour s'éteint? N'est-ce pas un nuage,
Un vain semblant du soir, un fugitif orage?
Que je voudrais le croire! Hélas! un si beau jour
Ne devait pas mourir sans consoler l'amour.
Viens! ce voile jaloux ne doit pas te surprendre.
Dans les cieux à son gré laisse-le se répandre;
Ne va pas, comme moi, le prendre pour la nuit!
Quand son obscurité m'importune et me nuit,
Si le soleil, plus pur, allait paraître encore!
Si j'allais, avec lui, revoir ce que j'adore!

Si je pouvais du moins, en lui livrant ces fleurs,
Me cacher dans son sein, et rougir de mes pleurs !
Il me dirait : « Je viens, j'accours, ma bien-aimée !
Ce nuage qui fuit t'aurait-il alarmée ?
La nuit est loin, regarde ! » Et je verrais ses yeux
Rendre la vie aux miens, et la lumière aux cieux.

Non ! le jour est fini. Ce calme inaltérable,
L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,
Le chant vague et lointain du jeune moissonneur,
Tout m'invite au repos... tout m'insulte et m'accable.

Mais adieu tout ; adieu, toi qui ne m'entends pas,
Toi qui m'as retenu la moitié de mon être,
Qui n'as pu m'oublier, qui vas venir, peut-être,
Tu trouveras au moins la trace de mes pas,
Si tu viens ! Adieu, bois où l'ombre est brûlante ;
Nuit plus brûlante encor, nuit sans pavots pour moi,
Tu règnes donc enfin ! Oui, c'est toi, c'est bien toi !
Quand me rendras-tu l'aube ? Oh ! que la nuit est lente !
Hélas ! si du soleil tu balances le cours,
Tu vas donc ressembler au plus long de mes jours.
L'alouette est rentrée aux sillons ; la cigale
A peine dans les airs jette sa note égale ;
Un souffle éveillerait les échos du vallon,
Et les échos muets ne diront pas mon nom.
Et vous, dont la fatigue a suspendu la course,
Vieillard ! ne riez plus si mes tristes accents...
Non ! déjà le sommeil appesantit ses sens ;
Il rêve sa jeunesse au doux bruit de la source.
Oh ! que je porte envie à ses songes confus !
Que je le trouve heureux ! il dort, il n'attend plus.

L'ABSENCE

L'avez-vous rencontré ? guidez-moi, je vous prie.
Il est jeune, il est triste, il est beau comme vous,
Bel enfant ; et sa voix, par un charme attendrie,
De la voix qui l'accueille est l'écho le plus doux.
Oh ! rappelez-vous bien ! sa démarche pensive
Fait qu'on le suit longtemps et du cœur et des yeux.
Il vous aura souri. De l'enfance naïve,
Naïf encore, il aime à contempler les jeux.

Écoute ! ses regards distraits, chargés d'alarmes,
Effleuraient tes doux jeux, peut-être sans les voir.
Plains-moi, car c'est pour moi qu'il dévorait ces larmes,
Et de m'en consoler il a seul le pouvoir.
Guide-moi, réponds-moi !... Mais tu ne peux m'entendre,
Tu demandes son nom.
Ah ! s'il t'avait parlé, m'aurais-tu fait attendre ?
L'aurais-tu méconnu dans ma prière ? Oh ! non.
Va jouer, bel enfant, va rire avec la vie,
Car ton âge est sa fête, et déjà je l'envie.
Va ! mais, si ton bonheur te l'amène aujourd'hui,
Souviens-toi que je pleure, et ne le dis qu'à lui.
Comme la route au loin se prolonge isolée !
Eh ! pour qui ces jardins, ce soleil, ces ruisseaux ?
Je suis seule, et là-bas, sous de noirs arbrisseaux,
La moitié de mon âme est errante et voilée.
Mes suppliantes mains voudraient la retenir ;
J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir !

L'avez-vous rencontré, nymphe à la voix plaintive ?
L'avez-vous appelé ? s'est-il penché vers vous ?
Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,
Nymphe, rendez-la-moi, je l'attends à genoux.
Mais jusqu'à l'oublier si vous êtes légère,
Mais si vous n'emportez que vous dans l'avenir,
Si l'image qui fuit vous devient étrangère,
De quoi vous plaignez-vous, nymphe sans souvenir ?

Quelle est cette autre enfant dans les saules couchée ?
De paisibles rameaux enveloppent son sort ;
Comme une jeune fleur dans la mousse cachée,
A l'abri des vents, elle dort.
L'orage aux traits brûlants ne l'a pas effeuillée ;
Loin du monde et du jour lentement éveillée,
Un jeune songe à peine ose effleurer ses sens ;
Elle rit... Qu'offre-t-il à ses vœux caressants ?
L'avez-vous rencontré, dites, belle ingénue ?
Sa voix, qui fait rêver, vous est-elle connue ?
Au fond d'un doux sommeil écoutez-vous ses pas ?
Non ! si vous l'aviez vu, vous ne dormiriez pas !
Dormez. Je vous rendrais et pensive et peureuse ;
Vous diriez : Dès qu'on aime on n'est donc plus heureuse ?
Je ne sais. Pour la paix de vos nuits, de vos jours,
Ignorez-le toujours.

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse ;
Je voudrais tous les suivre, et je n'ose choisir ;
L'espoir les choisit tous. Oh ! qu'il a de vitesse !
Il m'appelle partout... Où vais-je le saisir ?
Au pied de la chapelle où serpente le lierre,
Courbé par la prière,

Un vieillard indigent porte aussi ses douleurs :
Allons ! ses yeux éteints ne verront pas mes pleurs.
Comme il prie ! On dirait qu'une lumière heureuse
Pour éclairer son front vient d'entr'ouvrir les cieux.
On dirait que le jour est rentré dans ses yeux,
Ou qu'il bénit tout bas une main généreuse.
Dieu ! l'a-t-il rencontré ? Si calme, si content,
Presse-t-il un bienfait sur son cœur palpitant ?
Est-ce lui qu'il bénit ? et la voix que j'adore
Dans ce cœur désolé résonne-t-elle encore ?
Écoutez-moi, mon père, au nom de ce bienfait ;
Celui qui vous l'offrit, à vous m'a demandée
Peut-être ?... Oh ! que ma main, par la sienne guidée,
Joigne son humble offrande au don qu'il vous a fait.
Mais, en vous consolant, soupirait-il, mon père ?
Déchiré du tourment dont il me désespère,
Injuste, mais fidèle, en soupçonnant ma foi,
Vous a-t-il dit : Priez et pour elle et pour moi ?
Oui, je sais qu'il est triste et qu'un accent plus tendre
Au malheureux jamais n'a su se faire entendre.
Oui, je vais retrouver mon bonheur, qu'il troubla,
Car mon bonheur, c'est lui, mon père, et le voilà !

LE RETOUR AUX CHAMPS

Que ce lieu me semble attristé !
Tout a changé dans la nature ;

Le printemps n'a plus de verdure;
Le bocage est désenchanté !

Autrefois l'onde fugitive
Arrosait en courant les cailloux et les fleurs :
Je ne vois qu'un roseau languissant sur la rive,
Et mes yeux se couvrent de pleurs,
Hélas ! on a changé ta course,
Ruisseau, de l'inconstance on te fait une loi,
Et je n'espère plus retrouver à ta source
Les serments emportés par toi.
Ah ! si pour rafraîchir une âme désolée
Il suffit d'un doux souvenir,
Ruisseau, pour ranimer l'herbe de la vallée,
Parfois n'y peux-tu revenir ?
J'entends du vieux berger la plaintive musette;
Mais qu'est devenu le troupeau ?
Sous l'empire de sa houlette,
Il n'a plus même un innocent agneau.
Tout en rêvant, il gravit la montagne;
Il traîne avec effort son âge et son ennui.
Les moutons ont quitté la stérile campagne;
Le chien est resté près de lui.
Mais que sa peine est facile et légère !
Du bonheur qui n'est plus il n'a point à rougir;
Sans trouble, sur un lit de mousse ou de fougère,
Quand la nuit vient, il peut dormir.
Que de riches pasteurs lui porteraient envie !
Combien voudraient donner les plus nombreux troupeaux,
La houlette, la bergerie,
Pour une nuit d'un doux repos.
Et moi, d'amis aussi je fus environnée;

Mon avenir alors était brillant et sûr :
Vieux berger, comme toi je suis abandonnée;
Le songe est dissipé; mais le réveil est pur!

Me voici devant la chapelle
Où mon cœur sans détour jura ses premiers vœux.
Déjà mon cœur n'est plus heureux,
Mais à ses vœux trahis il est encor fidèle.
J'y vins offrir, l'autre printemps,
Une fraîche couronne, aujourd'hui desséchée.
Cette chapelle, hélas! dans les ronces cachée,
N'est-elle plus l'amour des simples habitants?
Seule, j'y ferai ma prière :
Mon sort, je le sais trop, me défend d'espérer;
Eh bien, sans espérance, à genoux sur la pierre,
J'aurai du moins la douceur de pleurer.

LE RUISSEAU

Le soleil brûlait la plaine;
Les oiseaux étaient muets;
Le vent balançait à peine
Les épis et les bluets;
Quelques chèvres, dispersées
Sur le penchant des coteaux,
Broutaient aux jeunes ormeaux
Les vignes entrelacées;
Les troupeaux, au fond des bois,

S'égaraient dans la bruyère;
Les chiens étaient sans colère,
Les bergers étaient sans voix.

On entendait le murmure
D'un ruisseau vif et jaseur,
Qui livrait à l'aventure
Le secret d'un jeune cœur :
Sur les flots de son rivage
Chloé, fuyant le soleil,
Penchait sa brûlante image,
Belle comme un fruit vermeil :
« A cette heure où mes compagnes
Cherchent l'ombre à l'autre bord,
Qu'au bruit vague des campagnes
Tout s'engourdit et s'endort,
Sous ma guirlande nouvelle,
Dites-moi, petit ruisseau,
Me trouvez-vous aussi belle
Que Daphnis me paraît beau?
En vain avec ma couronne
J'ai l'air aussi d'une fleur;
Tout l'éclat qu'elle me donne
Ne fait pas battre mon cœur.
Aux bergères de mon âge
Je vois les mêmes appas;
Elles dorment sous l'ombrage,
Et je n'en soupire pas :
Sans Daphnis tout m'est contraire;
Daphnis a donc plus d'attraits?
Et je sens qu'on ne peut plaire
Qu'en ayant les mêmes traits.

« O Daphnis ! si la parure
Me rendait belle à tes yeux,
J'apprendrais, dans l'onde pure,
A tresser mes longs cheveux.
J'irais supplier mon père
De m'accorder, pour un jour,
Le ruban qu'avait ma mère,
Quand il lui parla d'amour.
Je cultiverais des roses
Pour les cueillir avec toi ;
J'inventerais mille choses
Pour t'attirer près de moi.
Hélas ! ma triste espérance
Néglige un frivole soin ;
Si j'avais ta ressemblance,
Je n'en aurais pas besoin !
Tes yeux bleus ont une flamme
Pareille aux astres tremblants ;
Leurs rayons pénètrent l'âme :
Les miens sont noirs et brûlants
Sur ton front ta chevelure
Forme un gracieux bandeau ;
La mienne ombre ma ceinture
Quand je quitte mon chapeau.
Comme des feuilles dorées
Se balancent sur les fleurs,
Sous mille boucles cendrées
Brillent tes vives couleurs.
Le jeune orme est ton image,
Et (tout me parle aujourd'hui !)
Au lierre il prête un ombrage :
Je suis faible comme lui ;

O Daphnis!... » Et quelques larmes
Tombèrent dans le ruisseau;
Elles en troublèrent l'eau,
Comme elles voilaient ses charmes.
Dans le léger mouvement
De cette glace agitée,
Sous la surface argentée
Elle entrevit son amant.

« O prodige! cria-t-elle,
Je vois l'ombre du pasteur;
Et cette glace fidèle
Réfléchit jusqu'à mon cœur. »
Du saule le doux feuillage
Dans les airs se balança;
Sur les pleurs de son visage
Un souffle amoureux passa.
L'enfant qui porte des ailes
Se sauvait d'un ciel de feu :
De brûlantes étincelles
Aux champs annonçaient un dieu!
On n'en sait pas davantage.
Le dieu baissa son bandeau,
Couvrit le jour d'un nuage,
Et fit taire le ruisseau.

PHILIS

Presse-toi, vieux berger, tout annonce l'orage.
Le vent courbe les blés, détruit la fleur sauvage;
Un murmure plaintif circule au fond des bois,
Et l'écho me répond en attristant ma voix.
De ton chien prévoyant la garde est plus austère,
Il rôde, en haletant, d'un air triste et sévère;
Du fond de la vallée il ramène un agneau,
Et le chasse en grondant jusqu'au sein du troupeau.
L'ouragan tourbillonne et ravage la plaine;
L'éclair poursuit l'éclair; il tonne, il va pleuvoir;
Tout s'efface; il fait nuit longtemps avant le soir,
Et le toit de Philis ne se voit plus qu'à peine :
Laisse-moi te guider. Si tu ne peux courir,
Je soutiendrai tes pas : ne crains point ma jeunesse;
J'ai déjà quatorze ans; j'honore la vieillesse,
Et je suis assez grand, du moins, pour la chérir.
La petite Philis t'ouvrira sa chaumière;
Son père m'a vu naître, il m'appelle son fils!
Peut-être qu'autrefois tu connaissais sa mère;
Elle n'est plus... mais viens; tu connaîtras Philis!
Oui, berger, c'est Philis qui m'a dit tout à l'heure :
« Olivier, le ciel gronde; on s'enferme au hameau;
Nous sommes à l'abri; mais au pied du coteau
Je vois un vieux berger; qu'il vienne en ma demeure.
Regarde sur son front voler ses cheveux blancs;
Comme il lève les yeux vers le ciel en colère!
Il se met à genoux... C'est qu'il a des enfants,

Et qu'il demande au ciel de leur garder un père! »
Et Philis de mes mains a retiré sa main;
Et jusqu'au fond du cœur j'ai cru sentir ses larmes,
Et j'ai couru vers toi. Mais, au bout du chemin,
Tu verras s'il est doux de calmer ses alarmes.
Berger, voilà Philis! — Elle nous tend les bras :
Vois comme son sourire est mêlé de tristesse!
Elle songe à sa mère, et pleure de tendresse;
Sa mère lui sourit... mais ne lui répond pas!
Entrons. — Le vieux berger rêve à ton doux langage,
Philis; il te regarde, il est moins abattu.
On est calme avec toi, même au bruit de l'orage;
O Philis! on est bien auprès de la vertu!
Tandis que ses moutons, sous la feuillée obscure,
Arrachent à la terre une humide verdure,
Je lui raconterai, pour charmer ta frayeur,
Le plus beau de mes jours, le jour où je t'ai vue.
Si tu crains d'un éclair la lueur imprévue,
Tant que je parlerai, cache-toi sur mon cœur;

Cache-toi... Ma Philis n'avait pas dix années,
Quand le hasard lia nos âmes étonnées.
Je l'aimai plus que moi, plus que mon seul agneau
Que j'offris à Philis, et qu'elle trouvait beau.
C'était un jour de fête, et cet agneau volage
S'enfuit, malgré mes cris, loin de notre village.
Sous ce bouquet de houx, qui cache une maison,
L'agneau vint se jeter.... Hélas! qu'il eut raison!
J'y rencontrai Philis; je crus la reconnaître;
Je crus l'avoir aimée avant même de naître;
Je sentis que mon cœur s'enfuyait vers le sien,
Et je vis dans ses yeux qu'elle attendait le mien.

Elle avait à ses pieds sa guirlande effeuillée ;
Elle pleurait... C'était une rose mouillée.
Saisi de sa douleur, je ne pouvais parler ;
Je ne pouvais la joindre, hélas ! ni m'en aller.
Son œil noir dans les pleurs brillait comme une étoile,
Ou comme un doux rayon quand il pleut au soleil.
On eût dit que mes yeux se dégageaient d'un voile,
Et que ce doux regard enchantait mon réveil !
J'oubliai mon hameau, mes parents, ma chaumière;
Mon âme pour la voir courut sous ma paupière :
J'oubliai de punir l'agneau capricieux ;
Je regardais Philis, et je voyais les cieux.

« Qui t'alarme, lui dis-je, ô petite bergère ?
As-tu peur d'un bélier caché sous la bruyère ?
Ou quelque méchant pâtre, en grossissant sa voix,
Ose-t-il t'empêcher de courir dans le bois ?
Je voudrais.... je voudrais savoir comme on t'appelle :
Moi, je suis Olivier. — Je suis Philis, dit-elle.
Je n'ai vu qu'un agneau qu'appelait un enfant,
Et je n'ai pas eu peur à la voix d'un méchant.
Mais, en cueillant des fleurs pour couronner ma tête,
Je disais : Ce fut donc encore un jour de fête,
Puisqu'on m'avait parée avec de blancs atours,
Que ma mère en priant s'endormit pour toujours.
Elle avait demandé le pasteur du village :
Le pasteur avait dit : « Espérance et courage! »
Il bénit son sommeil ; et, pleurant avec nous,
Parlait bas à mon père immobile à genoux.
Les bergers pour la voir entouraient la chaumière ;
Son nom, qu'ils aimaient tous, unissait leur prière ;
Sous le même rideau je voulus me cacher :

Mon père, en gémissant, put seul m'en détacher.
Vers le soir, dans son lit, un ange vint la prendre;
Il emporta ma mère, et je la vis descendre
A travers le sentier qu'éclairaient deux flambeaux :
On chantait, mais ce chant m'arrachait des sanglots.
Je lui tendais les bras du haut de la montagne,
Quand je vis des hiboux voler dans la campagne.
Je n'osai plus crier : ma voix me faisait peur;
Son nom, qui m'étouffait, s'enferma dans mon cœur;
L'ombre m'enveloppa : le reste, je l'ignore.
On me trouva plongée en un profond sommeil;
Hélas! dans ce sommeil on pleure, on aime encore :
Il en est un, dit-on, sans amour, sans réveil!

Depuis ce jour de fête, on n'a pas vu ma mère;
Au sentier, chaque soir, elle appelle mon père;
Mais, quand je veux savoir s'il l'a vue en chemin,
Il soupire et me dit : Je la verrai demain!
Voilà, petit berger, la cause de mes larmes.
A mon père attristé je cache mes alarmes;
Pour lui plaire souvent je me pare de fleurs;
Et j'apprends à sourire en retenant mes pleurs. »

Son père l'écoutait à travers la fenêtre;
Je le pris pour le mien en le voyant paraître.
D'un air triste et content il sourit à Philis,
Et depuis ce moment il m'appela son fils!
L'agneau sautait près d'elle et broutait sa couronne;
Hors de moi, je saisis ce précieux larcin;
En tremblant de plaisir, je le mis dans mon sein :
« Si mon agneau te plaît, prends-le, je te le donne,
Dis-je alors à Philis. Chaque jour, chaque soir,

Si ton père y consent, je reviendrai le voir.
Il semble qu'il demande et choisit sa maîtresse;
Comme il me caressait, je vois qu'il te caresse :
Les nœuds pour l'arrêter sont déjà superflus;
Tu lui parles, Philis, il ne m'écoute plus! »

Son père, en l'embrassant, nous permit cet échange.
Il fallut m'en aller! Je courus, sous la grange,
A mes tendres parents raconter mon bonheur;
Je montrai la guirlande encore sur mon cœur;
Je parlais de Philis, et j'embrassais ma mère;
Je brûlais que le jour nous rendît sa lumière;
En respirant les fleurs enfin je m'endormis,
Et mon rêve disait : Philis! Philis! Philis!
Ce nom charme en tous lieux mon oreille ravie,
Il a frappé mon âme et commencé ma vie;
Mes lèvres, en dormant, savent le prononcer,
Et, dans l'ombre, ma main essaie à le tracer :
C'est pour l'unir au mien que j'apprends à l'écrire...
Éveille-toi, Philis! je n'ai plus rien à dire.
Tu peux ouvrir les yeux, le calme est de retour;
Le soleil épuré recommence un beau jour;
Avant de les quitter, il sèche nos campagnes,
Et de ses derniers feux redore les montagnes.

O berger! si le ciel ici t'a fait venir,
C'est que le ciel nous aime, et qu'il va nous bénir!
Mais tes moutons joyeux se jettent dans la plaine;
La pluie et la poussière ont pénétré leur laine;
Demain, dans le ruisseau qui baigne le vallon,
J'irai t'aider moi-même à blanchir leur toison;
J'irai... De ma Philis tu vois venir le père;

Elle court dans ses bras et l'atteint la première.
O berger! si jamais, seul et loin de ton fils,
L'orage te surprend, souviens-toi de Philis!

LA FONTAINE

Et moi, je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir;
Et comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

Dans les saules émus passe-t-elle affaiblie?
Je fuis vers le sentier qui ramène au hameau,
Sans oser regarder si du plus jeune ormeau
Elle baigne l'écorce et le nom que j'oublie!
Que son cristal mouvant épure les zéphyrs,
Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore,
Qu'un front riant s'admire en son eau qu'il colore,
L'eau ne roulera plus au bruit de mes soupirs.

Je l'aimais l'autre été, j'aimais tout! Simple et tendre,
Je croyais tout sincère à l'égal de mon cœur :
Eh bien, comme une voix que j'y venais entendre,
A présent tout me semble infidèle et moqueur.

Cette murmurante fontaine,
Appelant un secret qu'elle ne comprend pas,

Semblait me demander ma peine,
Et son charme égarait mes pas.

Elle est douce à l'oreille : oh ! c'est qu'elle est flatteuse.
Une image nouvelle y glisse tous les jours.
Elle parle... elle est libre... hélas ! elle est heureuse;
Mais libre, elle est ingrate et s'échappe toujours.

Et moi, je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir:
Et comme l'autre été, rêveuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

UNE JEUNE FILLE ET SA MÈRE

LA JEUNE FILLE.

Ce jour si beau, ma mère, était-ce un jour de fête?

LA MÈRE.

Quel jour? dors-tu? d'où vient que tu n'achèves pas?

LA JEUNE FILLE.

C'est qu'en le rappelant ma voix tremble et s'arrête;
Je cesse d'en parler pour y penser tout bas...
Ce jour donnait des fleurs que je n'avais point vues;
Mille parfums nouveaux sortaient des champs plus verts,
Et pour ces douceurs imprévues
Les oiseaux plus nombreux inventaient des concerts;
Le soleil répandait comme une autre lumière,

Il embrasait le ciel, il brûlait ma paupière,
Il éclairait ma vie avec d'autres couleurs...

LA MÈRE.

D'où vient qu'un si beau jour te fait verser des pleurs?
D'où vient que de tes mains s'échappe ton ouvrage?

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, je languis, je n'ai plus de courage.
Si vous saviez mon mal, vous pourriez le guérir :
Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

LA MÈRE.

Parle donc! n'est-ce pas le jour de ta naissance?
Car c'est la fête aussi du maternel séjour.

LA JEUNE FILLE.

Non. Je plaignais alors ceux qu'afflige l'absence;
Et Daphnis au hameau n'était pas de retour.

LA MÈRE.

Daphnis! que fait Daphnis à la nature entière?
De son père à la ville il conduit les troupeaux :
Il a déjà sans doute oublié sa chaumière.

LA JEUNE FILLE.

Non! ma mère. C'est lui qui fait les jours si beaux!

LA MÈRE.

Je l'ai cru pour six mois absent de la contrée.

LA JEUNE FILLE.

Je le craignais aussi; mais il m'a rencontrée.
Il arrivait tout seul, j'étais seule à mon tour.
Ma mère, quel bonheur! Daphnis m'a dit bonjour.

LA MÈRE.

Et toi?

LA JEUNE FILLE.

J'ai dit bonjour! car vous aimez son père.
Il a bien des vertus, n'est-il pas vrai, ma mère?

LA MÈRE.

Et son fils?

LA JEUNE FILLE.

On dirait que c'est son père enfant.
Ce bon vieillard se plaint de n'avoir point de fille.
C'est une fleur, dit-il, qui pare une famille
Alors il me regarde et m'embrasse souvent.

LA MÈRE.

Et son fils?

LA JEUNE FILLE.

Il soutient que l'absence est cruelle :
Je le savais! il sait qu'on peut mourir par elle,
Qu'à chaque instant du jour il faut en soupirer,
Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer.
« Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne;
Elle est fanée, hélas! pourtant je te la donne. »
Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux,
Et je n'y voyais plus; mais sa voix est si tendre!
Et depuis si longtemps je n'avais pu l'entendre!
Et quand on n'y voit plus, ma mère, on entend mieux.

LA MÈRE.

Qu'a-t-il donc ajouté?

LA JEUNE FILLE.

Que son cœur lui conseille
De quitter un vain bruit pour le calme des champs,
Pour nos danses du soir, nos fêtes, nos doux chants,

Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille;
Que son père le plaint et le fait revenir.
« Mais, a-t-il dit plus bas, que vais-je devenir?
Mon père te connaît, il sait donc que je t'aime;
Et moi, je ne sais pas si tu penses de même? »
Je n'ai pu le lui dire avant de vous parler,
Ma mère, et j'ai senti qu'il fallait m'en aller.

LA MÈRE.

Tu l'as quitté?

LA JEUNE FILLE.

J'étais tremblante,
Je ne pouvais courir. Une joie accablante
Me retenait toujours; toujours je m'arrêtais.

LA MÈRE.

Et que répondais-tu?

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, j'écoutais.
Depuis, pour vous parler, je reste à la chaumière;
Daphnis en vain m'attend, je pleure en vain tout bas;
Je ne puis parler la première,
Et vous ne me devinez pas!
Je tremble auprès de lui, je tremble ici de même :
Nos tourments ne sont pas finis!
Jamais je n'oserai vous dire que je l'aime...

LA MÈRE.

Eh bien, je te permets de le dire à Daphnis.

LE SOIR D'ÉTÉ

Venez, mes chers petits; venez, mes jeunes âmes;
Sur mes genoux venez tous les deux vous asseoir.
Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir :
Voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes!
Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or :
Demain, plus radieux vous le verrez encor;
Car on ne l'a point vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté, nous n'aurons point d'orage.
Ce soleil mûrira les fruits que vous aimez;
Il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés.
Dès qu'il s'éveillera, je vous dirai moi-même :
Allons voir le soleil. Jugez si je vous aime!
Les charmantes Heures viendront
Danser autour de la journée,
Et riantes s'envoleront,
Formant avec des fleurs la trame de l'année.
Et vous appellerez le faible agneau qui dort;
Pour le baigner ce soir il n'est pas assez fort;
Huit jours font tout son âge; il se soutient à peine,
Et vous le fatiguez à courir dans la plaine.

Venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau;
Tout semble se pencher vers son cristal humide :
Le moucheron brûlant y pose un pied timide,
Et, fatigué du jour, le flexible arbrisseau
Y trace de son front la fugitive empreinte.
A ses flots attiédis confiez-vous sans crainte;

Je suis là. Voyez-vous ces poissons innocents ?
Ne les effrayez pas ; ils s'enfuiront d'eux-mêmes :
De vos jeunes désirs on dirait les emblèmes ;
Sans les troubler encore ils glissent sur vos sens.

Saluez, mes amours, cette vieille bergère :
Son sourire aux enfants donne une nuit légère.
Quoi ! vous voulez courir, pauvres petits mouillés ?
Ce papillon tardif, que la fraîcheur attire,
Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés.
Et, tout en vous bravant, je crois l'entendre rire.
C'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs,
Enfants; vos cris de joie éveillent la colombe :
Un roseau qui s'incline, une feuille qui tombe,
Rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
Écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle :
Tout lui semble un danger, car elle a des petits.
Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis ;
La voilà qui se calme ; elle les sent près d'elle !

Mais la lune se lève, et pâlit mes crayons :
Ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons;
Les pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière.
Au ciel, qui donne tout, offrez votre prière;
Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encor; mais c'est Dieu qui l'écoute !
Un faible accent vers lui sait trouver une route;
Il entend un soupir; il ne dédaigne rien.
Et maintenant dormez !

Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs naïves pensées ;

Hélas! ces cœurs aimants qu'elles viennent d'unir,
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir!

Ils dorment. Qu'ils sont beaux! Que leur mère est heureuse!
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse;
Sa pitié m'écouta... Tout ce que j'ai perdu,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu!

Sommeil! ange invisible aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux.
Au pied de ce berceau, que mon amour balance,
Fais asseoir avec toi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix; mais elle brûle encor :
Dieu, bénissez ma nuit! Dieu, gardez mon trésor!

ÉLÉGIES

L'INQUIÉTUDE

Qu'est-ce donc qui me trouble, et qu'est-ce que j'attends?
Je suis triste à la ville, et m'ennuie au village :
Les plaisirs de mon âge
Ne peuvent me sauver de la longueur du temps.

Autrefois l'amitié, les charmes de l'étude,
Remplissaient sans efforts mes paisibles loisirs.
Oh! quel est donc l'objet de mes vagues désirs?
Je l'ignore, et le cherche avec inquiétude.
Si pour moi le bonheur n'était pas la gaieté,
Je ne le trouve plus dans ma mélancolie;
Mais, si je crains les pleurs autant que la folie,
Où trouver la félicité?
Et vous qui me rendiez heureuse,
Avez-vous résolu de me fuir sans retour?
Répondez, ma raison; incertaine et trompeuse,
M'abandonnerez-vous au pouvoir de l'Amour?...
Hélas! voilà le nom que je tremblais d'entendre.

Mais l'effroi qu'il inspire est un effroi si doux!
Raison, vous n'avez plus de secret à m'apprendre,
Et ce nom, je le sens, m'en a dit plus que vous.

LE CONCERT

Quelle soirée! ô Dieu! que j'ai souffert!
Dans un trouble charmant je suivais l'Espérance;
Elle enchantait pour moi les apprêts du concert,
Et je devais y pleurer ton absence.

Dans la foule cent fois j'ai cru t'apercevoir;
Mes vœux toujours trahis n'embrassaient que ton ombre;
L'Amour me la laissait tout à coup entrevoir,
Pour l'entraîner bientôt vers le coin le plus sombre.
Séduite par mon cœur toujours plus agité,
Je voyais dans le vague errer ta douce image,
Comme un astre chéri, qu'enveloppe un nuage,
Par des rayons douteux perce l'obscurité.

Pour la première fois insensible à tes charmes,
Art d'Orphée, art du cœur, j'ai méconnu ta loi :
J'étais toute à l'Amour, lui seul régnait sur moi,
Et le cruel faisait couler mes larmes!
D'un chant divin goûte-t-on la douceur
Lorsqu'on attend la voix de celui que l'on aime?
Je craignais ton charme suprême,
Il nourrissait trop ma langueur.

Les sons d'une harpe plaintive
En frappant sur mon sein le faisaient tressaillir :
Ils fatiguaient mon oreille attentive,
Et je me sentais défaillir.

Et toi ! que faisais-tu, mon idole chérie,
Quand ton absence éternisait le jour ?
Quand je donnais tout mon être à l'amour,
M'as-tu donné ta rêverie ?
As-tu gémi de la longueur du temps,
D'un soir... d'un siècle écoulé pour attendre ?
Non ! son poids douloureux accable le plus tendre ;
Seule, j'en ai compté les heures, les instants :
J'ai langui sans bonheur, de moi-même arrachée ;
Et toi, tu ne m'as point cherchée !

Mais quoi ! l'impatience a soulevé mon sein,
Et, lasse de rougir de ma tendre infortune,
Je me dérobe à ce bruyant essaim
Des papillons du soir, dont l'hommage importune.
L'heure, aujourd'hui si lente à s'écouler pour moi,
Ne marche pas encore avec plus de vitesse ;
Mais je suis seule au moins, seule avec ma tristesse,
Et je trace, en rêvant, cette lettre pour toi,
Pour toi, que j'espérais, que j'accuse, que j'aime !
Pour toi, mon seul désir, mon tourment, mon bonheur !
Mais je ne veux la livrer qu'à toi-même,
Et tu la liras sur mon cœur.

PRIÈRE AUX MUSES

Votre empire a troublé mon bonheur le plus doux;
Muses, rendez-moi ce que j'aime!
L'Amour fut son maître suprême :
Il n'en a plus d'autre que vous.
Je ne suis plus dans son délire;
Il a banni mon nom de ses écrits touchants.
O Muses! loin de lui sourire,
Par pitié pour l'Amour, n'écoutez plus ses chants!

Cette fièvre qui le dévore
En rêvant le transporte à vos divins concerts;
Et, doucement pressé sur le cœur qui l'adore,
Je l'entends murmurer des vers.
Que cherche-t-il? est-ce la gloire?
Il la plaçait dans mon amour;
Les aveux d'un tendre retour
Étaient sa plus douce victoire.
Pensive, et seule au rendez-vous,
Que devient sa jeune maîtresse?
Elle est muette en sa tristesse,
Quand l'ingrat chante à vos genoux.
Que sert de lui donner ma vie,
S'il est heureux sans moi?
Que deviendra l'amour dans mon âme asservie,
S'il échappe à sa loi?
Cette loi si simple, si tendre,

Quand je l'apprenais dans ses yeux,
Ses yeux alors me la faisaient comprendre
Bien mieux qu'Ovide en ses chants amoureux!
Ah! sans la définir, notre âme la devine :
L'art n'apprend pas le sentiment.
Il est gravé pour moi par une main divine
Dans le regard de mon amant!
Où donc est-il ce regard plein d'ivresse?
Il brûle encor, mais c'est d'une autre ardeur :
J'ai donné toute ma tendresse;
Cœur partagé peut-il payer mon cœur?

Mais, si d'une brillante et trompeuse chimère
L'ambitieux est épris pour jamais;
Si vous rejetez ma prière,
Muses! qu'il soit heureux, du moins, par vos bienfaits!
Heureux sans moi, je fuirai son exemple;
Trop faible, en le suivant je pourrais m'égarer :
Livrez-lui vos trésors, ouvrez-lui votre temple;
A celui de l'Amour, seule, j'irai pleurer.

L'obscurité que le sort me destine
M'éloigne d'un mortel ivre de vos faveurs :
Eh bien, j'irai l'attendre au pied de la colline
Qu'il gravira par un sentier de fleurs.
Si quelquefois la romance attristée
Peint mon ennui, le trouble de mes sens,
Inspirée au village, elle y sera chantée,
Et les bergers naïfs rediront mes accents.
Adieu, Muses! la gloire est trop peu pour mon âme;
L'amour sera ma seule erreur;

Et, pour la peindre en traits de flamme,
Je n'ai besoin que de mon cœur.

LE BILLET

Message inattendu, cache-toi sur mon cœur ;
Cache-toi ! je n'ose te lire :
Tu m'apportes l'espoir ; ne fût-il qu'un délire,
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur !
Prolonge dans mon sein ma tendre inquiétude ;
Je désire à la fois et crains la vérité :
On souffre de l'incertitude,
On meurt de la réalité !

Recevoir un billet du volage qu'on aime,
C'est presque le revoir lui-même.
En te pressant déjà j'ai cru presser sa main ;
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein ;
Et, si le repentir y parle en traits de flamme,
En lisant cet écrit je lirai dans son âme ;
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,
Et j'y reconnaîtrai jusqu'au son de sa voix.

Sous cette enveloppe fragile
L'Amour a renfermé mon sort...
Ah ! le courage est difficile
Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.
Mystérieux cachet, qui m'offres sa devise,

En te brisant rassure-moi :
Non, le détour cruel d'une affreuse surprise
Ne peut être scellé par toi.
Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même;
Tu servis les aveux d'une timide ardeur,
Et sous le plus touchant emblème
Je vais voir le bonheur.
Mais, si tu dois détruire un espoir que j'adore,
Amour, de ce billet détourne ton flambeau!
Par pitié, sur mes yeux attache ton bandeau,
Et laisse-moi douter quelques moments encore!

L'INSOMNIE

Je ne veux pas dormir. O ma chère insomnie!
Quel sommeil aurait ta douceur?
L'ivresse qu'il accorde est souvent une erreur,
Et la tienne est réelle, ineffable, infinie.
Quel calme ajouterait au calme que je sens?
Quel repos plus profond guérirait ma blessure?
Je n'ose pas dormir; non, ma joie est trop pure;
Un rêve en distrairait mes sens.

Il me rappellerait peut-être cet orage
Dont tu sais enchanter jusques au souvenir;
Il me rendrait l'effroi d'un douteux avenir,
Et je dois à ma veille une si douce image!
Un bienfait de l'Amour a changé mon destin :

Oh! qu'il m'a révélé de touchantes nouvelles!
Son message est rempli; je n'entends plus ses ailes :
J'entends encor : Demain, demain!

Berce mon âme en son absence,
Douce Insomnie, et que l'Amour
Demain me trouve, à son retour,
Riante comme l'espérance.
Pour éclairer l'écrit qu'il laissa sur mon cœur,
Sur ce cœur qui tressaille encore,
Ma lampe a ranimé sa propice lueur,
Et ne s'éteindra qu'à l'aurore.

Laisse à mes yeux ravis briller la vérité;
Écarte le sommeil, défends-moi de tout songe :
Il m'aime, il m'aime encore! O Dieu! pour quel mensonge
Voudrais-je me soustraire à la réalité?

SON IMAGE

Elle avait fui de mon âme offensée;
Bien loin de moi je crus l'avoir chassée :
Toute tremblante, un jour, elle arriva,
Sa douce image, et dans mon cœur rentra.
Point n'eus le temps de me mettre en colère;
Point ne savais ce qu'elle voulait faire;
Un peu trop tard mon cœur le devina.

Sans prévenir, elle dit : « Me voilà!
Ce cœur m'attend. Par l'Amour que j'implore,
Comme autrefois j'y viens régner encore! »
Au nom d'amour ma raison se troubla;
Je voulus fuir, et tout mon corps trembla;
Je bégayai des plaintes au perfide;
Pour me toucher il prit un air timide;
Puis à mes pieds, en pleurant, il tomba :
J'oubliai tout dès que l'Amour pleura!

L'IMPRUDENCE

Comme une fleur à plaisir effeuillée,
Pâlit, tombe et s'efface une brillante erreur.
Ivre de toi, je rêvais le bonheur;
Je rêvais : tu m'as éveillée.
Que ce réveil va me coûter de pleurs!
Dans le sein de l'Amour pourrai-je les répandre?
Il m'enchaînait à toi par des liens de fleurs;
Tu me forces à les lui rendre!

Un seul mot à nos yeux découvre l'avenir;
Un reproche souvent attriste l'espérance.
Hélas! s'il faut rougir d'une tendre imprudence,
Toi qui la partageas, devais-tu m'en punir?
Loin de moi va chercher un plus doux esclavage;
Va! de tout mon bonheur j'ai payé ton bonheur :
Eh bien, pour t'en venger tu m'as rendu mon cœur,

Et tu me l'as rendu brûlant de ton image.
Je le reprends, ce cœur blessé par toi;
Pardonne à mon imprévoyance :
Je lui dois ton indifférence;
Que te faut-il encor pour te venger de moi?

A L'AMOUR

Reprends de ce bouquet les trompeuses couleurs,
Ces lettres qui font mon supplice,
Ce portrait qui fut ton complice;
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs.

Je te rends ce trésor funeste,
Ce froid témoin de mon affreux ennui :
Ton souvenir brûlant, que je déteste,
Sera bientôt froid comme lui.
Oh! reprends tout! Si ma main tremble encore,
C'est que j'ai cru te voir sous ces traits que j'abhorre.
Oui, j'ai cru rencontrer le regard d'un trompeur;
Ce fantôme a troublé mon courage timide.
Ciel! on peut donc mourir à l'aspect d'un perfide,
Si son ombre fait tant de peur!

Comme ces feux errants dont le reflet égare,
La flamme de ses yeux a passé devant moi;
Je rougis d'oublier qu'enfin tout nous sépare;
Mais je n'en rougis que pour toi.

Que les froids sentiments s'expriment avec peine!
Amour... que je te hais de m'apprendre la haine!

Éloigne-toi, reprends ces trompeuses couleurs,
Ces lettres, qui font mon supplice;
Ce portrait, qui fut ton complice;
Il te ressemble, il rit, tout baigné de mes pleurs!

Cache au moins ma colère au cruel qui t'envoie;
Dis que j'ai tout brisé, sans larmes, sans efforts;
En lui peignant mes douloureux transports,
Tu lui donnerais trop de joie.
Reprends aussi, reprends les écrits dangereux
Où, cachant sous des fleurs son premier artifice,
Il voulut essayer sa cruauté novice
Sur un cœur simple et malheureux.

Quand tu voudras encore égarer l'innocence,
Quand tu voudras voir brûler et languir,
Quand tu voudras faire aimer et mourir,
N'emprunte pas d'autre éloquence.
L'art de séduire est là, comme il est dans son cœur!
Va, tu n'as plus besoin d'étude;
Sois léger par penchant, ingrat par habitude;
Donne la fièvre, Amour, et garde ta froideur.
Ne change rien aux aveux pleins de charmes,
Dont la magie entraîne au désespoir:
Tu peux de chaque mot calculer le pouvoir,
Et choisir ceux encore imprégnés de mes larmes.

Il n'ose me répondre, il s'envole... il est loin.
Puisse-t-il d'un ingrat éterniser l'absence!

Il faudrait par fierté sourire en sa présence :
J'aime mieux mourir sans témoin.

Il ne reviendra plus, il sait que je l'abhorre ;
Je l'ai dit à l'Amour, qui déjà s'est enfui.
S'il osait revenir, je le dirais encore :
Mais on approche, on parle... Hélas ! ce n'est pas lui !

LES LETTRES

Hélas ! que voulez-vous de moi,
Lettres d'amour, plaintes mystérieuses ?
Vous dont j'ai repoussé longtemps avec effroi
Les prières silencieuses,
Vous m'appelez... je rêve, et je cherche, en tremblant,
Sur mon cœur, une clef qui jamais ne s'égare :
D'un éclair l'intervalle à présent nous sépare ;
Mais cet intervalle est brûlant !

Je n'ose respirer ! triste sans amertume,
Au passé, malgré moi, je me sens réunir ;
Las d'oppresser mon sein, l'ennui qui me consume
Va m'attendre dans l'avenir.
Je cède : prends sa place, ô délirante joie !
Laisse fuir la douleur, cache-moi l'horizon ;
Elle t'abandonne sa proie,
Je t'abandonne ma raison !
Oui, du bonheur vers moi l'ombre se précipite :

De ce pupitre ouvert l'Amour s'échappe encor.
Où va mon âme ? elle me quitte ;
Plus prompte que ma vue, elle atteint son trésor !

Il est là ! toujours là, sous vos feuilles chéries,
Frêles garants d'une éternelle ardeur ;
Unique enchantement des tristes rêveries
Où m'égara mon cœur !
De sa pensée échos fidèles,
De ses vœux discrets monuments,
L'amour, qui l'inspirait, a dépouillé ses ailes
Pour tracer vos tendres serments.
Soulagement d'un cœur et délices de l'autre,
Ingénieux langage et muet entretien !
L'empire de l'absence est détruit par le vôtre ;
Je vous lis, mon regard est fixé sur le sien !
Ne renfermez-vous pas la promesse adorée
Qu'il n'aimera que moi... qu'il aimera toujours ?
Cette fleur qu'il a respirée,
Ce ruban qu'il porta deux jours ?...
Comme la volupté, que j'ai connue à peine,
La fleur exhale encore un parfum languissant ;
N'est-ce pas sa brûlante haleine ?
N'est-ce pas de son âme un souffle caressant ?
Du ruban qu'il m'offrit que la couleur est belle !
Le ciel n'a pas un bleu plus pur ;
Non, des cieux le voile d'azur
Ne me charmerait pas comme elle !

Qu'ai-je lu ?... Le voilà, son éternel adieu !
Je touchais au bonheur, il m'en a repoussée ;
En appelant l'espoir, ma langue s'est glacée ;

Et ma froide compagne est rentrée en ce lieu !
O constante douleur ! sombre comme la haine,
Vous voilà de retour !
Prenez votre victime, et rendez-lui sa chaîne ;
Moi, je vous rends un cœur encor tremblant d'amour !

LA NUIT D'HIVER

Qui m'appelle à cette heure, et par le temps qu'il fait ?
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille :
Ah ! je te reconnais ; c'est toi, Muse gentille !
Ton souvenir est un bienfait.
Inespéré retour ! aimable fantaisie !
Après un an d'exil, qui t'amène vers moi ?
Je ne t'attendais plus, aimable Poésie ;
Je ne t'attendais plus, mais je rêvais à toi.

Loin du réduit obscur où tu viens de descendre,
L'amitié, le bonheur, la gaieté, tout a fui :
O ma Muse ! est-ce toi que j'y devais attendre ?
Il est fait pour les pleurs et voilé par l'ennui.
Ce triste balancier, dans son bruit monotone,
Marque d'un temps perdu l'inutile lenteur ;
Et j'ai cru vivre un siècle, hélas ! quand l'heure sonne,
Vide d'espoir et de bonheur.

L'hiver est tout entier dans ma sombre retraite :
Quel temps as-tu daigné choisir ?

Que doucement par toi j'en suis distraite !
Oh ! quand il nous surprend, qu'il est beau, le plaisir !
D'un foyer presque éteint la flamme salutaire
Par intervalle encor trompe l'obscurité :
Si tu veux écouter ma plainte solitaire,
Nous causerons à sa clarté.

Écoute, Muse, autrefois vive et tendre,
Dont j'ai perdu la trace au temps de mes malheurs,
As-tu quelque secret pour charmer les douleurs ?
Viens, nul autre que toi n'a daigné me l'apprendre.
Écoute ! nous voilà seules dans l'univers.
Naïvement je vais tout dire :
J'ai rencontré l'Amour, il a brisé ma lyre ;
Jaloux d'un peu de bruit, il a brûlé mes vers.

« Je t'ai chanté, lui dis-je, et ma voix, faible encore,
Dans ses premiers accents parut juste et sonore :
Pourquoi briser ma lyre ? elle essayait ta loi.
Pourquoi brûler mes vers ? je les ai faits pour toi.
Si des jeunes amants tu troubles le délire,
Cruel, tu n'auras plus de fleurs dans ton empire :
Il en faut à mon âge, et je voulais un jour,
M'en parer pour te plaire, et te les rendre, Amour !

Déjà je te formais une simple couronne,
Fraîche, douce en parfums. Quand un cœur pur la donne
Peux-tu la dédaigner ? Je te l'offre à genoux :
Souris à mon orgueil et n'en sois point jaloux.
Je n'ai jamais senti cet orgueil pour moi-même ;
Mais il dit mon secret, mais il prouve que j'aime.
Eh bien ! fais le partage en généreux vainqueur ;

Amour, pour toi les chants, et pour moi le bonheur !
C'est un bonheur d'aimer, c'en est un de le dire.
Amour, prends ma couronne, et laisse-moi ma lyre ;
Prends mes vœux, prends ma vie; enfin, prends tout, cruel!
Mais laisse-moi chanter au pied de ton autel. »

Et lui : « Non, non ! ta prière me blesse.
Dans le silence obéis à ma loi :
Tes yeux en pleurs, plus éloquents que toi,
Révéleront assez ma force et ta faiblesse. »

Muse, voilà le ton de ce maître si doux.
Je n'osai lui répondre, et je versai des larmes ;
Je sentis ma blessure, et je connus ses armes.
Pauvre lyre ! je fus muette comme vous !

L'ingrat ! il a puni jusques à mon silence.
Lassée enfin de sa puissance,
Muse, je te redonne et mes vœux et mes chants ;
Viens leur prêter ta grâce, et rends-les plus touchants.

Mais tu pâlis, ma chère, et le froid t'a saisie !
C'est l'hiver qui t'opprime et ternit tes couleurs.
Je ne puis t'arrêter, charmante Poésie ;
Adieu ! tu reviendras dans la saison des fleurs.

A DÉLIE

I

Du goût des vers pourquoi me faire un crime ?
Leur prestige est si doux pour un cœur attristé !
Il ôte un poids au malheur qui m'opprime ;
Comme une erreur plus tendre, il a sa volupté.
Légère, libre encor, d'hommages entourée,
Dans les plaisirs coulent vos heureux jours,
Et, paisiblement adorée,
Vous riez avec les Amours :
Ah ! loin de la troubler, qu'ils charment votre vie !
Que pour vous le printemps soit prodigue de fleurs ;
Que tout prenne à vos yeux ses brillantes couleurs ;
Riez, riez toujours, ô volage Délie !
Abandonnez vos nuits aux songes les plus doux ;
Qu'ils soient de vos beaux jours une glace fidèle ;
A force de bonheur soyez encor plus belle,
Et qu'au réveil l'Amour vous le dise à genoux !

Mais quoi ! si vous trouviez un rebelle à vos charmes,
Après mille serments s'il trahissait vos vœux,
La douce flamme de vos yeux
S'éteindrait bientôt dans les larmes.
Vous sentiriez alors le besoin de rêver,
De livrer au hasard votre marche incertaine,
De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine,
Et d'y pleurer les maux que je viens d'éprouver.

N'enviez plus à votre amie
Un plaisir aussi douloureux :
Ravir la plainte aux malheureux,
C'est leur dire : Quittez la vie !

Quand je vous vois disputer au miroir
De fraîcheur et de grâce avec les fleurs que j'aime,
Quand je vous y vois prendre en secret, pour vous-même,
Tout le plaisir que l'on goûte à vous voir,
M'entendez-vous, ô ma chère Délie,
Vous reprocher un passe-temps si doux ?
Non ; je devieus moins sombre en vous voyant jolie ;
Je pardonne à l'Amour, je lui souris pour vous.
Mais, si de la gaieté la parure est l'emblème,
Elle donne un éclat plus triste à la pâleur :
A la beauté brillante il faut un diadème ;
Il faut un voile à la douleur.

Du suave lilas qui pour vous vient d'éclore
Couronnez votre front charmant ;
Mon front, que l'ennui décolore,
Doit se pencher sans ornement.
Du sort qui m'enchantait la fatale inconstance
De ma jeunesse a flétri l'espérance ;
Un orage a courbé le rameau délicat,
Et mes vingt ans passeront sans éclat.
Je les donne à la solitude ;
Je donne aux muses mes loisirs ;
L'art de plaire fait votre étude ;
L'art d'aimer fera mes plaisirs.
Mais non, je l'oublirai, cet art, ce don funeste,
Qui servit à l'Amour quand il forma mon cœur ;

Non, ce présent des cieux ne fait pas le bonheur ;
C'est pourtant le seul qui me reste !

Le monde où vous régnez me repoussa toujours ;
Il méconnut mon âme à la fois douce et fière,
Et d'un froid préjugé l'invincible barrière
Au froid isolement condamna mes beaux jours.
L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie ;
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs ;
Mais je sentis parfois couler mes pleurs
Sous le bandeau de la Folie.
Dans ces jeux où l'esprit nous apprend à charmer,
Le cœur doit apprendre à se taire ;
Et, lorsque tout nous ordonne de plaire,
Tout nous défend d'aimer.
Oh ! des erreurs du monde inexplicable exemple,
Charmante Muse ! objet de mépris et d'amour,
Le soir on vous honore au temple,
Et l'on vous dédaigne au grand jour.
Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
De triomphe et d'obscurité,
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
D'un éclair de célébrité.
Trop sensible au mépris, de gloire peu jalouse,
Blessée au cœur d'un trait dont je ne peux guérir,
Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse
Il me faut donc mourir !

Mais vous qui connaissez mon âme toujours pure,
Qui gémissez pour moi des caprices du sort.
Vous qui savez, hélas ! qu'en ma retraite obscure
Il me poursuit encor ;

Faites grâce, du moins, à l'innocent délire
Qui m'apprend sans effort à moduler des vers.
Seule, je suis pourtant moins seule avec ma lyre ;
Quelqu'un m'entend, me plaint dans l'univers !

A DÉLIE

II

Par un badinage enchanteur,
Vous aussi, vous m'avez trompée !
Vous m'avez fait embrasser une erreur :
Légère comme vous, elle s'est échappée.
Pour me guérir du mal qu'Amour m'a fait,
Vous avez abusé de votre esprit aimable ;
Et je vous trouverais coupable
Si je pouvais en vous trouver rien d'imparfait.
Je l'ai vu, cet amant si discret et si tendre ;
J'ai suivi son maintien, son silence, sa voix :
Ai-je pu m'abuser sur l'objet de son choix ?
Ses regards vous parlaient, et j'ai su les entendre.
Mon cœur est éclairé, mais il n'est point jaloux.
J'ai lu ces vers charmants où son âme respire ;
C'est l'Amour qui l'inspire,
Et l'inspire pour vous.

Et moi, pour vous aussi je veux être la même :
Non, vous n'inspirez pas un sentiment léger;

Que ce soit d'amitié, d'amour, que l'on vous aime,
Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.

Laissez-moi ma retraite et ma mélancolie;
Je la préfère à l'ivresse d'un jour :
On peut rire avec la folie,
Mais il n'est pas prudent de rire avec l'Amour.
Laissez, laissez-moi fuir un danger plein de charmes;
Ne m'offrez plus un cœur qui n'est qu'à vous :
Le badinage le plus doux
Finit quelquefois par les larmes.

Mais je n'ai rien perdu, la tranquille amitié
Redeviendra bientôt le charme de ma vie :
Je renonce à l'amant, et je garde une amie;
C'est du bonheur la plus douce moitié.

A DÉLIE

III

Oui! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur;
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.

Ah! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes!

Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle! de quoi donc vouliez-vous me punir?
Vos succès me rendaient heureuse;
Votre bonheur brillait dans mon chemin;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer?
Ah! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir;
L'Amour jamais n'eût de moi que des larmes :
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir!

Grâce à vous, j'ai perdu le repos de ma vie :
Votre imprudence a causé mon malheur,
Et vous m'avez ravi jusques à la douceur
De pleurer avec mon amie!
Laissez-moi seule avec mon désespoir,
Vous ne pouvez me plaindre ni m'entendre;
Vous causez la douleur sans même la comprendre;
A quoi me servirait de vous la laisser voir?
Victime de mon cœur, par vous-même trahie,
J'abhorre l'amitié, je la fuis sans retour,
Et je vois, à sa perfidie,
Que l'ingrate est sœur de l'Amour!

LE SOUVENIR

A M. ALIBERT

Votre main bienfaisante et sûre
A fermé plus d'une blessure.
Partout votre art consolateur
Semble porter la vie et chasser la douleur :
Hélas! il en est une à vos secours rebelle,
Et je dois mourir avec elle.
Je n'ai pas d'autre mal; mais il fera mon sort.
Jugez si ce mal est extrême!
Je le crois, pour votre art lui-même,
Plus invincible que la mort!

Son empire est au cœur, ses tourments sont à l'âme;
Ses effets sont des pleurs, sa cause est une flamme
Qui dévore en secret l'espoir de l'avenir;
Et ce mal est un souvenir.

LA SÉPARATION

Il est fini, ce long supplice :
Je t'ai rendu tes serments et ta foi;
Je n'ai plus rien à toi.

Quel douloureux effort! quel entier sacrifice!
Mais, en brisant les plus aimables nœuds,
Nos cœurs toujours unis semblent toujours s'entendre;
On ne saura jamais lequel fut le plus tendre,
Ou le plus malheureux.

A t'oublier c'est l'honneur qui m'engage,
Tu t'y soumets, je n'ai plus d'autre loi :
O toi qui m'as donné l'exemple du courage,
Aimais-tu moins que moi?
Va, je te plains autant que je t'adore;
Je t'ai permis de trahir nos amours;
Mais moi, pour t'adorer je serai libre encore;
Je veux l'être toujours.

Je l'ai promis, je vivrai pour ta gloire.
Cher objet de mon souvenir,
Sois le charme de ma mémoire,
Et l'espoir de mon avenir.
Si jamais, dans ma solitude,
Ton nom, pour toujours adoré,
Vient frapper mon cœur déchiré,
Qu'il adoucisse au moins ma tendre inquiétude!
Que l'on me dise : Il est heureux.
Oui, sois heureux, ou du moins plus paisible,
Malgré l'Amour et le sort inflexible
Qui m'enlève à tes vœux.

Adieu... mon âme se déchire!
Ce mot que, dans mes pleurs, je n'ai pu prononcer,
Adieu! ma bouche encor n'oserait te le dire,
Et ma main vient de le tracer.

LA PROMENADE D'AUTOMNE

Te souvient-il, ô mon âme, ô ma vie,
D'un jour d'automne et pâle et languissant?
Il semblait dire un adieu gémissant
Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.
Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir;
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,
Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.

Les troupeaux, à regret menés aux pâturages,
N'y trouvaient plus que des herbes sauvages;
Et le pâtre, oubliant sa rustique chanson,
Partageait le silence et le deuil du vallon.
Rien ne charmait l'ennui de la nature.
La feuille qui perdait sa riante couleur,
Les coteaux dépouillés de leur verte parure,
Tout demandait au ciel un rayon de chaleur.

Seul, je m'éloignais d'une fête bruyante;
Je fuyais tes regards, je cherchais ma raison :
Mais la langueur des champs, leur tristesse attrayante,
A ma langueur secrète ajoutaient leur poison.
Sans but et sans espoir suivant ma rêverie,
Je portais au hasard un pas timide et lent;
L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie,
Et, malgré la saison, l'air me parut brûlant.

Je voulais, mais en vain, par un effort suprême,
En me sauvant de toi, me sauver de moi-même;
Mon œil, voilé de pleurs, à la terre attaché,
Par un charme invincible en fut comme arraché.
A travers les brouillards, une image légère
Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi;
Le soleil reparaît, l'environne, l'éclaire,
Il entr'ouvre les cieux... Tu parus devant moi.
Je n'osai te parler; interdite, rêveuse,
Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur,
Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse;
Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur.

Mais, quand ta main pressa ma main tremblante,
Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps,
Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante,
Dieu! qu'est-ce donc que je sentis alors?
J'oubliai de te fuir, j'oubliai de te craindre;
Pour la première fois ta bouche osa se plaindre,
Ma douleur à la tienne osa se révéler,
Et mon âme vers toi fut près de s'exhaler.
Il m'en souvient! T'en souvient-il, ma vie,
De ce tourment délicieux,
De ces mots arrachés à ta mélancolie :
« Ah! si je souffre, on souffre aux cieux! »

Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.
Ce jour fut de nos jours le plus beau, le plus doux;
Prêt à s'éteindre, enfin il s'arrêta sur nous,
Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence :
L'âme du monde éclaira notre amour;

Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage;
Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,
Il n'en reste plus que l'image!

ÉLÉGIE

Il fait nuit : le vent souffle et passe dans ma lyre;
Ma lyre tristement s'éveille auprès de moi :
On dirait qu'elle pleure un tourment, un délire;
On dirait qu'elle essaye à se plaindre de toi;
De toi, qu'elle appelait pour m'aider à t'attendre,
Qui la rendis si vraie, et par malheur si tendre!
Car tu ne peux ravir à ses accords touchants
Ton nom, toujours ton nom, qui courait dans mes chants.
Elle ne le dit plus, ce nom doux et sonore;
Elle ne le dit plus, elle le pleure encore!
Combien elle a frémi, combien elle a chanté,
Sous les prompts battements de mon cœur agité,
Alors que, dans l'orgueil des amantes aimées,
Je confiais mon âme aux cordes animées!
Je croyais que les cieux ne donnaient tant d'amour
Que pour en pénétrer une autre âme à son tour!

Ah! j'aurais dû mourir, doucement endormie
Dans cette erreur charmante où j'étais ton amie.
Devrait-on s'éveiller de ces rêves confus,
Pour y penser toujours, et pour n'y croire plus?

A DÉLIE

IV

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Enveloppe tes charmes,
Enchaîne ta gaieté;
Que ta grâce divine,
Sous un voile de deuil,
S'abandonne et s'incline
Sur le bord d'un cercueil!

Quitte cette guirlande
Qui pare tes attraits;
Laisse-la pour offrande
A ce jeune cyprès :
C'est ici le mélange
Des roses et des pleurs;
C'est l'asile d'un ange :
Qu'il dorme sous des fleurs;

Vois-tu, sous l'herbe tendre,
Ce précoce tombeau?
Là mon cœur vient attendre
Qu'on en creuse un nouveau.
Oui, mon fils! l'arbre sombre
Qui se penche vers toi,
En te gardant son ombre,
Croîtra bientôt sur moi!

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,
Ne voile plus tes charmes,
Rappelle ta gaieté.
Adieu, belle Délie ;
Je te rends au plaisir ;
Retourne vers la vie,
Et laisse-moi mourir.

LES DEUX MÈRES

N'approchez pas d'une mère affligée,
Enfant, je ne sourirai plus.
Vos jeux naïfs, vos soins, sont superflus,
Et ma douleur n'en sera pas changée.
Laissez-moi seule à l'ennui de mon sort ;
Quand la vie à vos yeux s'ouvre avec tous ses charmes,
Enfant, plaindriez-vous mes larmes ?
Vous ne comprenez pas la mort.
La mort ! ce mot, qui glace l'espérance,
Ne touche pas votre heureuse ignorance ;
Ici le malheureux cherche un autre avenir :
Hélas ! ne chantez pas lorsque j'y viens mourir.
De ces noirs arbrisseaux l'immobile feuillage,
Des pieuses douleurs les simples monuments,
D'un champ vaste, morne et sauvage
Sont les seuls ornements.
L'écho de cette enceinte est une plainte amère :

Qu'y venez-vous chercher? Courez vers votre mère ;
Portez-lui votre amour, vos baisers et vos fleurs ;
Ces trésors sont pour elle, et pour moi sont les pleurs.
Allez ! sur l'autre rive elle s'est arrêtée ;
Abandonnez vos fleurs au courant du ruisseau :
Doucement entraîné par l'eau,
Qu'un bouquet vous annonce à son âme enchantée.
Vous la verrez sourire en attirant des yeux
Ce don simple apporté par le flot du rivage ;
Et, cherchant à fixer votre mobile image,
Tressaillir à vos cris joyeux !

Je l'aurais vue, au temps où j'excitais l'envie,
Même en vous caressant, rêver à mon bonheur.
Cette suave joie, où se baignait mon cœur,
N'est plus qu'un poison lent distillé sur ma vie.
Mon triomphe est passé, le sien croît avec vous :
C'est à moi de rêver à son bonheur suprême ;
Elle est mère, et je pleure. O sentiment jaloux !
On peut donc vous connaître au sein de la mort même !
Mais pour un cœur flétri les pleurs sont un bienfait :
Le mien a respiré du poids qui l'étouffait ;
Celui de votre mère en tremblant vous appelle,
Courez vous jeter dans son sein.
Ce jour est sans nuage, oh ! passez-le près d'elle !
Un beau jour a souvent un affreux lendemain.
Ne foulez plus cette herbe où se cache une tombe ;
D'un ange vous troublez le tranquille sommeil.
Dieu ne m'a promis son réveil
Qu'en arrachant mon âme à mon corps qui succombe.
Dans cet enclos désert, dans ce triste jardin,
Tout semble m'annoncer ce repos que j'implore ;

Et, sous un froid cyprès, mon sang, qui brûle encore,
Sera calme demain.

O douce plante ensevelie !
Sur un sol immortel, tes rameaux gracieux
Couvriront ma mélancolie
D'un ombrage délicieux,
Ta tige, élevée et superbe,
Ne craindra plus le ver rongeur,
Qui veut la dévorer sous l'herbe,
Comme il a dévoré ta fleur :
Cette fleur, au temps échappée,
D'un rayon pur enveloppée,
Reprendra toute sa beauté ;
Son doux éclat fera ma gloire,
Et le tourment de ma mémoire
En sera la félicité !

Mais l'autre jeune voix trouble encor ma prière,
Et m'arrache au bonheur que je viens d'entrevoir :
Tout à coup ramenée aux songes de la terre,
J'ai tressailli, j'ai cru le voir !
Oui, j'ai cru te revoir, idole de mon âme,
Lorsqu'avec tant d'amour tu t'élançais vers moi :
D'un flambeau consumé rallume-t-on la flamme ?
Non, sa clarté trop vive est éteinte avec toi !

Et vous qui m'attristez, vous n'avez en partage
Sa beauté, ni la grâce où brillait sa candeur,
Enfant ; mais vous avez son âge :
C'en est assez pour déchirer mon cœur !

LE PRESSENTIMENT

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir :
C'est un subit effroi dans une âme paisible ;
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,
Oh ! qui peut résister à tes vagues douleurs ?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire,

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;
Tu formas le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse ;
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs,
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de nos doux accents,
Qui pouvait attrister mes sens ?
Comme les fauvettes légères

Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur ;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes !
En revenant je ralentis mes pas ;
Je remarquai du jour le feu près de s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre ;
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.

Un mois après, j'errai dans ce lieu solitaire ;
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs :
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère !

ÉLÉGIE

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne,
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour, et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre :
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.

Savais-tu ce prodige? Eh bien, sans te connaître,
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants.
Ta voix me fit pâlir; et mes yeux se baissèrent;
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et sans le demander j'avais dit : « Le voilà! »

Dès lors il ressaisit mon oreille étonnée;
Elle y devint soumise, elle y fut enchaînée.
J'exprimais par lui seul mes plus doux sentiments;
Je l'unissais au mien pour signer mes serments.
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,
Et je versais des larmes :
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné.
Je l'écrivais... bientôt je n'osai plus l'écrire,
Et mon timide amour le changeait en sourire.
Il me cherchait la nuit, il berçait mon sommeil;
Il résonnait encore autour de mon réveil;
Il errait dans mon souffle, et, lorsque je soupire,
C'est lui qui me caresse et que mon cœur respire.

Nom chéri! nom charmant! oracle de mon sort!
Hélas! que tu me plais, que ta grâce me touche!
Tu m'annonças la vie; et, mêlé dans la mort,
Comme un dernier baiser tu fermeras ma bouche!

ÉLÉGIE

Je m'ignorais encor, je n'avais pas aimé.
L'amour! si ce n'est toi, qui pouvait me l'apprendre!
A quinze ans, j'entrevis un enfant désarmé;
Il me parut alors plus folâtre que tendre :
D'un trait sans force il effleura mon cœur;
Il fut léger comme un riant mensonge;
Il offrait le plaisir, sans parler de bonheur;
Il s'envola : Je ne perdis qu'un songe.

Je l'ai vu dans tes yeux, cet invincible amour,
Dont le premier regard trouble, saisit, enflamme;
Qui commande à nos sens, qui s'attache à notre âme,
Et qui l'asservit sans retour.
Cette félicité suprême,
Cet entier oubli de soi-même,
Ce besoin d'aimer pour aimer,
Et que le mot amour semble à peine exprimer :
Ton cœur seul le renferme, et le mien le devine;
Je sens à tes transports, à ma félicité,
Qu'il veut dire à la fois bonheur, éternité,
Et que sa puissance est divine!

ELEGIE

Ma sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne...
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs,
Tu gémis : que je t'aime ! oh ! jamais le sourire
Ne te rendit plus belle aux plus beaux de nos jours !
Tourne vers moi les yeux, si tu plains mon délire ;
Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours.
Mais retiens tes sanglots ; il m'appelle, il me touche ;
Son souffle en me cherchant vient d'effleurer ma bouche :
Laisse, tandis qu'il brûle et passe autour de nous,
Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux.

Écoute : ici, ce soir, à moi-même cachée,
Je ne sais quelle force attirait mon ennui :
Ce n'était plus son ombre à mes pas attachée,
Oh ! ma sœur, c'était lui.
C'était lui, mais changé, mais triste. Sa voix tendre
Avait pris des accents inconnus aux mortels,
Plus ravissants, plus purs, comme on croit les entendre
Quand on rêve les cieux au pied des saints autels.
Il parlait, et ma vie était près de s'éteindre.
L'étonnement, l'effroi, ce doux effroi du cœur,
M'enchaînait devant lui : je l'écoutais se plaindre,
Et, mourante pour lui, j'accusais ma rigueur.
Il parlait, il rendait la nature attentive ;
Tout se taisait ; des vents l'haleine était captive ;

Du rossignol ému le chant semblait mourir ;
On eût dit que l'eau même oubliait de courir.

Hélas ! qu'avait-il fait alors pour me déplaire ?
Il gémissait, ma sœur, me cherchait comme toi.
Non, je n'avais plus de colère :
Il n'était plus coupable, il était devant moi.

Sais-tu ce qu'il m'a dit ? des reproches... des larmes...
Il sait pleurer, ma sœur !
O Dieu ! que sur son front la tristesse a de charmes !
Que j'aimais de ses yeux la brûlante douceur !
Sa plainte m'accusait ; le crime... je l'ignore ;
J'ai fait pour l'expliquer des efforts superflus ;
Ces mots seuls m'ont frappée, il me les crie encore :
« Je ne te verrai plus ! »

Et je l'ai laissé fuir, et ma langue glacée
A murmuré son nom, qu'il n'a pas entendu ;
Et sans saisir sa main ma main s'est avancée :
Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu !

A MA SOEUR

Que veux-tu ? je l'aimais. Lui seul savait me plaire :
Ses traits, sa voix, ses vœux, lui soumettaient mes vœux.
Tendre comme l'Amour, terrible en sa colère...
(Plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux.)

Je l'aimais, j'adorais ce tourment de ma vie;
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor;
Il me faisait mourir, et je disais : J'ai tort.
A douter de moi-même il m'avait asservie.
Toi, tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr;
Sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre;
Oui, j'accusais mon cœur que tu connais si tendre;
Oui, je disais : J'ai tort! en me sentant mourir.
Ainsi l'humble roseau, tourmenté par l'orage,
Sous un ciel menaçant incline son courage,
Et se relève encor, d'un souffle ranimé :
Je retrouvais la vie en son regard calmé.
Pas une plainte, alors, de sa voix consolante
N'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur;
Et comme lui soumise, et ravie, et tremblante,
De cet orage éteint j'oubliais la rigueur.
Quel doux saisissement! Dieu! quel muet délire,
Quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
Qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
Que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire!
Je n'avais pas souffert, il pleurait. Mais, ma sœur,
Je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes,
Ses torts où tant d'amour répandait tant de charmes,
Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur, l'inflexible! Oh! comme il m'a punie
De l'empire d'un jour,
Où périt mon bonheur, dont la paix fut bannie,
Et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.
Sans retour! Le crois-tu? dis-moi que je m'égare;
Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare;
Dis qu'il va revenir, qu'il revient... trompe-moi,

Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :
L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.
N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure?
N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel?
Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore,
Puisque je vis encore :
Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.
Tout change, il a changé; d'où vient que j'en murmure?
Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné?
Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné!
Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure;
Et, s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.
Tes yeux seuls, pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire;
Ton nom, comme un écho, lui parlera de moi;
Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste;
Ah! je l'en défendrais contre tous... contre toi,
Du peu de force qui me reste.
Imite mon silence; un stérile remords
Ne ralluma jamais une flamme épuisée;
En oubliant qu'il l'a causée,
Dans son étonnement il pleurera ma mort.

Ma sœur, j'ai vu la mort à la triste lumière
Qui passa tout à coup dans le fond de mon cœur,
Un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière
Je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
Oh! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige!
L'épi touché du vent tremble moins sur sa tige,

L'oiseau devant l'éclair éprouve moins d'effroi :
Je sentis qu'un malheur tournait autour de moi.
Pour la première fois, dans sa cruelle adresse,
Jouant avec mon cœur qu'il déchirait... hélas!
Il parlait de bonheur sans parler de tendresse;
Il parlait d'avenir, et ne me nommait pas!

Sa main, qui refusait comme lui de m'entendre,
S'éloigna de ma main;
Ses yeux, qui tant de fois me priaient de l'attendre,
Ne disaient plus : Demain!

Pâle, presqu'à genoux, suppliante, craintive,
J'ai dit... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs;
Et ce morne silence où parlent les douleurs,
Ce cri près d'entr'ouvrir le sein qui le captive,
Tout en moi, tout parlait : il n'a pas entendu!
C'en était fait, ma sœur. De mes larmes suivie,
Je repris la raison sans reprendre la vie :
J'écoutai... de ses pas le bruit s'était perdu,
J'étais seule. Un enfant qu'abandonne sa mère,
Dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
Qui l'attend immobile, interdit, sans couleur,
Trouve un aspect moins triste à son premier malheur;
Un poids moins douloureux étouffe la pensée
De son âme oppressée;
Un fantôme moins noir l'épouvante et l'atteint,
Lorsqu'à ses yeux en pleurs l'espoir... le jour s'éteint.

Le voilà donc fini, mon court pèlerinage!
Ciel! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs;

Et, loin de le punir de mes tendres malheurs,
D'un suave laurier couronne son bel âge...

Qui fait fuir dans son nid cet oiseau palpitant?
De ma dernière nuit c'est l'ombre avant-courrière :
Vois comme, en s'élevant de la noire bruyère,
Aux fleurs de ma fenêtre elle monte et s'étend :
Embrasse-moi, ma sœur, car son ombre invisible
M'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
Ce rayon qui s'enfuit, non, ce n'est plus le jour,
Ce n'est plus le malheur; non, ce n'est plus l'amour;
C'est ma dernière nuit. Déjà, froide comme elle,
Ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.
Oui, tout change, ma sœur, tout s'efface, et je sens
Que la paix ou la mort a coulé dans mes sens.

ÉLÉGIE

Quoi ! les flots sont calmés, et les vents sans colère
Aplanissent la route où je vais m'égarer :
J'ai vu briller le phare, et l'onde qui s'éclaire
Double l'affreux signal qui doit nous séparer !
Que fait-il ? Ah ! s'il dort, il rêve son amie ;
Bercé dans mon image, il attend le réveil ;
Comme l'onde paisible, il me croit endormie,
Et son rêve abusé sourit à mon sommeil,

Emmenez-moi, ma sœur. Dans votre sein cachée,
Comme une pâle fleur de sa tige arrachée,

Sauvez-moi de ces lieux. Dites : c'est sans retour !
Cet effort finira ma vie ou mon amour.
Emportez ma douleur loin de lui, loin du monde ;
Loin de moi, s'il se peut, ma sœur, emportez-moi.
Mais la nuit qui nous couvre est-elle assez profonde ?
Oh ! non ; les flots, le ciel, tout me remplit d'effroi.
Est-il temps de mourir ? Et lui, lui que j'adore,
Ne puis-je, en le fuyant, vous le nommer encore ?
Ne puis-je de sa voix appeler la douceur ?
Ne puis-je le revoir ?... Non, sauvez-moi, ma sœur.
Mon mal est dans sa vue ! et, lorsque j'y succombe,
Mon mal doit vous toucher, ce n'est pas le remord.
Cachez-moi dans vos bras, dans la nuit, dans la tombe ;
Je demande à le fuir, je ne crains plus la mort.
Venez ! s'il descendait sur la plage déserte,
Un charme sur mes pas attirerait ses pas :
Prête à me confier à la vague entr'ouverte,
Je lui dirais adieu... je ne partirais pas.

Il sait tout. O ma sœur ! il rappelait mon âme.
Nos regards se parlaient malgré nous confondus ;
Tout baignés de tristesse, et de pleurs, et de flamme,
Dans ses regards si doux les miens se sont perdus.
Et je fuis ! et des cieux la pitié m'abandonne !
Je ne les verrai plus, ils étaient dans ses yeux.
Si tu voyais ses yeux ! Oh ! l'ange qui pardonne
Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux !

J'étais seule avec lui, j'écoutais son silence ;
L'heure, une fois pour nous, perdait sa vigilance.
Contre un penchant si vrai, si longtemps combattu,
Ma sœur, je n'avais plus d'appui que sa vertu.

Pour arracher mon cœur à sa peine chérie,
Et distraire du sien la sombre rêverie,
Je cherchais le secours de ces accords puissants,
Qui de plus d'un orage avaient calmé ses sens :
J'essayais, d'une main faible et mal assurée,
Cet art consolateur d'une âme déchirée ;
Je disputais son âme à ses vagues désirs;
Je ramenais le temps de nos plus doux loisirs;
Son sourire trompait ma crédule espérance,
Et j'unissais ainsi la ruse à l'innocence.
Dieu! que je m'abusais à ce calme trompeur!
Pour la première fois son regard me fit peur :
De ma gaieté timide il détruisit les charmes,
Et ma voix s'éteignit dans un torrent de larmes.
« Non! dit-il, non, jamais tu n'as connu l'amour! »
J'ai voulu me sauver... il pleurait à son tour :
J'ai senti fuir mon âme effrayée et tremblante;
Ma sœur, elle est encor sur sa bouche brûlante.

Sauvez-moi! sauvez-moi! De lointaines clameurs
Appellent au rivage une barque tardive.
De l'écho du rocher que la voix est plaintive!
Répondez-lui pour moi : je vous suivrai... je meurs.

ÉLÉGIE

Peut-être un jour sa voix tendre et voilée
M'appellera sous de jeunes cyprès :
Cachée alors au fond de la vallée,

Plus heureuse que lui, j'entendrai ses regrets.
Lentement, des coteaux je le verrai descendre;
Quand il croira ses pas et ses vœux superflus,
Il pleurera! ses pleurs rafraîchiront ma cendre :
Enchaînée à ses pieds, je ne le fuirai plus.
Je ne le fuirai plus : je l'entendrai; mon âme,
Brûlante autour de lui, voudra sécher ses pleurs;
Et ce timide accent, qui trahissait ma flamme,
Il le reconnaîtra dans le doux bruit des fleurs.

Oh! qu'il trouve un rosier mourant et solitaire;
Qu'il y cherche mon souffle et l'attire en son sein;
Qu'il dise : « C'est pour moi qu'il a quitté la terre;
Ses parfums sont à moi, ce n'est plus un larcin. »
Qu'il dise : « Un jour à peine il a bordé la rive;
Son vert tendre égayait le limpide miroir;
Et ses feuilles déjà dans l'onde fugitive
Tombent : faible rosier, tu n'as pas vu le soir! »

Alors, peut-être, alors l'hirondelle endormie,
A la voix d'un amant qui pleure son amie,
S'échappera du sein des parfums précieux,
Emportant sa prière et ses larmes aux cieux :
Alors, rêvant aux biens que ce monde nous donne,
Il laissera tomber sur le froid monument
Les rameaux affligés dont la gloire environne
Son front triste et charmant.

Alors je resterai seule, mais consolée;
Les vents respecteront l'empreinte de ses pas.
Déjà je voudrais être au fond de la vallée;
Déjà je l'attendrais... Dieu! s'il n'y venait pas!

ÉLÉGIE

Qui? toi, mon bien-aimé, t'attacher à mon sort;
Te parer d'une fleur que la tombe t'envie;
Lier tes jours de gloire à ma tremblante vie :
Et ton baiser d'amour au baiser de la mort!
Me suivre, toi, si cher, aux rives enchantées
Que pour jamais bientôt mes pas auront quittées!
Mes pas que tu soutiens, qui te cherchaient toujours,
Dont la trace légère effleura le rivage
Où tu m'avais montré des fleurs et des beaux jours;
Où je vais devant toi passer comme un nuage!
Oui, devant toi ma vie incline son flambeau,
De ses pâles rayons le dernier va s'éteindre :
Ces fleurs, ces belles fleurs, que je ne puis atteindre,
Tu les effeuilleras un soir sur mon tombeau.

La Mort m'a regardée, et ta plainte adorable,
Ma jeunesse, tes vœux, rien ne doit l'attendrir :
Elle m'a regardée, et cette inexorable,
Quand j'écoutais ton chant, m'a dit : « Tu vas mourir! »

Oh! non : prodigue encor les hymnes, les offrandes;
Jette-lui ta couronne et tes lauriers en fleurs;
Cache-moi dans ton sein, couvre-moi de guirlandes,
Et, longtemps immobile, elle craindra tes pleurs.

Conduis-moi près des flots. La nymphe qui soupire
Y rafraîchit l'air de sa voix :
Cet air doux et mortel, que ma bouche respire,
Brûle moins à l'ombre des bois.

Vois dans l'eau, vois ce lis, dont la tête abaissée
Semble se dérober au sourire des cieux :
Telle, craignant l'Amour et le cherchant des yeux,
J'essayais de te fuir, innocente et blessée.
Je demandais aux bois l'oubli de tes accents :
Un vague, un triste écho m'en rappelait les charmes,
Et dans les rameaux frémissants
Ton image venait s'attendrir à mes larmes.

Un jour, ce fut toi-même, un jour, à mes genoux,
Je te vis sous le saule, ami de mon jeune âge :
Je ne m'y trouvai plus seule avec ton image;
Il nous cachait ensemble, il se penchait sur nous.
Trop tard, hélas! trop tard; et ta flamme timide
Enhardit vainement mes timides secrets :
Tu les connus trop tard, et ma fuite rapide
T'abandonne à de longs regrets.

Oh! que je crains pour toi l'aurore désolée
Qui ne pourra me rendre à tes vœux superflus,
Quand sa douce lueur, pour moi seule voilée,
Ne m'éveillera plus!
Mais le ruisseau répond par un faible murmure
Au souffle expirant des zéphyrs;
La nymphe, qui s'endort, entraîne mes soupirs
A la source déjà moins pure.
Demain.., L'écho plus triste a dit aussi : Demain.

Adieu, ma jeune vie! adieu, toi que j'adore!
Ne gémis pas. Ce soir, je serre encor ta main :
Ce soir, efforce-toi de me sourire encore!

PRIÈRE POUR LUI

Dieu! créez à sa vie un objet plein de charmes;
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix!
Donnez-lui du bonheur, Dieu! donnez-lui des larmes;
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois!

J'ai pleuré : mais ma voix se tait devant la sienne;
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne! »
L'aimera-t-elle assez, celle qui l'entendra?

Celle à qui sa présence ira porter la vie,
Qui sentira son cœur l'atteindre et la chercher,
Qui ne fuira jamais, bien qu'à jamais suivie,
Et dont l'ombre à la sienne osera s'attacher?

Ils ne feront qu'un seul! et ces ombres heureuses
Dans les clartés du soir se confondront toujours;
Ils ne sentiront pas d'entraves douloureuses
Désenchaîner leurs nuits, désenchanter leurs jours!

Qu'il la trouve demain! Qu'il m'oublie et l'adore!

Demain : à mon courage il reste peu d'instants.
Pour une autre aujourd'hui je puis prier encore;
Mais... Dieu! vous savez tout : vous savez s'il est temps!

L'ATTENTE

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour?
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai! D'un sourire il obtenait mon âme.
Que ses yeux étaient doux! que j'y lisais d'aveux!
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler, me disait-il : « Je veux! »
O toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire?
L'éprouvais-tu, ce mal, ce bien dont je soupire?
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant,
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment :
Qu'importent les serments? Je n'étais plus moi-même,
J'étais toi. J'écoutais, j'imitais ce que j'aime;
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,
Et ta voix dans ma voix troublait encor mes sens.
Je ne l'imite plus; je me tais, et les larmes
De tous mes biens perdus ont expié les charmes.
Attends-moi, m'as-tu dit : j'attends, j'attends toujours!
L'été, j'attends de toi la grâce des beaux jours;
L'hiver aussi, j'attends! Fixée à ma fenêtre,
Sur le chemin désert je crois te reconnaître;

Mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas :
Quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas!

Ainsi le temps prolonge et nourrit ma souffrance :
Hier, c'est le regret; demain, c'est l'espérance;
Chaque désir trahi me rend à la douleur,
Et jamais, jamais au bonheur!
Le soir, à l'horizon, où s'égare ma vue,
Tu m'apparais encore, et j'attends malgré moi :
La nuit tombe... ce n'est plus toi;
Non! c'est le songe qui me tue.
Il me tue, et je l'aime! et je veux en gémir!
Mais sur ton cœur jamais ne pourrai-je dormir
De ce sommeil profond qui rafraîchit la vie?
Le repos sur ton cœur, c'est le ciel que j'envie!
Et le ciel irrité met l'absence entre nous.
Ceux qui le font parler me l'ont dit à moi-même :
Il ne veut pas qu'on aime!
Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux.

Qu'ai-je dit? Notre amour, c'est le ciel sur la terre.
Il fut, j'en crois mon cœur, effrayé d'un remords,
Comme la vie, involontaire,
Inévitable, hélas! comme la mort.
J'ai goûté cet amour; j'en pleure les délices.
Cher amant! quand mon sein palpita sous ton sein,
Nos deux âmes étaient complices,
Et tu gardas la mienne, heureuse du larcin.
Oh! ne me la rends plus! Que cette âme enchaînée,
Triste et passionnée,
Heureuse de se perdre et d'errer après toi,
Te cherche, te rappelle et t'entraîne vers moi!

L'ISOLEMENT

Quoi! ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre,
Que je vois arriver ces jours longs et brûlants?
Ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents?
Ce n'est plus cette voix si puissante, si tendre,
Qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre :
Ce n'est plus rien! Où donc est tout ce que j'aimais?
Que le monde est désert! n'y laissa-t-il personne?
Le temps s'arrête et dort : jamais l'heure ne sonne.
Toujours vivre, toujours! on ne meurt donc jamais!
Est-ce l'éternité qui pèse sur mon âme?
Interminable nuit, que tu couvres de flamme!
Comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,
Auprès des feux éteints que ne puis-je dormir!
Car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,
La Muse qui me plaint, assise sur des fleurs,
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
Et répand sur mes vers des parfums et des pleurs.
Il ne lit plus mes chants : il croit mon âme éteinte;
Jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte;
Il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir :
Qu'importe qu'il l'apprenne? il ne peut me guérir.

J'épargne à son orgueil la volupté cruelle
De juger dans mes pleurs l'excès de mon amour.
Que devrais-je à mes cris? Sa frayeur? son retour?
Sa pitié?... C'est la mort que je veux avant elle.

Tout est détruit : lui-même, il n'est plus le bonheur;
Il brisa son image en déchirant mon cœur.
Me rapporterait-il ma douce imprévoyance,
Et le prisme charmant de l'inexpérience?
L'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu;
Ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu !

SOUVENIR

Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas : j'aimais !

A MADEMOISELLE GEORGINA NAIRAC

Ah ! prends garde à l'amour, il menace la vie :
Je l'ai vu dans les pleurs que tu verses pour moi.
Prends garde, s'il est temps ! Il erre autour de toi,
Et c'est avec des pleurs aussi qu'il m'a suivie.

Retourne vers ta mère, et ne la quitte pas.
Va, comme un faible oiseau que menace l'orage,
Contre son sein paisible appuyer ton courage;
Portes-y ta jeunesse, enchaînes-y tes pas.
Plus heureuse que nous, de son printemps calmée,
Laisse-la te soustraire à de vaines douleurs :
Va! tu me béniras de t'avoir alarmée;
Je fus confiante, et je meurs.

Folle sécurité d'une âme qui s'ignore,
C'est donc ainsi toujours que vous devez finir?
Quand on n'a pas souffert, on ne sait rien encore,
On ne veut confier son cœur qu'à l'avenir.

Dans l'âge du danger je n'avais plus de mère;
Déjà mon tendre guide, arrêté par la mort,
N'entendait plus ma plainte amère;
Déjà ses yeux fermés n'éclairaient plus mon sort.

Retourne vers ta mère, et que ton innocence,
Prudemment effrayée au tableau de mes jours,
Joigne à mon souvenir, qu'il faut plaindre toujours,
Une longue reconnaissance.

Mais tu n'as pas souffert. Ta tranquille pitié,
Dis-le-moi, n'a donné ses pleurs qu'à l'amitié?
Non, tu n'as pas senti cette fièvre de l'âme,
Ce frisson douloureux qui passe au fond du cœur;
L'air ne t'a pas semblé comme une molle flamme
Qui verse dans les sens la soif et la langueur?
Ce triste isolement, ce tendre ennui, ces larmes,
Ce besoin de presser un cœur semblable au sien,

D'une voix qui poursuit le fidèle entretien,
Rien n'a comblé ta vie et de crainte et de charmes?
Cet objet souhaité, dans un jour imprévu,
Ne t'a pas sur son sein réunie à toi-même;
Ce tendre objet qui trompe, et qu'il faut que l'on aime,
Tu ne l'as jamais vu!
Je l'ai vu plein d'amour, et l'amour m'a trompée;
Je ne croyais que lui; de lui seul occupée,
J'ai perdu mon repos dans sa félicité;
Je l'ai voulu. Mon Dieu! c'était sa volonté!

Il savait tant de mots pour me rendre sensible,
Pour instruire mon âme ardente à la douleur!
Lui seul a ce pouvoir, cet art, ce don flexible,
Lui seul donne la vie ensemble et le malheur.
Mais le malheur enfin détache de la vie :
Non, je ne veux plus de mon sort,
Je ne veux plus souffrir. Sais-tu ce que j'envie?
Sais-tu ce qu'après lui j'ai souhaité? La mort.
Son pied ne presse plus le seuil de ma demeure,
Et pour ne la plus voir il invente un chemin :
Sans lui rien demander j'écoute passer l'heure;
L'heure dit comme lui : « Ni ce soir, ni demain! »
Mais je compte, j'attends que, moins inexorable,
Une heure, la dernière, à mes maux secourable,
Éteigne sur ma cendre un importun flambeau,
Et défende à l'amour de troubler mon tombeau.

Quand celui qui me fuit ne songeait qu'à me suivre,
Le cours de mes beaux ans fut près de se tarir :
Qu'il m'eût alors été doux de mourir
Pour l'amant dont les pleurs me suppliaient de vivre!

« Ne meurs pas, disait-il, ou je meurs avec toi ! »
Et mon âme, enchaînée à cette âme amoureuse,
N'osa quitter la terre et combler son effroi.
L'imprudent! sous ces pleurs j'allais m'éteindre heureuse,
J'allais mourir aimée. Il m'a rendu des jours,
Pour m'apprendre, ô douleur! qu'on n'aime pas toujours.
Une nouvelle voix à son oreille est douce;
D'autres yeux qu'il entend désarment son courroux;
Et ce n'est plus ma main qu'il presse ou qu'il repousse,
Alors qu'il est tendre ou jaloux.
Quoi! ce n'est plus vers moi qu'il apporte sans crainte
Son espoir, son désir, son plus secret dessein :
Et, s'il est malheureux, s'il exhale une plainte,
Ce n'est plus dans mon sein!

L'ai-je trahi? Jamais. Il eut mon âme entière.
Hélas! j'étais étreinte à lui comme le lierre.
Que pour m'en arracher il a fallu souffrir!
Dans cet effort cruel je me sentis mourir.
Il détourna les yeux, il n'a pas vu mes larmes;
Mon reproche jamais n'éveilla ses alarmes;
Jamais de ses beaux jours je ne ternis un jour;
Il garda le bonheur; moi, j'ai gardé l'amour.

POINT D'ADIEU

Vous, dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous, dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,

Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
Pardonnez-moi mes vers, ils ne sont pas pour vous.

Toi! dont l'âme, à la fois aimante et malheureuse,
D'une âme qui t'entende appelle l'entretien,
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,
Devine mon secret, devine... c'est le tien.

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes.
Dis-toi : Qu'elle a souffert! que je la plains! quel sort!
Mais d'un bien que j'attends si je goûte les charmes,
Dis-toi : Qu'elle est heureuse! elle est calme, elle dort!

Si je m'éveille, écoute : une voix consolante
Suivra, sans les troubler, tes pas silencieux,
Et portera ces mots à ta douleur brûlante :
« Viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux! »

Viens! la mort n'est qu'un pas dans l'ombre;
Viens! l'exil est doux à franchir :
C'est le jour après la nuit sombre,
C'est son Dieu qu'on vient de fléchir.

Oui, le malheur finit. Et moi, je vais t'attendre;
Mon âme va chercher ce qu'elle osa prévoir :
Point d'adieu; non, ce mot est l'effroi d'un cœur tendre;
C'est à toi, qui m'entends, que je crie : « Au revoir! »

LE VIEUX CRIEUR DU RHONE

A M. JARS

On avait couronné la vierge moissonneuse;
Le village à la ville était joint par des fleurs;
La jeunesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse.
Tout à coup le plaisir cessa,
Comme le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille;
Et dans l'ombre un long cri glaça
Jusqu'au chant de la jeune fille.
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

« Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère;
Sa clameur s'est changée en un silence affreux.
L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux;
Il ne prononce encor que le nom de sa mère.
Quoi! pas une voix ne répond!
Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage?
Hélas! le Rhône est si profond,
Et l'on est si faible à cet âge!
Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée;
Ses yeux sont noirs et doux; ses dents croissent encor;

Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
Et de bluets tantôt sa robe était parée.
Vous pourrez le rencontrer nu,
Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :
Vous l'aurez bientôt reconnu,
L'ange qui pleure sans défense!
Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré! »

Le vieux crieur se tut : de la morne assemblée
Il attendit longtemps un mot, un seul... en vain.
Les mères enchaînaient leurs enfants sur leur sein,
Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.
On dit qu'un mendiant passa,
Couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive.
Et qu'un jeune cri s'élança
Dans l'air avec la voix plaintive :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré :
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré! »

LA SUITE
DU
VIEUX CRIEUR DU RHONE

A M. JARS

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré :

Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs;
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir:
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparaissait lugubre et redoutable.

Celle que l'on crut morte en ses cris superflus,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
Elle vit : mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.
La moisson, le rivage et le Rhône rapide,
Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir.
Ainsi se trouble une eau limpide
Dont la source va se tarir.

Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
Où la foule a suivi ses pas;
On l'entoure, on frémit, on pleure :
Elle seule ne pleure pas.
Dieu la bénit d'un long délire :
Son fils est là, dit-elle... il dort.
Elle a rapporté son sourire
A son fils... que l'on cherche encor !

Balançant un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Seule elle dit encor : « Les mères sont heureuses ! »
Seule elle ne sait plus son malheur si récent;

Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.
A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre?
Elle écoute son souffle; elle attend son réveil.
Ah! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchante,
Pareil au voile épais tombé sur sa raison :
L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison,
Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

Dans sa vague tristesse, on la voit tout le jour,
Et sans nous reconnaître à peine,
Contre son sein bercer une ombre vaine,
Et lui parler avec amour.
Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
Auprès des feux négligés et mourants,
Elle charme sa veille, au berceau retenue,
En regardant courir les nuages errants.

Un soir la lune absente abandonne la terre
Au sombre autan qui règne avec fureur;
Des éléments la lutte austère
Glace les sens d'une muette horreur.
On ne voit plus que de faibles lumières;
Les chiens hurlants menacent les chaumières;
L'eau, dans sa chute, entraîne l'arbrisseau :
De cette mère, immobile et charmée,
La faible main s'endort sur le berceau,
Que semble suivre encor sa paupière fermée.

Paix! elle dort pour la première fois
Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,

Qui la laissa sur la terre étendue,
Sans souvenir, sans larmes et sans voix
Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
Semble jaloux de cette longue erreur;
Dans son sommeil il souffle la terreur,
Et, de son sein réveillant la torture,
Y jette un cri dès longtemps expiré :
« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré! »
Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
« Rendez, rendez l'enfant! rendez... » Réveil horrible!
Ce berceau découvert, il est vide, il est froid!

Pâle, muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée;
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
« Je vois la terre, et j'ai perdu les cieux!
Dieu des mères! mon Dieu! vous savez s'il respire :
Rendez-le, guidez-moi... je ne sais où... J'expire!
Il n'est plus là... je n'y peux plus rester.
Eh bien! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
J'irai, par les chemins, traîner, finir ma vie. »
Et le jour, sur la neige, on reconnaît ses pas :
Elle était douce et faible; on ne l'observait pas,
Et personne ne l'a suivie.
Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir;
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle
Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois;
Où mon fils... (jour trompeur qu'à présent tout rappelle!)
Sur ma voix, qui chantait, voulait former sa voix.

J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage;
Douloureux pour sa mère, inutile pour lui;
Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.
Des fleurs... je n'en ai plus... Ah! j'ai trop peu de temps,
On meurt jeune sans l'espérance :
Mais, tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,
J'y viendrai cacher ma souffrance! »

Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger, qu'il promet de bénir.
Une autre femme approche en sa misère errante;
Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez! »
Elle indique un enfant aux regards consternés;
Et cet objet voilé la rend plus déchirante.
« Ah! dit la jeune mère, il faut vous secourir;
Vous cachez un enfant; sa misère est affreuse :
Ne souffrez pas pour lui, femme! Soyez heureuse.
Moi, je n'ai plus d'enfant... Moi, je n'ai qu'à mourir! »

Un cri doux et perçant rompt cette plainte amère,
Et le lambeau s'agite, et le cri dit : « Ma mère! »
Et la mère éperdue a saisi son enfant,
Et l'affreuse étrangère à peine le défend;
Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,
Et, comme un noir corbeau, se perd dans la campagne.
La véritable mère écarte les lambeaux;
Ses yeux longtemps éteints, pareils à deux flambeaux,
S'allument : « C'est mon fils!... qu'il est pâle! » Elle tombe,
Sous l'excès du bonheur la nature succombe;
Car on dirait que, créés pour souffrir,
Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

Mais l'enfant la caresse; il la rappelle, il pleure;
Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure,
Et son corps délicat, par sa mère entouré,
Palpite, et tremble encor d'en être séparé.
« Ne tremble plus; c'est moi. Vois-tu; je suis ta mère,
O mon fils! C'est mon fils! regardez-le, mon père;
C'est mon fils! Ce n'est plus son fantôme trompeur;
C'est mon enfant qui m'aime, et qui vit sur mon cœur. »
Le pasteur pour le voir se courbe devant elle :
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle;
Elle dit tout en paroles de feu;
De baisers, de sanglots son récit se compose.
En vain pour sa vengeance elle bégaye un vœu :
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné!
Sans doute... il vit encor : sa mère a pardonné!

LA FLEUR DU SOL NATAL[1]

A M. DU THILLŒUL

O fleur du sol natal! ô verdure sauvage!
Par quelle main cachée arrives-tu vers moi?
O mon pays! quelle âme aimante, à ton rivage,
A compris qu'une fleur me parlerait de toi?

[1] Je dois à cet ingénieux présent d'un compatriote une surprise dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. A deux cents lieues de mon pays, je reçus un panier de fleurs cueillies sous les

Quel charme m'environne, et quel dieu rompt ma chaîne?
La vie est libre encor... je lui pardonne tout!
Sol natal! sol natal! dans ta suave haleine,
Dans tes parfums, la vie a comme un autre goût.
Voilà le souvenir au pénétrant silence;
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur :
Sur mes jours fatigués son aile se balance;
C'est une halte du malheur.

Le voilà ce beau lac dont l'eau n'est point amère;
Ma nacelle dormeuse y flotte seule en paix.
Le voilà le doux chaume où m'enfanta ma mère,
Où, cachée au malheur, je ne pleurais jamais.
Cette jeune Albertine, à nos foyers restée,
Ce lilas embaumé que je croyais perdu,
O fleur, sauvage fleur de ma rive enchantée,
Transfuge de nos bois, tu m'as donc tout rendu!

Des arbres qui régnaient le long de nos rivages
Tu m'apportes le bruit... il rafraîchit mon sort :
Une colombe y pleure; et ces profonds ombrages,
Par toi, si puissamment me protégent encor.
Que les vents balancent leur faîte,
Roulant devant eux la tempête,
L'éclair, l'ouragan, la terreur,
Et laissent à mes pieds le calme et la fraîcheur.

remparts de Douai. Ceux qui n'ont pas vu leur pays depuis l'enfance jugeront de l'impression que firent sur moi ces fleurs sauvages, traversant une longue route, soigneusement cachées dans une mousse fraîche qu'elles avaient embaumée.

Emporte-moi, souffle errant, doux génie,
Sur mon rempart tant chanté, tant aimé;
Et que ma cendre un jour soit réunie
A l'humble terre où mon cœur s'est formé!
Aux uns de l'or... à moi des fleurs suaves :
Oh! dans les fleurs précipite mes pas!
J'en vois languir sur des rives esclaves,
Mais ma fierté ne s'en couronne pas.

Qu'il est frais, qu'il est doux l'air de l'indépendance,
Au cœur épanoui sur un sol libre et pur!
O mon pays! ton nom, qui m'offre un ciel d'azur,
Rend à mes traits souffrants le rire de l'enfance.
Nomme encor mon pays, rêve aux accents d'amour;
Jette sur mon sommeil les fleurs de ma vallée;
Que, dans ce miroir consolée,
Je réchauffe ma vie au reflet d'un beau jour!
Sur l'invisible ami qui devina mon âme,
Dieu! versez les trésors qui germent dans vos mains!
Liez ses jours heureux à d'heureux lendemains,
Et de soie et de fleurs formez leur longue trame!
Que pour lui, pour lui seul, l'amour soit sans regret!
Ciel! au nom de la fleur qu'il me jeta vermeille,
Qu'un bonheur assidu chaque jour le réveille,
Et lui confie un doux secret!

A MES ENFANTS

Oui, nous allons encore essayer un voyage.
Avril est né d'hier, il vole au fond des bois :
Doux avril! on entend partout sa jeune voix,
Partout ses doigts légers déroulent le feuillage.
La nature s'habille; il faut prendre l'essor :
A l'ombre de ma vie abritez votre sort;
Innocents pèlerins, suivez ma destinée.
Dans la vôtre, que Dieu rende plus fortunée!
Allez cueillir des jours libres et triomphants;
Moi je bénis les miens : vous êtes mes enfants!
Le mortel le plus humble est fier de son ouvrage :
Combien ce tendre orgueil m'a donné de courage!
Oh! que de fois, sensible et vaine tour à tour,
J'ai pensé qu'une reine envierait ma fortune!
Et je plaignais la reine en sa gloire importune :
Elle est à plaindre; elle a d'autres soins que l'amour.

Sur son enfant qui dort ces grilles formidables,
Ces gardes sans sommeil, à l'œil toujours ouvert,
Ces hommes habillés de fer,
Disent que les palais sont des lieux redoutables.
Ses baiser maternels par jour lui sont comptés;
Jamais sans des témoins son cœur ne se déploie;
Et tous ses mouvements de tristesse ou de joie
Sous son manteau de reine expirent arrêtés.
Elle n'a que ses yeux pour répandre son âme,

Pour caresser l'objet de ses pures douleurs;
Son enfant l'appelle : « Madame! »
Et Dieu seul voit tomber ses pleurs.

Moi, par le monde errante, et partout étrangère,
A vos berceaux de mousse à la hâte formés,
Seule, ardente à veiller mes amours tant aimés,
J'ai trouvé l'heure agile et ma tâche légère.
Et vous, enveloppés de pavots frais et purs,
Vous livrez votre vie à ma garde attentive;
Vos doux jeux me rendent captive,
Vos rêves ne sont pas moins sûrs.
Confiants, vous dansez quand votre mère chante;
Son baiser vous délasse et vous mène au sommeil,
Sans prévoir que souvent la voix qui vous enchante
Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.

Je vous couvais encore, ô ma jeune famille,
Quand j'emportai vos jours loin d'un ciel sans chaleur,
Et je sentais naître ma fille
Dans mon sein, tout blessé des flèches du malheur.
Vous partagiez déjà notre errant esclavage,
Dociles émigrés! faibles, tremblants et doux,
A peine éclos sur le rivage,
Vos mobiles destins s'envolaient avec nous.
Que ne peut-on fixer votre trace légère,
Votre audace riante, à la crainte étrangère,
Age heureux! courts instants des naïves erreurs!
Inhabile aux soupçons, aux jalouses fureurs!
Moi seule, en vous berçant d'amour, de mélodie,
Je vous inoculai ma douce maladie.
Déjà vous bégayez d'imparfaites chansons,

Et vos voix et vos cœurs vibrent de mes leçons.
De ce peu que je sais je vous instruis moi-même;
Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime;
Je vous aide à chercher les mots les plus touchants
Pour charmer votre père, attendri de vos chants.
Je vous dis : « Aimez Dieu, car lui seul nous protége,
Lui seul vous aime, enfants, comme si les grandeurs
A vos fronts ingénus attachaient leurs splendeurs :
Il prête sa lumière à notre humble cortége;
Et, pour nous soutenir sur les bords du chemin,
Devant nous il étend son invisible main! »

Doux échos de mon âme, écoutez votre mère :
Un jour vous serez seuls, par la sentence amère
Qui sépare de force entre eux les voyageurs :
Ne craignez pas pour moi d'anathèmes vengeurs;
Relisez ces tableaux d'une innocente vie;
Purs et vrais comme vous, ils désarmaient l'envie :
Alors devant Dieu seul mettez-vous à genoux,
Enfants! priez pour moi : j'ai tant prié pour vous!
Sur la route plus triste errez du moins ensemble!
Contemplez ce nuage : hélas! il nous ressemble,
Il va vite. En courant levez parfois les yeux :
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.

Vous comprendrez alors ces vœux mélancoliques
Où mon âme, n'osant tout haut se révéler,
Dans ses alarmes prophétiques,
Vous plaignait sans vous en parler.
Car l'imprévoyante colombe,
Qui librement passait dans l'air,
Au trait parti comme l'éclair

Tressaille, tourne, expire, tombe
Aux pieds du tranquille chasseur;
Et nul ange, ici-bas, n'a vengé sa douceur!

Je frissonne. Ma fille! ô soudaines alarmes!
Ainsi qui lit trop loin ne voit plus que des larmes :
Dieu! pardonnez-les-moi; le temps doit m'en punir :
Quelle mère en secret ne vit dans l'avenir?
Quelle mère n'a vu la saison des orages
Sur ses enfants chéris balancer leurs nuages?
Les pleurs silencieux attendent les plus doux;
Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.
Mais quoi! les plus hardis seront-ils moins à plaindre?
Que de piéges là-bas, et que d'écueils à craindre!
Que de monde autour d'eux dans ces lointains sentiers,
Où leurs pas et leurs vœux se livrent tout entiers!
Cédez, faibles roseaux, ployez sous la tempête;
Aux souffles inclémens dérobez votre tête!
Cœurs d'anges, dont le ciel a semé les penchants,
C'est donc aussi pour vous que je crains les méchants!
Quoi, l'amour malheureux? quoi, l'amitié trahie?
L'abandon?... Non; je rêve et je suis éblouie :
Non, ce rayon divin qui brille en leurs regards
Ne les appelle pas à de tristes hasards :
Non, l'azur de tes yeux, ô ma belle Hyacinthe,
Ne se voilera pas sous d'austères douleurs...
Mais dans tes jeunes mains tu m'apportes des fleurs :
Va! l'augure est heureux, tu n'as pas une absinthe!

Il faut partir. Ce toit qu'il fut doux d'habiter,
Qui nous couvrit l'hiver, il faut donc le quitter!
Toujours quelque lien se rompra dans l'absence!

Je suis comme le lierre arraché malgré lui :
J'aimai si longtemps la présence
De ce que je quitte aujourd'hui!
Quoi! toujours effleurer des rives orageuses?
Quoi! poursuivre sans cesse un fuyant horizon?
Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses
Laissant à chaque haie un peu de leur toison?
Oh! que de fils brisés dans ma trame affaiblie!
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur!
Déjà, je sais déjà comment fuit le bonheur;
Je ne sais pas comme on l'oublie!
Mon âme libre encor s'élance en d'autres lieux,
D'où me sépare une absence éternelle,
Comme l'oiseau blessé qui n'étend plus qu'une aile
Pour traverser les cieux.

Mais en rendant mes jours à ma fuyante étoile,
Soit qu'un dur aquilon fasse frémir ma voile,
Soit que d'un ciel brûlant me consume l'ardeur,
J'aimerai des vallons la fraîche profondeur.
Ma pensée en soupire, et le saule, et l'yeuse,
Et près du clair ruisseau la paisible fileuse,
Le bois qui la vit naître et la verra mourir
Me rendront des tableaux qu'il m'est doux de nourrir.

Aux coteaux de Lormont [1] j'avais légué ma cendre :
Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger;
Son ombre est dédaigneuse au malheur étranger;
Dans la barque incertaine il faut donc redescendre.
Venez, chers alcyons, pressez-vous sur mon cœur;

[1] Les coteaux de Lormont dominent le port de Bordeaux.

Jetez un tendre adieu vers la rive sonore :
Je le sens, quelque vœu nous y rappelle encore;
Quelque regard nous suit, plein d'un trouble rêveur.
Adieu... ma voix s'altère et tremble dans mes larmes;
Enfants! jetez vos voix sur l'aile des zéphyrs :
Dites que j'ai pleuré, dites que mes soupirs
Retourneront souvent à ces bords pleins de charmes.
Là, de quatre printemps j'ai respiré les fleurs :
Ainsi partout des biens, ainsi partout des pleurs!

LE BERCEAU D'HÉLÈNE

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.
Peut-être qu'à cette heure il colore les roses,
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau.
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses;
Sous tes flots transparents montre-moi le berceau.
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure;
J'écoute, réponds-moi!
Sur tes bords, où les fleurs se fanent sans culture,
Les fleurs ont besoin d'eau, mon cœur sèche sans toi.
Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide,
Mes jeux, mes premiers jeux, si chers, si décevants,
Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,
Et leurs rires lointains, faibles jouets des vents,

Si tu veux caresser mon oreille attentive,
N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours,
Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,
N'as-tu pas entendu mon nom dans leurs discours?

Sur les roses peut-être une abeille s'élance :
Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs,
Ou le petit oiseau dont le nid s'y balance :
Il chante, elle est heureuse, et j'ai connu les pleurs.
Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée;
Une jeune Espérance y dansait sur mes pas :
Elle venait du ciel, dont l'enfance est aimée;
Je dansais avec elle; oh! je ne pleurais pas.
Elle m'avait donné son prisme, don fragile!
J'ai regardé la vie à travers ses couleurs :
Que la vie était belle! et, dans son vol agile,
Que ma jeune Espérance y répandait de fleurs!
Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses
Me révéler tout bas leurs promesses confuses;
Où j'osais leur répondre, et de ma faible voix
Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois!
D'un souvenir si doux l'erreur évanouie
Laisse au fond de mon âme un long étonnement.
C'est une belle aurore, à peine épanouie,
Qui meurt dans un nuage; et je dis tristement :

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! j'en parle toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,
J'ai vu... je vois encor s'avancer le Malheur.

Il errait comme une ombre, il attristait ma joie
Sous les traits d'un vieux oiseleur :
Et le vieux oiseleur, patiemment avide,
Aux piéges, avant l'aube, attendait les oiseaux;
Et le soir il comptait, avec un ris perfide,
Ses petits prisonniers tremblants sous les réseaux.
Est-il toujours bien cruel, bien barbare,
Bien sourd à la prière? et, dans sa main avare,
Plutôt que de l'ouvrir,
Presse-t-il sa victime à la faire mourir?
Ah! du moins, comme alors, puisse une jeune fille
Courir, en frappant l'air d'une tendre clameur,
Renvoyer dans les cieux la chantante famille,
Et tromper le méchant, qui faisait le dormeur!
Dieu! quand on le trompait, quelle était sa colère!
Il fallait fuir : des pleurs ne lui suffisaient pas;
Ou, d'une pitié feinte exigeant le salaire,
Il pardonnait tout haut, il maudissait tout bas.
Au pied d'un vieux rempart, une antique chaumière
Lui servait de réduit;
Il allait s'y cacher tout seul et sans lumière,
Comme l'oiseau de nuit.
Un soir, en traversant l'église abandonnée,
Sa voix nomma la Mort. Que sa voix me fit peur!
Je m'envolai tremblante au seuil où j'étais née,
Et j'entendis l'écho rire avec le trompeur.
« Dis, qu'est-ce que la Mort? » demandai-je à ma mère.
« — C'est un vieux oiseleur qui menace toujours.
Tout tombe dans ses rets, ma fille, et les beaux jours
S'éteignent sous ses doigts comme un souffle éphémère. »

Je demeurai pensive et triste sur son sein.

Depuis, j'allai m'asseoir aux tombes délaissées :
Leur tranquille silence éveillait mes pensées;
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.
L'aquilon m'effrayait de ses soupirs funèbres.
La voix, toujours la voix m'annonçait le Malheur;
Et quand je l'entendais passer dans les ténèbres,
Je disais : « C'est la Mort, ou le vieux oiseleur. »
Mais tout change : l'autan fait place aux vents propices,
La nuit fait place au jour;
La verdure, au printemps, couvre les précipices,
Et l'hirondelle heureuse y chante son retour :
Je revis le berceau, le soleil et les roses;
Ruisseau, tu m'appelais, je m'élançai vers toi :
Je t'appelle à mon tour, clair ruisseau qui l'arroses;
J'écoute, réponds-moi !
Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh ! je le vois toujours ! j'y voudrait être encor !
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or !

LE BAL DES CHAMPS

OU

LA CONVALESCENCE

Un bruit de fête agitait mes compagnes;
Sous leurs plus frais atours je les vis accourir;
Elles criaient : « Viens ! le bal va s'ouvrir;
Viens, nous allons au bal, et tu nous accompagnes. »

« Quoi! dans les champs? quoi! dans ce beau jardin,
Plus beau, plus vert, plus bruyant à cette heure,
Si gai le soir, si triste le matin?
Car le matin je sais que l'on y pleure!
Quoi! vous voulez que je suive vos pas,
Si faible encore? Oh! je ne danse pas;
Non, dis-je, non. » Mais elles m'entourèrent,
De fleurs, de nœuds en riant me parèrent,
Et, rendue en espoir à l'air pur des vallons,
Riante aussi, je répondis : « Allons! »

Oui, cette fête avait pour moi des charmes;
Oui, j'appelais des champs les suaves couleurs;
Car le zéphyr errant parmi les fleurs
Est salutaire aux yeux où se cachent des larmes.
Mais je dis mal, non, je ne pleurais plus;
J'étais de mille maux, de mille biens perdus,
Trop lentement, mais à jamais guérie.
Hélas! on meurt longtemps lorsque l'on fut trahie!
Je renaissais, j'osais vivre pour moi,
Pour l'amitié de ces beautés aimantes;
A me parer j'aidais leurs mains charmantes;
J'étais mieux : oui, ma sœur, je le voyais en toi.
Dans tes regards émus qu'il m'était doux de lire,
Quand tu revis des fleurs couronner mes cheveux!
Tes tristes souvenirs, ton vague espoir, tes vœux,
Ma sœur! je voyais tout à travers ton sourire.
« Regardez-là, disais-tu, qu'elle est bien!
Que manque-t-il à son teint? quelques roses;
Et le grand air, le bruit, qui sait? un rien
Peut tout à coup les y répandre écloses. »
Je t'écoutais, je ne sais quel pouvoir

M'aidait à fuir ma retraite profonde;
Je devançais l'instant qui me rendait au monde,
A ce monde entrevu, que je voulais revoir.
Et l'heure frappe, et, par elle entraînées,
Nous avançons deux à deux enchaînées.
D'harmonieux échos promènent dans les airs
L'enchantement des nocturnes concerts.
Le jour fuyait, mais mille autres lumières
Sur mes yeux éblouis font baisser mes paupières.
Il me semblait, oh! quel doux sentiment!
Ciel, pardonnez à l'orgueil d'un moment!
Il me semblait, dans ma reconnaissance,
Que tout daignait sourire à ma convalescence.
Les yeux fermés j'accueillis cette erreur.
Tout caressait mon innocente ivresse;
Autour de moi je sentais le bonheur,
Et le bonheur ressemble à la tendresse.

Mais on nous suit... mais j'entends une voix
Que dans mon cœur j'entendis autrefois :
Je crois rêver, je l'espère... et ma vue
Passe en tremblant sur une ombre imprévue...

Aimable sœur! ce fut encor ta main
Qui, prompte à me sauver, me montra le chemin!
De ta frayeur, de ta grâce attendrie,
J'ai murmuré : « Ne suis-je pas guérie? »
Et lui, peut-être, ému quelques instants,
De me revoir languissante et penchée,
Comme une fleur que l'orage a touchée,
Dans ma pâleur il m'observa longtemps.
Mais ma fierté n'en fut point consternée;

Nul changement n'a paru dans mes traits;
D'un air indifférent je me suis détournée :
Hélas! j'ai cru que je mourais!

LES DEUX RAMIERS

D'où venez-vous, couple triste et charmant?
Rien parmi nous ne vous appelle encore;
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
Et nul abri pour l'amoureux tourment.
Les blés frileux, cachant leurs fronts timides,
Comme les fleurs, tremblent au vent du nord;
Le lierre seul couvre les murs humides,
Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute,
Et consolés du malheur par l'amour,
Pour échapper à quelque noir vautour,
De l'Orient vous avez fui la route.
Au toit prochain, je vous entends gémir :
Ah! vous souffrez... je ne sais plus dormir!
Des vrais amants doux et discrets modèles,
J'ai vos douleurs; que n'ai-je aussi vos ailes!
Je volerais sur votre humble rempart;
Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
En souvenir d'un malheureux que j'aime,
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul... et vous errez ensemble!
Dans vos baisers que votre exil est doux!
Le même sort vous frappe et vous rassemble;
Oh! que d'amants sont moins heureux que vous!
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre,
De votre soif étancher les ardeurs;
Des cieux dorés, où l'amour vous fit naître,
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
Que l'un de vous se hasarde à descendre;
Le plus hardi doit guider le plus tendre;
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,
Pour un moment qu'il détache son cœur :
Voici du grain, voici de l'eau limpide,
Humble secours par mes mains répandu;
Il soutiendra votre destin timide,
Si tout un jour vous l'avez attendu!

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine,
Semez vos dons à mon cher voyageur!
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur.
Que ma prière en tout lieu le devance;
Dieu! que pas un ne le nomme étranger!
Videz son cœur à porter notre absence,
Et que parfois le temps lui soit léger!

AU SOMMEIL

Imagen espantosa de la muerte,
Sueno cruel, no turbes mas mi pecho
ARGENSOLA.

Image de la mort, effroi du tendre amour,
Sommeil, emporte au loin ce songe épouvantable :
La mort est dans l'adieu d'un ami véritable :
Ah! ne m'avertis pas que l'on se quitte un jour!

Dans ton vol escorté de fantômes livides,
Va rendre, s'il se peut, la mémoire aux ingrats:
Passe comme un miroir devant ces cœurs arides,
Et sous leurs traits hideux va leur tendre les bras!

Que l'avare, étendu dans son étroite couche,
Rêve une fausse clef près d'atteindre son or;
Qu'il crie, et que sa voix meure au fond de sa bouche;
Et qu'un bras invisible entr'ouvre son trésor!

Qu'il entende compter ses richesses cachées;
Que la lampe expirante y jette sa lueur;
Paralyse ses mains sur lui-même attachées,
Et qu'il tremble, inondé d'une froide sueur!

Va tromper des tyrans les pâles sentinelles,
Fais circuler la crainte autour de leurs rideaux ;
Dissipe les grandeurs qu'ils croyaient éternelles,
Et de pavots sanglants épaissis leurs bandeaux!

Force de ce palais l'enceinte inaccessible;
Ose annoncer la mort au cœur d'un mauvais roi;
Ordonne à ce cœur insensible
D'être au moins sensible à l'effroi!

Montre-lui la vengeance implacable, dans l'ombre,
Sous les traits d'un esclave armé de tous ses fers;
Montre-lui le poignard, au feu mourant et sombre
Des yeux qu'il fit pleurer : c'est le feu des enfers.

Que le beffroi s'ébranle, et tinte à son oreille
La fureur populaire et son nom détrôné;
Que sa porte d'airain en tombant le réveille,
Et qu'il ne puisse fuir, par la peur enchaîné!

Mais laisse à l'amour pur des songes sans alarmes,
Laisse au temps à dissoudre un nœud si doux, si fort!
Malheureux, quand l'amour daigne enchanter nos larmes,
On ne veut plus croire à la mort!

LE PRÉSAGE

Oui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre!
Mon front brûle et rougit; un charme est dans mes pleurs;
Je veux parler, j'écoute et j'attends... doux augure!
L'air est chargé d'espoir... il revient... je le jure,
Car le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même

A pris une autre voix pour m'annoncer le jour;
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour?

De ce tribut toujours je payai sa présence;
L'Amour, dans sa pitié, me prépare au bonheur :
Je n'ai plus froid de son absence;
Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur?

Et ce livre qui parle!... Ah! ne sais-je plus lire?
Tous les mots confondus disent ensemble : « Il vient! »
Comme un enfant, je pleure et je me sens sourire :
C'est ainsi qu'on espère, Amour, il m'en souvient!
Mais prends garde à ma vie, un instant fais-moi grâce;
La lumière est trop vive en sortant de la nuit;
Laisse-moi rêver sur sa trace;
Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous! ruisseau, daignez vous taire!
Écoutez, calmez-vous, il ne tardera pas :
J'ai senti palpiter la terre,
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre;
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi! c'est encor l'été?
Quoi! les champs sont en fleurs? Le monde est habité?
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être?
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui :
Dieu!... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui!

Oui, ma vie! oui, tout rit à deux âmes fidèles :
Tu viens; l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi;

Et je sens qu'il m'éclôt des ailes
Pour m'élancer vers toi !

Où suis-je? Le sol fuit sous mes pieds! l'air m'oppresse!
Ah! si j'allais mourir sans l'avoir vu... non, non!
Mais bientôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire?... Son nom!
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera :
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence; il la reconnaîtra!

Mais quoi! ces longs tourments? et puis, ce long silence?
Et cette nuit de l'âme, et ce froid désespoir?
Et... l'amour m'éblouit, ma mémoire balance,
Je ne peux plus souffrir... oui! je vais le revoir!

ÉLÉGIE

Parti! — Fut-elle donc pour moi seule charmante,
Cette pure ignorance où me tint l'amitié,
Qui me cacha longtemps, peut-être par pitié,
Que j'étais née, hélas! pour mourir son amante!
N'a-t-il jamais, jamais ressaisi la douceur
De ses troubles soumis à ma raison craintive,
Où je pleurais pour lui, confidente naïve,
Où pour lui pardonner je me faisais sa sœur?

Quand il m'ôta ce nom, un désordre timide
Lia ma voix saisie et mes vœux confondus;
Je n'osai plus répondre... Ah! pour son cœur avide,
Que d'aveux ignorés! que de secrets perdus!
Si j'avais su parler! si quelque humain langage
Eût fait passer pour lui mon âme en mes discours,
Si son charme éloquent m'eût prêté du secours,
Il m'aimerait encor! j'aimai trop. . quel dommage!

Toi qui, sans me comprendre, as passé près de moi,
Quoi! tu cherchais l'amour, et j'étais devant toi!

AUX ENFANTS QUI NE SONT PLUS

> Bien plus heureux que nous, vous n'avez fait que tremper vos lèvres dans cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.
>
> M. Chessière, *ministre protestant*.

Vous, à peine entrevus au terrestre séjour,
Beaux enfants! voyageurs d'un jour,
Quand les astres sont purs, dans leurs tremblantes flammes
Voit-on flotter vos jeunes âmes?

Vous qui passez comme les fleurs,
Qui ne semblez toucher la terre
Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,
Enfants, révélez-nous le triste et doux mystère

D'une apparition qui fait rêver le ciel,
Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh! comment voyons-nous nos plus pures délices
Se changer en amers calices
Pleins d'inépuisables regrets?
De ces sources de pleurs contez-nous les secrets.
Fleurs des tendres amours! ne laissez-vous de traces
Que vos chastes baisers, que vos tranquilles grâces,
Vos larmes sans remords, vos voix d'anges mortels,
Qui font des cœurs aimants vos douloureux autels?
Sous une forme périssable,
N'êtes-vous pas des cieux les jeunes messagers,
Et vos sourires passagers
Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable?

Venez-vous en courant dire : « Préparez-vous!
Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie;
Celle qui vous attend seule est digne d'envie :
Oh! venez dans le ciel la goûter avec nous!
Ne craignez pas, venez! Dieu règne sans colère;
De nos destins charmants vous aurez la moitié.
Celui qui pleure, hélas! ne peut plus lui déplaire;
Le méchant même a part dans sa pitié.
Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée;
Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon,
Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
S'efface au souffle du pardon.
Embrassons-nous! Dieu nous rappelle :
Nous allons devant vous; mères, ne pleurez pas!
Car vous aurez un jour une joie immortelle,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez, innocentes colombes,
Et sur nos toits d'exil vous planez un moment,
Pour écouter peut-être avec étonnement
Les cris que nous jetons à l'entour de vos tombes.
Ah! du moins emportez au sein de notre Dieu
Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.
Allez du moins lui dire : « Il est toujours des mères,
Des femmes pour aimer, pour attendre et souffrir,
Pour acheter longtemps, par des peines amères,
Le bonheur de mourir! »
Ah! dites-lui : « Toujours les hommes sont à plaindre;
En vous nommant, Seigneur, ils ne s'entendent pas;
Plus faibles que l'enfant dont vous guidez les pas,
On ne leur apprend qu'à vous craindre.
Et nous avons tremblé de demeurer longtemps,
De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées;
Et nous avons quitté nos mères désolées :
Dieu! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitants,
Elles pleurent encore! » Il est trop véritable :
De vos berceaux déserts le vide épouvantable
Les fait longtemps mourir, et crier à genoux :
« Nous voulons nos enfants! Nos enfants sont à nous! »

Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes;
Il éclaire, il console, il montre l'avenir;
L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes,
Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir.
La promesse qui les enchante
Les suit jusque dans leur sommeil;
Et cette parole touchante
Les soutient encore au réveil :
« Laissez venir à moi ces jeunes créatures,

Et je vous les rendrai; mères, ne pleurez pas!
Priez! Dieu vous rendra vos amours les plus pures,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »

REGRET

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots nous souriait un soir :
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste, sans la revoir!

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop de temps!

LE RETOUR CHEZ DÉLIE

C'est ici... Pardonnez, je respire avec peine;
Mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir.
Ici tous mes secrets vous cherchèrent un soir :
Oh! que de souvenirs un souvenir ramène!
O mémoire du cœur, vous garde-t-on toujours?
Oui, le temps fane en vain les roses sur nos têtes;

Le temps éteint toutes les fêtes,
Il n'éteint pas tous les amours!

Trois étés de ces bois ont embaumé l'ombrage
Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,
Je n'emportai que le triste courage,
En pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers :
Hélas! quand l'aquilon souffle avec violence,
L'alcyon qui s'envole est morne sur les mers.
Dans mon isolement j'enfermai ma pensée;
Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,
D'avance je traînais les maux qui m'attendaient;
Et, quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

Que les bords étrangers sont froids pour la souffrance!
En vain de doux regards y plaignaient ma langueur;
En vain!... Tous les regards importunent le cœur
Quand on n'y voit plus l'espérance.
Quel attrait déchirant me fait donc revenir?...
Ah! ne le nommez pas! Souffrez que ma tristesse,
Qui ne veut rien du temps, mais qui craint sa vitesse,
S'arrête sur un souvenir.
C'est vous! je vous revois, toujours belle, Délie!
De mes siècles de pleurs à peine un seul moment
Semble avoir dans son vol touché ce front charmant,
Et du Dieu qui me hait vous êtes embellie.
Pour fixer le bonheur avez-vous un secret?
Ne pouvez-vous me l'apprendre?
Je croyais!... Du bonheur ce que j'ai su comprendre,
C'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus : en recevant la vie,
De tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour;
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour.
A quelque chère idole en tous temps asservie,
Je tombais à genoux pour adorer des fleurs;
Je me vouais surtout à la plus solitaire;
Elle me semblait triste, et je sentais des pleurs
S'échapper de mon sein. Aimant avec mystère,
Je courais raconter à quelque humble arbrisseau
Ce que j'avais souffert du tourment de l'étude;
Comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,
Quand mes heures coulaient au bruit d'un frais ruisseau.
Qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence
Qui ne m'apprenaient qu'à frémir!
Que Dieu me semblait grand dans cet espace immense,
Où je n'entendais rien gémir!
L'horloge dont le timbre éveillait mes alarmes,
La leçon monotone et les regards grondeurs,
Et le livre muet imbibé de mes larmes,
Soleil! tout se perdait dans tes pures splendeurs!
Dérobée en furtive aux sévères entraves
De l'école où tremblaient mes compagnes esclaves,
J'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,
Je répondais... à qui? je ne le savais pas;
Mais un intime accent, toujours, toujours le même,
Me suivait, me parlait, me répétait : « Je t'aime! »
Et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu,
« Je t'aime! » était le mot que j'avais répondu.

Ne riez pas, Délie! écoutez! de ma mère
Ayez pour un moment l'indulgente pitié;
Elle ne riait pas de cette séve amère

Qui de son tendre fruit consumait la moitié.
Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée
Mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret;
Peut-être sa pitié, sur mon âme attachée,
Reconnaissait son âme où veillait un regret :
Car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance,
Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps;
S'il mourait, à mon existence
Un doux ombrage, un charme, allait manquer longtemps.
Et je ne chantais plus : sa verdure fanée
Ornait mon front pensif aux jeux bruyants du soir :
Ce n'étaient plus mes jeux; de leurs cris consternée,
J'allais près de ma mère et languir et m'asseoir.
Et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,
Disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.
Cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Jugez quand ce fut lui! quand j'entendis sa voix,
Cet accent retrouvé! Que suis-je devenue
Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,
Tous mes rêves épars ressaisis à la fois?
J'osai me croire aimée : alors toute la terre
Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.
Pour écouter longtemps, je sus longtemps me taire,
Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :
J'osai le soutenir, et je perdis mon âme;
Je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien;
L'univers, c'était lui; lui m'appela son bien,
Et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours!

Rien n'a changé... que lui, dans ce touchant asile!
C'est le même parfum qui court dans l'air tranquille!
Cette lampe y brûle toujours!

O Délie! est-ce là que j'ai souri moi-même
A l'objet adoré que m'offrait ce miroir?
Qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime!
Ce portrait qui se meut, quel bonheur de le voir!
Je marche où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte!
Que de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,
Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous!
Mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,
Ces parfums, ces flambeaux, ces brillantes couleurs,
Ces contrastes de mes douleurs,
Ces messages riants qu'à vos pieds on envoie,
Tout parle, tout s'empreint d'une alarmante joie;
Et mon cœur... oui, mon cœur entend qu'il va venir :
Cruelle! et vous vouliez encor me retenir!
Vous me trompiez... Adieu. Votre main caressante
Ne m'enchaînera plus : je suis libre aujourd'hui.

En me réunissant à lui,
Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente?
Je n'ai donc pas souffert? Regardez-moi. L'amour
N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,
Un lien sans devoir égarant le jeune âge,
Qu'il brise et reprend tour à tour?
Je ne sais; mais adieu. Fière autant que sensible,
Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
J'ai fui; laissez-moi fuir. Quoi! pour cet inflexible,
C'est vous qui me priez!

« Il le veut, dites-vous. » Il veut! toujours le même :
Voilà comme il régnait sur mes esprits confus;
J'obéissais toujours; mais je disais « Il m'aime!
Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus? »
Que veut-il? Mon bonheur? eh bien! je suis heureuse;
Je suis calme, je suis... voyez! je vis encor.
Dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort :
Ménagez bien son âme; elle est si généreuse!

Et, si vous me nommez, choisirez-vous l'instant
Où quelque objet nouveau, brillant et sous les armes,
Fera battre et rêver son cœur déjà content,
Pour dire : « Elle est partie! Oh! que j'ai vu de larmes! »
Si c'est lui qu'il faut plaindre, enfin, je le plaindrai;
Mais, je le sens, jamais je ne le reverrai.
Le revoir! ô terreur! l'entendre! lui répondre!
Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort;
Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remords!
Balbutier son nom, m'égarer, me confondre!

Le revoir! ô douleur! sans joie, à mon retour,
Interroger mes traits oubliés dans l'absence,
Et peut-être un moment douter, en ma présence,
S'il m'a connue un jour!

Non; laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même
Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime.
Ah! je ne le hais pas, je ne sais point haïr;
Mais laissez-moi douter... mais laissez-moi m'enfuir.

ÉLÉGIE

Toi que l'on plaint, toi que j'envie,
Indigente de nos hameaux,
Toi dont ce chêne aux vieux rameaux
N'a pas vu commencer la vie;

Toi qui n'attends plus des mortels
Ni ton bonheur, ni ta souffrance;
Toi dont la dernière espérance
S'incline aux rustiques autels;

Toi que dans le fond des chaumières
On appelle, avant de mourir,
Pour aider une âme à souffrir
Par ton exemple et tes prières;

Oh! donne-moi tes cheveux blancs,
Ta marche pesante et courbée,
Ta mémoire enfin absorbée,
Tes vieux jours, tes pas chancelants,
Tes yeux sans lumière, sans larmes,
Assoupis sous les doigts du temps,
Miroirs ternis pour tous les charmes
Et pour tous les feux du printemps;
Ce souffle qui t'anime à peine,
Ce reste incertain de chaleur,
Et qui s'éteint de veine en veine,
Comme il est éteint dans ton cœur.

Prends ma jeunesse et ses orages,
Mes cheveux libres et flottants;
Prends mes vœux que l'on croit contents;
Prends ces doux et trompeurs suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs;
Ce triste éclat qui m'environne,
Et cette fragile couronne
Qu'on attache en vain sur mes pleurs!

Changeons d'âme et de destinée;
Prends, pour ton avenir d'un jour,
Ma jeune saison condamnée
Au désespoir d'un long amour!

Ah! si cet échange est possible,
Que toi seule, à mes vœux sensible,
Au temps me présente pour toi;
Qu'il éteigne alors sous son aile
Une image ardente et cruelle
Qui brûle et s'attache sur moi.

Que ces flots, ces molles verdures,
Ces frais bruissements des bois
N'imitent plus, dans leurs murmures,
Les accents d'une seule voix!
Que pour moi, comme à ton oreille
Que rien n'émeut, que rien n'éveille,
Le souvenir n'ait point d'échos,
L'ombre du soir point de féerie!
Que les ruisseaux de la prairie
Ne me soient plus que des ruisseaux!

Que, semblable à la chrysalide,
Qui sous sa froide et sombre égide
Couve son destin radieux,
Demain, sur des ailes de flamme,
Comme l'insecte qui peint l'âme,
J'étende mon vol vers les cieux !...

Mais tu regagnes sans m'entendre
Le sentier qui mène au vallon;
Insensible aux cris d'un cœur tendre,
Comme aux soupirs de l'aquilon,
Tu n'écoutes plus de la terre
Le bruit, les plaintes, ni les chants;
Et, sur ton chemin solitaire,
Inutile même aux méchants
Qui me suivent d'un pas agile,
Toi, dans ces incultes séjours,
Tu dérobes ton pied d'argile
Aux piéges où tombent mes jours!

Suis ta route, vieille bergère;
En glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton fardeau,
Sans craindre une voix importune,
Bientôt ta paisible infortune
Cheminera sur mon tombeau

ÉLÉGIE

Quand le fil de ma vie (hélas! il tient à peine)
Tombera du fuseau qui le retient encor;
Quand ton nom, mêlé dans mon sort,
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine;
Quand une main fidèle aura senti ma main
Se refroidir sans lui répondre;
Quand mon dernier espoir, qu'un souffle va confondre,
Ne trouvera plus ton chemin,
Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absinthe,
Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur;
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur,
Je t'en prie : un printemps! cette espérance est sainte!
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite;
Va! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,
Moi, je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse;
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.
Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,
Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie;
Dis que l'amour est triste, ou le devient un jour.
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première;

Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !
Invente un doux symbole où je me cacherai.
Cette ruse entre nous encor... c'est la dernière.

Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs,
Tu trouvas sans défense une abeille endormie;
Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie;
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.
Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée,
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,
Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.

Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être,
Pour te suivre elle fit des efforts superflus,
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,
Au milieu des parfums tu ne la trouvas plus.
Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue;
Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours;
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue;
Car ce qui nous aima, nous le pleurons toujours.

Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,
Tu détachas du sol, où j'avais dû mourir,
Ces fleurs, et qu'à travers les plus brillantes scènes,
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Ils riront : que t'importe? Ah! sans mélancolie,
Reverras-tu des fleurs retourner la saison?
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :
Quand tu ne l'aimas plus, il fit mal à ma vie.

Enfin, l'été s'incline, et tout va pâlissant :
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,
Beau comme un soleil pur sur un front innocent;
Là-bas... c'est ton regard : il retient à la terre !

ALBERTINE

Que j'aimais à te voir, à t'attendre, Albertine!
A te deviner, seule, en écoutant tes pas ;
Oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine !
Quand je vivrais toujours, je ne t'oublierais pas.
Comme après un temps triste une étoile imprévue
Jette sa lueur dans les cieux,
Mon chagrin (j'en mourais!) semblait fuir à ta vue,
Et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.
Tu chantais comme au temps où, petite et joyeuse,
Et sensible et rieuse,
Tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs,
Pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants.
Oui, tu me rappelais ton enfance ingénue;
Cette grâce étrangère et du monde inconnue;
Cette candeur, soumise à qui peut la trahir,
Qui s'étonne, qui tremble, et pleure sans haïr.
D'où venais-tu, ma chère? On t'aurait crue heureuse;
Le sourire toujours surmonta tes douleurs :
Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse,
On ignorait encor qu'il était plein de pleurs.

Albertine! Albertine! O ma douce compagne!
Tes pas avant les miens se sont donc arrêtés!
Tes cris qui m'appelaient, par l'écho répétés,
Ne m'attireront plus à travers la campagne!
Oh! que c'est mourir jeune! Un jour, ta faible voix
(Elle devenait faible, et j'en étais troublée),
Ta voix me dit : « Bientôt, pour la première fois,
Je ne guiderai plus ta course désolée :
Tu viendras seule alors à notre rendez-vous,
Sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère,
Et de même, et bientôt tu pleureras sur nous.
Pour moi, près de Julien, il reste assez de terre :
J'y songe tous les jours; on est bien dans la mort.
Va, le sommeil est doux quand il est sans remord. »
Et ta main, du repos marquant l'étroit espace,
Y jeta quelques fleurs pour y marquer ta place.

Est-il vrai qu'on est mieux dans la mort? Es-tu bien?
Mais quoi, je parle seule; elle ne répond rien.

Et quand je retournai, les fleurs étaient flétries;
Et déjà d'autres fleurs, que nous avions nourries,
  Penchaient leur tête autour de son tombeau;
  Des papillons planaient gaiement sur elle;
  Dans les rameaux couvait la tourterelle;
Et pour d'autres que moi le printemps était beau!

Eh quoi! rien ne semblait manquer à la nature!
De rustiques enfants couraient dans la verdure
De l'enclos dont l'aspect me faisait tressaillir :
Enfants, ils n'y voyaient que des fleurs à cueillir.

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre,
Des papillons légers voleront-ils sur moi?
Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi?
Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre?...
Seule au monde aujourd'hui, j'achève mon chemin.
Quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,
Tendre, tu ne viens plus le presser sous ta main,
Tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes;
Personne, quand je suis assise tristement,
Ne vient tout près, tout bas, m'appeler son amie;
Ta seule ombre, épiant ma douleur endormie,
Vient me consoler un moment.

Si je trouve, en suivant quelque route isolée,
Un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,
Je regarde en pitié sa tête échevelée :
Ce qui souffre, c'est toi, qui m'arraches des pleurs.

Ainsi, toujours aimante et déçue, ou trahie,
Mes plus doux sentiments se fanent tour à tour;
Et l'amitié coûte à ma vie
Autant de larmes que l'amour.
Mais je veux te pleurer, toi, mais je veux entendre
Ta voix, la seule voix qui me fut toujours tendre,
La seule qui n'a pu me reprocher mon sort,
Qui ne trouva jamais d'accents que pour me plaindre,
Qui voulait m'adoucir et ma vie et ta mort,
Et me parlait du ciel sans m'apprendre à le craindre;
Qui m'a dit, presque éteinte au dernier entretien :
« Adieu! je vais dormir du sommeil de Julien. »

Oui, tu dors! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
Et le pauvre, interdit à ta porte fermée,

Tout s'arrêta pensif, tout pleura sur le seuil,
Tout s'éloigna muet et partagea mon deuil.
Et l'on m'a demandé si de mon Albertine
Le rapide destin fut un moment heureux;
Hélas! au souvenir de ta voix argentine
J'ai puisé ce chant douloureux :

Humble fille de la nature,
Elle aimait la fleur sans culture,
Qui naît et meurt au fond des bois :
Son âme, brûlante et craintive,
Aimait l'eau mobile et plaintive
Qui répond aux plaintives voix.

Comme l'impatiente abeille
Quitte une rose moins vermeille,
Emportant dans les airs son parfum précieux,
Cette jeune Albertine, en silence éveillée,
Quittant avant le soir sa couronne effeuillée,
Vient de s'en retourner aux cieux.

LA VALLÉE DE LA SCARPE

Mon beau pays, mon frais berceau,
Air pur de ma verte contrée,
Lieux où mon enfance ignorée
Coulait comme un humble ruisseau :
S'il me reste des jours, m'en irai-je, attendrie,

Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs;
Replonger tous mes ans dans une rêverie
Où l'âme n'entend plus que ce seul mot : « Patrie ! »
Et ne répond que par des pleurs?
Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,
Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté?
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité?
Entendrai-je au rivage encor cette harmonie,
Ce bruit de l'univers, cette voix infinie,
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois,
Comme un peuple lointain répondant à ma voix !

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre
Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,
O mon premier miroir ! ô mon plus doux soleil !
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre !
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur :
Dans son doux souvenir un moment reposée,
Elle passe à mon âme ainsi que la rosée
Passe au fond d'une fleur.
D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne;
Pour la goûter en paix le temps se meut à peine;
Non, ce n'est pas la nuit, non, ce n'est pas le jour;
C'est une douce fée, et je la nomme : « Amour ! »
C'est l'heure où l'âme, en vain détrompée et flétrie,
Rappelle en gémissant l'âme qu'elle a chérie.
Oh ! qui n'a souhaité redevenir enfant,
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent !
Mais comme un jeune oiseau, né sous un beau feuillage,
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,
Supposait à sa vie un printemps éternel,

Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,
J'ai vu tomber la feuille au vert pur et joyeux,
Dont le frémissement plaisait à mon oreille;
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille :
Le temps, déjà le temps a-t-il touché mes yeux?

Du moins, là-bas, dans l'ombre, où par lui tout arrive,
Si mes pas chancelants tombent avant le soir,
Il est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguère l'on vint jouer avec l'espoir.
Là, de la vague enfance un plaisir qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout à coup se réveille;
Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui;
On tend les bras, on pleure en passant devant lui!

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,
Le soir, quand vous passez près du seuil de mon père?
Croyez-vous voir mon père assis, calme, rêveur?
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là, ma sœur! »
Eh bien! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines;
Peignez-moi vos plaisirs, vos jeux, surtout vos peines.
Dans l'église isolée... où tu m'as dit adieu,
Mon frère, donne encore à l'aveugle qui prie;
Dis que c'est pour ta sœur; dis, pour ta sœur chérie;
Elle est triste, ta sœur; dis qu'il en parle à Dieu!

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
Respire-t-il encore à travers les barreaux?
Partage-t-il toujours avec la tourterelle
Son pain, qu'avaient déjà partagé ses bourreaux?
Cette fille de l'air, à la prison vouée,
Dont l'aile palpitante appelait le captif,

Était-ce une âme aimante au malheur envoyée?
Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif?
Oui : si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir;
De l'espace désert voyageur immobile,
Il oubliait de vivre; il attendait l'espoir.
Car toujours jusqu'au terme où nous devons atteindre,
Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain,
Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre,
Comme un rayon qui part d'une immortelle main.

Et lui, voit-il encor la froide sentinelle
Attachée en silence au cercle de ses jours?
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle?
Sur ces rêves troublés veille-t-elle toujours?
Regarde-t-il encor, sous sa demeure sombre,
Les fleurs?... Libre du moins, toi, tu les cueilleras!
Oh! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre!
Etonné qu'un enfant vînt lui tendre les bras,
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées;
Je les voyais trembler, pâles et décharnées.
Au poids de tant de fer joignait-il un remord?
Est-il heureux enfin? est-il libre? est-il mort?
Que j'ai pleuré sa vie! ô Liberté céleste!
Sans toi, mon jeune cœur étouffait dans mon sein;
Je t'implorais au pied de ce donjon funeste :
Un jour... as-tu, mon frère, oublié ce dessein?
De la déesse un jour tu me montras l'image :
O Dieu! qu'elle était belle! Arrivais-tu des cieux,
Liberté, pour ouvrir et pour charmer les yeux?
Dans nos temples d'alors on te rendait hommage;
Partout l'encens, les fleurs, l'or mûri des moissons,

Les danses du jeune âge et les jeunes chansons,
Partout l'étonnement, le doux rire des Grâces,
Partout la foule émue à genoux sur tes traces!

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier,
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue;
Te demander pourquoi, dans nos champs revenue,
A bénir ton retour il était le dernier.
Doux crime d'un enfant! clémence aventureuse;
Je t'aime! un jour entier tu m'as rendue heureuse!
Toi dont le cœur naïf y prêta du secours,
Mon frère, dans mes vœux reconnais-moi toujours.
Que jamais sur ta vie une grille inflexible
N'étende son voile de fer;
Sois libre; et que le sort content, s'il est possible,
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert!

On m'arrêta fuyante. Et, craintive, à ma mère
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.
O mère! trop heureuse encor de me revoir!
Sa tremblante leçon ne me fut point amère;
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage; et jamais ta souffrance,
Vieux captif! et jamais ton doux nom, Liberté!
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère! et ton beau rêve envolé, belle France!
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir?
Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.
Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :
Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir,

Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,
Livrée à des regrets que vous ne savez pas,
Sous le toit déserté, faible et traînant vos pas,
Trop tard, en gémissant vous seriez revenue.
Vos yeux à peine ouverts égareront vos jours,
Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille, est un ange qui vole.
Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.
Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur;
Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,
Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,
Rafraîchit en passant le front du laboureur.
On dit qu'elle descend rapide, inattendue;
Que son aile sur nous repose détendue...
Hélas! où donc est-elle? en vain j'ouvre les yeux;
En vain, dit-on : « Voyez! » je ne la vois qu'aux cieux.
Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,
Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime,
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs;
Les fleurs tombent sans bruit, et, de peur de l'envie,
On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »
Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :
Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi! »

LE RETOUR A BORDEAUX

Salut! rivage aimé de ma timide enfance,
Où de ma vie en fleur le songe a commencé;
Je t'aborde, et je sens ma première espérance
Me réunir tremblante à mon bonheur passé.

Quel doux ravissement se glisse dans mes larmes?
Quelle main me caresse et s'arrête à mon cœur?
Quelle secrète voix, relevant ma langueur,
Et m'appelle, et m'attire où la vie a des charmes?
Parle-moi, je t'écoute, éloquent souvenir :
Qui ne s'est détourné d'un trompeur avenir,
Pour chercher dans le fond de son âme attendrie
Tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie?
Ce tableau vague et doux qui repose les yeux,
Qui nous rend l'innocence et le pardon des cieux,
Ne m'en détournez pas, j'y retrouve ma mère!
Laissez-moi regarder ma mère et mes beaux jours:
Je les perdis si jeune : il veut rêver toujours,
Celui dont le bonheur n'est plus qu'une chimère.

Ingrate! et sur qui donc se repose ma main?
N'ai-je pas un ami qui partage ma joie?
Sommes-nous pas ensemble où le ciel nous envoie?
N'est-ce pas le bonheur qui m'escorte en chemin?
Ne parle-t-on jamais que des saisons passées?
Mon sommeil si souvent se peint de leurs couleurs :
Pour rafraîchir mes yeux lassés de tant de pleurs,

L'avenir m'a promis de riantes pensées :
Je le sens, c'est ici que j'en dois recueillir;
C'est ici que l'exil a perdu sa tristesse.
Beau rivage! au refus de la fière Lutèce,
Pour la seconde fois tu veux donc m'accueillir?

Comme on voit vers le soir, dans la rade tranquille,
Au milieu des vaisseaux prêts à franchir le port,
Glisser sans bruit la barque agile,
Bornant sa course à l'autre bord,
Ma voile n'ira plus, follement égarée,
Affronter les lointaines mers.
Non! je ne veux courir que sur l'onde azurée,
Dont les flots ne sont point amers.
A travers les vieux pins qui peuplent la campagne,
Des pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés :
Je crois suivre les pas du paisible Montagne,
Je crois saisir dans l'air ses accents ranimés.
Aux lèvres des vieillards je cherche son sourire,
Sa railleuse vertu, sa facile pitié,
Ces préceptes du cœur que son cœur sut écrire,
Et son amour pour l'amitié.
Que ce livre est beau! que je l'aime!
Le monde y paraît devant moi :
L'indigent, l'esclave, le roi,
J'y vois tout, je m'y vois moi-même.
Bords heureux! de sa cendre il vous légua l'honneur.
Tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire,
Et les fruits que l'on en retire,
Ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.
Il est doux, en passant un moment sur la terre,
D'effleurer les sentiers où le sage est venu,

D'entretenir tout bas son malheur solitaire
Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.
Ainsi, comme une fleur pour l'avenir semée,
O Montesquieu! ta grâce a consolé mon sort,
Et je garde en mon âme, à jamais imprimée,
Cette plainte où ton âme a coulé sans effort :
« Puisque je suis heureux, qu'importe que je pleure? »
Dans mon ravissement je l'ai dit tout à l'heure.
Hélas! je vis d'aimer, il me faut donc souffrir :
J'y consens, je suis faible et ne veux point haïr;
Je ne veux pas des maux que la sagesse ignore.
Trahie et sans espoir, je me tais, j'aime encore.
Je n'use point ma vie en longs ressentiments.
Si l'amour a des pleurs, la haine a des tourments.

Mais quelle voix plus tendre
S'exhale au fond des bois :
Cotin, je crois entendre
Ta gémissante voix.
Non, c'est la tourterelle,
Qui pleure ses amours :
Tu fus triste comme elle,
On te plaindra toujours!

Les bords de ce rivage,
Émus de tes douleurs,
Disent que ton bel âge
A langui sur les fleurs.
De tes plaintes chéries,
On trouva le trésor;
Les fleurs se sont flétries;
Tes pleurs vivent encor.

Malvina, de tes larmes
Raconte les secrets.
Mathilde, dans ses charmes
Garde tes doux attraits :
Là, ta grâce craintive,
Qu'on ne fit qu'entrevoir,
Se réfléchit pensive,
Comme au fond d'un miroir.

Et déjà tu sommeilles;
Tes tendres yeux fermés,
De leurs brûlantes veilles
Sont déjà consumés.
Il est doux de connaître
Un cœur comme le tien :
Il est cruel, peut-être,
De l'entendre trop bien!

Aux coteaux de Lormont, dansent-elles encore,
Les Muses que j'adore?
Leurs pas mystérieux, est-ce le bruit léger
Que m'apporte le vent dans son vol passager?
Est-ce leur chant du soir qui frémit sur la rive,
Où le printemps arrive?
Dieu! qu'il verse de fleurs au bord des flots charmés!
D'un ciel rempli d'amour que ces lieux sont aimés!
Que l'heure qui m'amène est belle dans ma vie!
Temps! donne-lui des sœurs qui soient belles encor;
De ces lieux enchantés ne bannis plus mon sort :
Que j'y vive mes jours, c'est tout ce que j'envie.

Salut! belle Aquitaine! En parcourant le sol,
Doux sol où s'éveilla l'âme de ton Orphée[1],
Je demande aux échos l'harmonieuse fée
Qui souffla dans son sein la voix d'un rossignol.
Est-ce aux peupliers verts qui bordent cette eau vive
Que son berceau fut suspendu?
Des flots mélodieux la cadence plaintive
Le rappelle à mon cœur qui l'a bien entendu.
Est-ce au brillant sommet des collines fleuries,
Où se parfume, et vole, et languit le zéphyr?
Est-ce au vallon sonore, aux riantes prairies,
Où le papillon naît et meurt dans le plaisir?
Est-ce au roc libre et fier que la vague menace,
Avec un bruit pareil aux autans orageux,
Qu'il puisa son génie, et sa brûlante audace,
Et sa liberté noble, et ses chants courageux?
N'y trouverai-je point sa tombe recueillie?
Non, la cité lointaine en est enorgueillie;
Mais son ombre parfois glissera sur les eaux,
Comme un doux alcyon dans son nid de roseaux.
Cette lyre vivante, hélas! où donc est-elle?
Oh! qui n'eût souhaité qu'elle fût immortelle?
Mon cœur inoccupé, trop jeune pour l'amour,
Sentit en l'écoutant qu'il aimerait un jour.
Un bel enfant dès lors troubla ma rêverie;
Je le baisai distraite, et ce baiser fut doux :
J'en entretins longtemps ma mémoire attendrie;
Il me l'a bien rendu, car il est mon époux.
A tes enchantements c'est lui qui me ramène,
Fleuve où mon souvenir s'éveille et se promène.

[1] Garat.

L'hirondelle en avril t'effleure comme moi ;
Je voyage comme elle, et je chante pour toi :

Salut, rivage aimé de ma timide enfance,
Où de ma vie en fleur le rêve a commencé :
Je t'aborde, et je sens ma première espérance
Me réunir tremblante à mon bonheur passé.

LA PREMIÈRE CAPTIVITÉ
DE BÉRANGER

Quoi ! Béranger ! quoi ! l'ami de la France,
L'Anacréon de nos jours orageux,
Au luth sonore, aux accents courageux,
L'amant aimé d'une jeune espérance,
Il est captif ! L'ange aux mille couleurs,
Qui du poëte apportait la couronne,
Le doux printemps qu'un air libre environne,
Au bruit des fers laisse tomber ses fleurs !
De ses baisers la féconde merveille
Va s'épancher sur une terre en deuil;
Et vainement et la nymphe et l'abeille
De leur ami vont assiéger le seuil !

Il est captif ! Muses, voilez vos charmes :
On l'enchaîna dormant à vos genoux.
Pleurez, enfants, il n'est plus parmi nous :
Il chante encor, mais gardé sous leurs armes.

Qu'a-t-il donc fait? Quoi! ces nobles regrets,
Ces vœux ardents que lui seul ose écrire,
Au malheur même arrachant un sourire,
Servent de voile à des complots secrets?
Ah! dans ses chants écoutez sa belle âme :
Son innocence éclate en sa gaieté;
Le temps réserve à ses accords de flamme
Un vaste écho dans la postérité.
Libres alors, vers le juge inflexible
Ils voleront d'amour environnés;
Le temps dira : « Philosophe sensible,
Il eut des pleurs pour les infortunés. »

Je les ai vus errants sur l'autre rive [1];
Rive d'exil, au triste souvenir :
De Béranger la muse fugitive,
Y vint, prophète, et parla d'avenir.
Son vol léger, son sourire, ses charmes,
Leur adoucit le sol de l'étranger;
Car sur son aile, où brillaient quelques larmes,
Elle apportait les chants de Béranger.

Ils l'écoutaient, et leurs regards avides
D'un ciel aimé revoyaient les couleurs;
Ils s'embrassaient, et dans leurs yeux humides,
L'espoir riait au milieu des douleurs.
Mais le vieillard qui, loin de sa patrie,
D'un pied tremblant traînait les derniers pas,
Disait tout bas d'une voix attendrie :
« Toi qui me plains, je ne te verrai pas! »

[1] Bruxelles.

Voilà son crime, ô juges de la terre;
Son indigence y versa des bienfaits :
Il consola le banni solitaire,
Et dans ses pleurs on trouve ses forfaits.
Qui ne tressaille au bonheur de les lire?
Rassurez-vous, on ne peut l'imiter.
Mais il est pauvre; ah! laissez-lui sa lyre!
Mais il est triste; ah! laissez-le chanter!

Il ne croit pas ce que vous semblez croire :
Le seul impie a redouté sa voix.
Dieu lui dit : « Cherche! » Il a trouvé la gloire.
Dieu lui dit : « Chante! » Il a chanté ses lois.

Quel vide affreux répond à ma pensée!
Elle ressemble aux vains soupirs des flots;
Et, fatigué de sa course glacée,
Le temps s'endort couronné de pavots.

Il est captif!... mais quels cris, quelle joie?
Quelle espérance, et quel dieu nous l'envoie?
Libre! est-il libre? O mes amis, parlez :
Libre! il est libre? O mes larmes, coulez.

Et toi, salut! bruyante renommée!
Tu dis les maux, tu dis aussi les biens.
Caresse encor mon oreille charmée,
Répète-nous qu'il n'a plus de liens.

Bonheur à tous! que le travail s'arrête!
Jouez, enfants, car c'est un jour de fête;

Trêve charmante aux maux longs et secrets
Qui de mes mains fait tomber les cyprès.

La vie est belle, ô mes belles compagnes!
Je l'aime encor, j'aime encor les campagnes;
J'aime aux fronts purs de riantes couleurs :
Nymphes, dansez! printemps, jetez des fleurs!

L'EXIL

Viens, mon jeune époux,
Quittons ce rivage.
Viens! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.
Au temps, où tout passe,
Confions nos maux :
Il faut peu d'espace
Pour un long repos!

Sur ton cœur de père
Prends ton premier-né :
Au bonheur, j'espère,
Dieu l'a destiné.
Quand l'homme est en proie
Au dédain du sort,
Son enfant, sa joie,
Lui sourit encor!

Laisse-moi mes filles,
Prix de mes douleurs :
Des humbles familles
Elles sont les fleurs.
Leur tendre sourire,
L'azur de leurs yeux,
Semblent-ils pas dire :
« Nous venons des cieux;
Nous venons, ma mère,
Pour vous consoler
D'une larme amère
Que Dieu vit couler.
Si votre couronne
Commence à pâlir,
La nôtre rayonne
Pour vous embellir.
A travers vos peines
Dieu sema nos jours,
Et ces pures chaînes
Vous suivront toujours! »

Quand les hirondelles
Affrontent le vent,
Leurs petits près d'elles
Voltigent souvent...

Quittons ce rivage;
Viens, mon jeune époux .
Viens! j'ai du courage,
Et te suivre est doux!

LES DEUX AMITIES

A MON AMIE

ALBERTINE GANTIER

Il est deux Amitiés comme il est deux Amours.
L'une ressemble à l'imprudence;
Faite pour l'âge heureux dont elle a l'ignorance,
C'est une enfant qui rit toujours.
Bruyante, naïve, légère,
Elle éclate en transports joyeux.
Aux préjugés du monde, indocile, étrangère,
Elle confond les rangs et folâtre avec eux.
L'instinct du cœur est sa science,
Et son guide est la confiance.
L'enfance ne sait point haïr :
Elle ignore qu'on peut trahir.
Si l'ennui dans ses yeux (on l'éprouve à tout âge)
Fait rouler quelques pleurs,
L'Amitié les arrête, et couvre ce nuage
D'un nuage de fleurs.
On la voit s'élancer près de l'enfant qu'elle aime,
Caresser la douleur sans la comprendre encor,
Lui jeter des bouquets moins riants qu'elle-même,
L'obliger à la fuite et reprendre l'essor.

C'est elle, ô ma première amie!
Dont la chaîne s'étend pour nous unir toujours.

Elle embellit par toi l'aurore de ma vie,
Elle en doit embellir encor les derniers jours.
Oh! que son empire est aimable!
Qu'il répand un charme ineffable
Sur la jeunesse et l'avenir,
Ce doux reflet du souvenir!
Ce rêve pur de notre enfance
En a prolongé l'innocence;
L'Amour, le temps, l'absence, le malheur,
Semblent le respecter dans le fond de mon cœur.
Il traverse avec nous la saison des orages,
Comme un rayon du ciel qui nous guide et nous luit;
C'est, ma chère, un jour sans nuages
Qui prépare une douce nuit.

L'autre Amitié, plus grave, plus austère,
Se donne avec lenteur, choisit avec mystère.
Elle observe en silence et craint de s'avancer;
Elle écarte les fleurs, de peur de s'y blesser.
Choisissant la raison pour conseil et pour guide,
Elle voit par ses yeux et marche sur ses pas :
Son abord est craintif, son regard est timide;
Elle attend, et ne prévient pas.

PRIÈRE

Ne me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour.
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage :
Dieu ! j'ai peur de la nuit. Que je m'envole au jour !

Après ce que j'aimai je ne veux pas m'éteindre;
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort :
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,
Et défende au froid de m'atteindre.
Laisse alors s'embrasser dans leur étonnement,
Et pour l'éternité, deux innocentes flammes.
Hélas ! n'en mis-tu pas le doux pressentiment
Dans le fond d'un baiser où s'attendaient nos âmes !

ROMANCES

LE SOMMEIL DE JULIEN

C'était l'hiver, et la nature entière
Portait son deuil et redoublait le mien :
Je regagnais à pas lents ma chaumière,
Les yeux fixés sur celle de Julien.

Un voile noir s'étendit sur la plaine;
Un triste écho fit aboyer mon chien;
Le vent soufflait, et sa plaintive haleine
Disait aux bois : Julien! pauvre Julien!

Sur mon chemin je vis la lune errante :
Qu'elle était sombre en parcourant le sien!
Je contemplai cette clarté mourante,
Moins triste, hélas! que les yeux de Julien.

Je m'endormis, de tant d'objets lassée;
Le ciel s'ouvrit.... et je n'entendis rien :
Mais tout à coup la cloche balancée
Me réveilla, sans réveiller Julien.

Quand j'abordai sa sœur silencieuse,
Sa main me dit : « Il repose, il est bien ! »
Je voulus voir... Une larme pieuse
M'apprit le nom du sommeil de Julien.

LE SOIR

Musique de Garat.

En vain l'aurore,
Qui se colore,
Annonce un jour
Fait pour l'amour;
De ta pensée
Tout oppressée,
Pour te revoir,
J'attends le soir.

L'aurore, en fuite,
Laisse à sa suite
Un soleil pur,
Un ciel d'azur :
L'amour s'éveille;
Pour lui je veille;
Et, pour te voir,
J'attends le soir.

Heure charmante,
Soyez moins lente !

Avancez-vous,
Moment si doux!
Une journée
Est une année,
Quand, pour te voir,
J'attends le soir.

Un voile sombre
Ramène l'ombre;
Un doux repos
Suit les travaux:
Mon sein palpite,
Mon cœur me quitte...
Je vais te voir;
Voilà le soir.

LE BOUQUET

Non, tu n'auras pas mon bouquet.
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet;
Non, tu n'auras pas mon bouquet.

Comme l'incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure:
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut l'embellir,
Comme l'incarnat du plaisir?

Je veux le garder sur mon cœur;
Il est aussi pur que mon âme;
Un soupir, un souffle de flamme
En pourrait ternir la fraîcheur :
Je veux le garder sur mon cœur.

Non, non, point de bouquet pour toi :
L'éclat de la rose est trop tendre;
Demain tu pourrais me le rendre;
Demain... qu'en ferais-je? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi.

L'AVEU PERMIS

Viens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire,
Ma mère l'a permis, ils te rendront joyeux.
Eh bien! je n'ose plus. Mais, dis-moi, sais-tu lire?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.

Voilà mes yeux baissés. Dieu! que je suis confuse!
Mon visage a rougi; vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse;
Pendant que je rougis, mets ta main sur mon cœur.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche!
Ces deux mots sont si doux! mon cœur les dit si bien!
Tu ne les entends pas, prends-les donc sur ma bouche;
Je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien.

LE RÉVEIL

Sur ce lit de roseaux puis-je dormir encore?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi.
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor! et ne brûle que moi.
Éveille, éveille-toi!

Mais ce souffle d'amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir;
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir.
Je n'ose le ravir.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage;
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour :
Le soleil est jaloux; il est sous un nuage;
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour.
Viens éclairer l'amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme;
Tes baisers sont le miel que nous donnent les fleurs.
Ton cœur a soupiré; viens-tu chercher mon âme?
Elle erre sur ma bouche, et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.

A LA POÉSIE

O douce Poésie!
Couvre de quelques fleurs
La triste fantaisie
Qui fait couler mes pleurs;
Trompe mon âme tendre
Que l'on blessa toujours :
Je ne veux plus attendre
Mes plaisirs des amours.

Donne aux vers de ma lyre
Une aimable couleur,
Ta grâce à mon délire,
Ton charme à ma douleur.
Que le nuage sombre
Qui voile mes destins,
S'échappe, comme une ombre,
A tes accents divins.

Sois toujours attentive
A mes chants douloureux;
D'une pudeur craintive
Enveloppe mes vœux;
Cache l'erreur brûlante
Qui trouble mon bonheur :
Mais, ô Dieu! qu'elle est lente
A sortir de mon cœur!

L'ATTENTE

Olivier, je t'attends! déjà l'heure est sonnée;
Je viens de tressaillir comme au bruit de tes pas.
Le soleil qui s'éteint va clore la journée;
Ici j'attends l'amour, et l'amour ne vient pas.

Le berger lentement regagne sa demeure;
Tout est triste au vallon; Olivier n'est pas là!
De notre rendez-vous lui-même a fixé l'heure.
Je n'avais rien promis, et pourtant me voilà.

Adieu, mon Olivier; je m'en vais au village;
Pour toi je l'ai quitté; j'y retourne sans toi.
Demain pour t'excuser tu viendras au bocage;
J'y laisse mon bouquet, il parlera pour moi!

LE HAMEAU

Que n'as-tu comme moi pris naissance au village!
Que n'as-tu pour tout bien un modeste troupeau!
Olivier! les trésors d'un brillant héritage
Valent-ils le bonheur que t'offrit le hameau?

Tu vas donc sans regret quitter ce simple asile!
Le calme pour le bruit, et les champs pour la cour!

Tes beaux jours, Olivier, couleront à la ville,
Et moi dans un hameau je vais mourir d'amour.

Si jamais au village un regret te ramène,
Si tes pas incertains s'égarent au vallon,
Tu verras nos deux noms gravés sur le vieux chêne,
Et le cœur qui t'aima couvert d'un froid gazon.

Comme la fleur des bois qui se dessèche et tombe,
Le soir d'un jour brûlant verra finir mon sort;
Et notre bon pasteur écrira sur ma tombe :
« Olivier! ne plains pas la douleur qui s'endort. »

L'ESPERANCE

Comme une vaine erreur,
Comme un riant mensonge,
S'évanouit le songe
Qui faisait mon bonheur.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour!

Ce tendre sentiment,
Cette aimable folie,
Ce charme de ma vie,
Sans toi n'est qu'un tourment.

O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

Déjà, pour me punir
D'avoir été trop tendre,
Je consens à te rendre
Un si cher souvenir.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

Que voulez-vous de moi,
Raison trop inflexible?
Tourment d'un cœur sensible,
Je cède à votre loi.
O douce chimère!
Si tu fuis sans retour,
Dans ta course légère
Emporte mon amour.

LE PREMIER AMOUR

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux?
A peine, hélas! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse :
Si jeune encore, on ne les connaît pas;
Son âme pure aimait avec ivresse,
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie;
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour !
Elle n'est plus au printemps de sa vie :
Elle est encore à son premier amour.

L'EXILÉ

« Oui, je le sais, voilà des fleurs,
Des vallons, des ruisseaux, des prés et des feuillages;
Mais une onde plus pure et de plus verts ombrages
Enchantent ma pensée, et me coûtent des pleurs.

« Oui, je le vois, ces frais zéphyrs
Caressent en jouant de naïves bergères;
Mais d'un zéphyr plus doux les haleines légères
Attirent loin de moi mon âme et mes soupirs.

« Ah ! je le sens, c'est que mon cœur,
Las d'envier ces bois, ces fleurs, cette prairie,
Demande, en gémissant, des fleurs à ma patrie :
Ici rien n'est à moi, si ce n'est ma douleur. »

Triste exilé, voilà ton sort :
La plainte de l'écho m'a révélé ta peine.

Comme un oiseau captif, tu chantes dans ta chaîne;
Comme un oiseau blessé, j'y joins un cri de mort.

Goûte l'espoir silencieux!
Tu reverras un jour le sol qui te rappelle;
Mais rien ne doit changer ma douleur éternelle :
Mon exil est le monde... et mon espoir aux cieux.

LE REGARD

Cache-moi ton regard plein d'âme et de tristesse,
Dont la langueur brûlante affaiblit ma raison;
De l'amour qu'il révèle il m'apprendrait l'ivresse :
Pour les infortunés son charme est un poison.

Lèves-tu sur mes yeux ta paupière tremblante,
C'est le ciel qui s'entr'ouvre et sourit au malheur;
C'est un rayon divin, une étoile brillante,
Qui perce la nuit sombre où s'éteignait mon cœur.

Oui, la douleur s'envole, et mon âme ravie
Suit la douce clarté qui ne peut m'éblouir :
Éviter ton regard, c'est repousser la vie;
Attache-le sur moi, je ne puis plus le fuir.

LE RENDEZ-VOUS

Il m'attend : je ne sais quelle mélancolie
Au trouble de l'amour se mêle en cet instant.
Mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie;
L'heure sonne au hameau; je l'écoute... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : d'où vient donc que, dans ma chevelure,
Je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant?
J'ai commencé deux fois sans finir ma parure,
Je n'ai pas regardé le miroir... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : le bonheur recèle-t-il des larmes?
Que faut-il inventer pour le rendre content?
Mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes?
Il est triste, il soupire, il se tait... et pourtant,
Il m'attend.

Il m'attend : au retour serai-je plus heureuse?
Quelle crainte s'élève en mon sein palpitant!
Ah! dût-il me trouver moins tendre que peureuse,
Ah! dussé-je en pleurer, viens, ma mère... et pourtant,
Il m'attend!

LES SERMENTS

Hélas! que les vieillards savent de tristes choses!
Hier, après la fête, ils riaient des amants;
Ils riaient! Leurs serments, disaient-ils, sont des roses.
En voilà sous nos pieds d'aujourd'hui même écloses:
Pourquoi, mon Olivier, m'as-tu fait des serments?

J'ai couru vers mes fleurs avec un trouble extrême;
Je n'en veux plus cueillir, même pour me parer:
Mais, si de tes amours leur durée est l'emblème,
Tu ne m'aimeras pas longtemps comme je t'aime:
La dernière s'entr'ouvre... elle m'a fait pleurer.

En vain le grand ruisseau coule au pied du bocage,
Il n'a pu les sauver des mortelles chaleurs.
Les roses, les serments s'envolaient du rivage;
Tout fuyait comme l'onde où tremblait mon image;
Et tu n'es pas venu pour essuyer mes pleurs!

Du discours des vieillards je demeure oppressée:
Adieu... Non, je ne veux t'écouter ni m'asseoir.
Chaque feuille qui tombe afflige ma pensée.
Eh quoi! comme un parfum ma joie est donc passée?
Plus d'espoir... plus de fleurs... apporte-m'en ce soir!

LA SÉPARATION

Il le faut, je renonce à toi ;
On le veut, je brise ta chaîne.
Je te rends tes serments, ta foi :
Sois heureux, quitte-moi sans peine.
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas !

Toi qui fus mes seules amours,
Le charme unique de ma vie,
Une autre fera tes beaux jours,
Et je le verrai sans envie.
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas !

Reprends-le, ce portrait charmant,
Où l'amour a caché ses armes ;
On n'y verra plus ton serment,
Il est effacé par mes larmes !
Séparons-nous... attends, hélas !
Mon cœur encor ne se rend pas !

C'EST MOI

Si ta marche attristée
S'égare au fond d'un bois,
Dans la feuille agitée
Reconnais-tu ma voix?
Et dans la fontaine argentée,
Crois-tu me voir, quand tu te vois?

Qu'une rose s'effeuille
En roulant sur tes pas,
Si ta pitié la cueille,
Dis! ne me plains-tu pas?
Et de ton sein, qui la recueille,
Mon nom s'exhale-t-il tout bas?

Qu'un léger bruit t'éveille,
T'annonce-t-il mes vœux?
Et si la jeune abeille
Passe devant tes yeux,
N'entends-tu rien à ton oreille?
N'entends-tu pas ce que je veux?

La feuille frémissante,
L'eau qui parle en courant,
La rose languissante,
Qui te cherche en mourant:
Prends-y garde, ô ma vie absente!
C'est moi qui t'appelle en pleurant.

LA VEILLÉE DU NÈGRE

Le soleil de la nuit éclaire la montagne[1].
Sur le sable désert faut-il encor rester?
Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter;
Bon maître, éveille-toi! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours;
Maître! dormiras-tu toujours?

L'orage dans son vol a brisé les platanes;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau:
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau;
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore.
Oh! que ce rêve est long! finira-t-il demain?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main?
Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur;
Viens!... Que ton front est froid! quelle triste blancheur!

[1] *Soleil de la nuit*, expression des nègres.

Oh! maître! que ta voix me rendrait de courage!
Tes yeux sont clos depuis trois jours...
Maître! dormiras-tu toujours?

A M. DE BÉRANGER

Bon captif, la fée Urgande
A-t-elle oublié vos chants?
N'est-elle pas assez grande
Pour désarmer les méchants?
Vers vous, quoique aussi petite,
Un peu tendre, un peu proscrite,
Et frêle comme un roseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau!

Où se cache l'espérance,
Que vous attiriez des cieux?
Longtemps elle a sur la France
Semé vos vers gracieux.
Pour la ramener au gîte
Où le puissant, qu'elle irrite,
Vous cache sous un réseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau!

Que dit la belle maîtresse
Qu'on aime à vous voir aimer?

Pour l'objet de sa tendresse,
Oh ! qu'elle doit s'alarmer !
Comme, au réduit qu'elle habite,
Votre image qui l'agite
Tourne autour de son fuseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

CHANT D'UNE JEUNE ESCLAVE

IMITÉ DE MOORE

Il est un bosquet sombre où se cache la rose,
Et le doux rossignol y va souvent gémir;
Il est un fleuve pur dont le cristal l'arrose:
Ce fleuve, on l'a nommé le calme Bendemir.

Dans ma rêveuse enfance, où mon cœur se replonge,
Lorsque je ressemblais au mobile roseau,
En glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe,
J'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

Je n'ai pas oublié cette musique tendre,
Qui remplissait les airs d'un murmure enchanté;
Dans ma chaîne souvent il m'a semblé l'entendre;
J'ai dit : Le rossignol là-bas a-t-il chanté?

Penchent-elles encor leurs têtes couronnées,
Ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir?

Non, elles étaient fleurs; le temps les a fanées,
Et leur chute a troublé le calme Bendemir.

Mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes,
Avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
On puisa dans leur sein ces odorantes larmes,
Qui rappellent l'été dont le règne est si beau!

Ainsi le souvenir rend à mes rêveries
Les chants du rossignol que j'écoutais gémir;
Et ma chaîne s'étend jusqu'aux rives fleuries
Où je crois voir couler le calme Bendemir!

A MADEMOISELLE MARS

De Thalie,
Plus jolie,
Quand Mars enchante les jeux,
Cette Muse,
Qui s'amuse,
Semble rire dans ses yeux.

L'Amour même
D'un emblème
Entoure son front charmant :
Pour couronne
Il lui donne
La perle et le diamant.

Sans rivale,
Sans égale,
Elle règne avec douceur.
Une Grâce
Suit sa trace :
Elle croit suivre une sœur.

Comme Aurore
Est encore
Plus belle en versant des pleurs,
Quelques larmes
Sur ses charmes
Semblent rouler sur des fleurs.

LA VALLEE

Non ! je ne verrai plus de si belle vallée,
Que celle où sur tes pas je descendis un jour;
Où l'eau, parmi les fleurs lentement écoulée,
Trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour.
J'étais bien ! tout parlait à mon âme ravie.
Ah ! les derniers rayons du jour et de la vie
Répandront sur mes yeux leur mourante langueur,
Avant que ce tableau s'efface de mon cœur.

Et, pourtant, ce n'est pas cette belle verdure,
Ces ruisseaux murmurant sous les jeunes roseaux,
Ni cette ombre des bois, cette ombre où la nature

Mêlait son harmonie au doux chant des oiseaux;
Non, ce n'est pas du ciel la lumière enchantée,
Ni l'onde éblouissante, où ma vue arrêtée
Ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or,
Qui fait en y rêvant que je tressaille encor :
C'était toi, mon amour, mon avenir, mon âme!
C'était toi, qui m'aimais; toi, qui semblais heureux!
C'était ton regard pur qui répandait sa flamme
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux.
Le veux-tu? retournons sous ces paisibles ombres,
Loin d'un monde orageux, loin de nos cités sombres,
Viens! cachés dans les fleurs, nos destins, nos amours,
Comme les deux ruisseaux, se confondront toujours!

REGARDE-LE

Regarde-le, mais pas longtemps :
Un regard suffira, sois sûre,
Pour lui pardonner la blessure
Qui fit languir mes doux printemps.
Regarde-le, mais pas longtemps!

S'il parle, écoute un peu sa voix :
Je ne veux pas trop t'y contraindre;
Je sais combien elle est à craindre,
Ne l'entendit-on qu'une fois :
S'il parle, écoute un peu sa voix!

Tu ne haïras plus son nom.
Ce nom mêlé dans ma prière;
Tu l'écouteras tout entière,
Sans courroux, sans reproche : oh! non.
Tu ne haïras plus son nom.

Au fond du cœur tu m'entendras.
Quand je dis : J'ai cessé de vivre,
Quand je refuse de te suivre;
Enfin, quand tu le connaîtras,
Au fond du cœur tu m'entendras!

Tais-toi, s'il demande à me voir.
J'ai pu fuir sa volage ivresse;
Mais me cacher à sa tendresse,
Dieu n'en donne pas le pouvoir.
Tais-toi, s'il demande à me voir.

Si je l'accusais devant toi,
Appelle un moment son image.
Avec le feu de son langage,
Défends-le par pitié pour moi,
Si je l'accusais devant toi!

LE CALVAIRE

Puisque tu vas, Angélique,
Au calvaire des Roseaux,
Rapporte-moi, pour relique,

Une froide fleur des eaux.
On ne dort pas sous la haire :
La nuit on m'entend gémir,
Et les fleurs du vieux calvaire,
On me l'a dit, font dormir.

Pauvre Angélique, à ton âge,
Quand on part seule, et nu-pied,
Pour un long pèlerinage,
N'y va-t-on que par pitié?...
Sur la sauvage bruyère,
Colombe, qui vas gémir,
Offre à Dieu quelque prière
Pour que je puisse dormir.

Mais quel philtre, quel breuvage
Endort, au feu des éclairs,
Le ramier dans l'esclavage,
Quand l'été brûle les airs?
Daigne la foudre descendre
Sur l'oiseau né pour gémir;
Car, peut-être, sous la cendre
On le laissera dormir!

Ah! si j'osais, ma compagne,
Me dérober sur tes pas,
Dans l'air vif de la montagne,
J'oublierais... parlons plus bas!
Ici, l'on meurt de ses peines,
Mais il n'en faut pas gémir.
Enfant, tu n'as pas de chaînes;
Tu fuis... mais tu peux dormir!

Crois-tu qu'un grand sacrifice
Puisse être agréable à Dieu?
Eh bien! qu'il me soit propice,
Je le joins à notre adieu.
Porte au calvaire une image
Dont chaque trait fait gémir;
Car c'est elle, quel dommage!
Qui m'empêche de dormir.

Tu jetteras dans l'eau sainte
Ce nœud défait, cette fleur,
Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur.
Va-t'en! je n'ai plus à rendre
Qu'une âme ardente à souffrir.
Béni soit qui doit t'apprendre
Que Dieu daigna l'endormir!

L'ANGE ET LE RAMEAU

Que ce rameau béni protége ta demeure!
L'Ange du souvenir me l'a donné pour toi :
Toi qui n'aimes pas que l'on pleure,
Sois heureux, plus heureux que moi!

Ecoute! à ce rameau j'attache une espérance :
L'Ange qui me conduit sait mon cœur comme toi;
S'il a bien compris ma souffrance,
Sois heureux, plus heureux que moi!

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,
Et je m'y suis assise, et j'ai prié pour toi;
Je n'ai dit que cette prière :
Sois heureux, plus heureux que moi!

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage;
Mais l'Ange me rappelle et veut m'ôter à toi.
Adieu... Donne-moi du courage :
Sois heureux, plus heureux que moi!

SON RETOUR

Hélas! je devrais le haïr!
Il m'a rendu le mal de l'âme;
Ce mal plein de pleurs et de flamme,
Si triste, si lent à guérir!
Hélas! je devrais le haïr!

Il m'a rapporté ce tourment
Qu'avait assoupi son absence;
Dans le charme de sa présence,
Dans mon nom, qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.

Dans le baiser pur du retour
Lorsque son âme m'a cherchée,
La mienne en vain s'était cachée;
La mienne a reconnu l'amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus :
Quelle frayeur dans cette joie !
Vous voulez que je le revoie;
Mon Dieu ! nous sommes donc perdus ?
Il dit qu'il ne s'en ira plus.

LA PIQURE

De ses fuseaux légèrement blessée,
D'où vient qu'Isaure a regardé vers toi?
J'allais courir, à ses cris empressée,
J'allais courir,... mais tu cours mieux que moi.

Pourquoi tes yeux, pleins d'une pitié tendre,
Sont-ils restés si longtemps sur les siens?
D'où vient qu'Isaure a paru les entendre?
Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens!

Que je fus triste en la voyant sourire!
Que je tremblai quand tu soutins ses pas!
Tu la plaignais... Que n'ai-je osé te dire :
C'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas!

Tu pris sa main, tu cherchas sa blessure;
Pour la guérir tu la couvris de fleurs;
C'étaient mes fleurs! Elle est mieux, j'en suis sûre.
Pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs!

RÉPONDS-MOI

T'ai-je vu chez mon père,
Dans l'âge où tout est beau,
Comme je dois, j'espère,
Te voir près du tombeau?
Sur les bords de ma vie,
Vins-tu voir après moi?
Oui, quelqu'un m'a suivie,
Et je crois que c'est toi!

Quand tout cherchait l'hommage
De mes yeux entr'ouverts,
Ai-je vu ton image
Peinte sur l'univers?
Et toi, sous une flamme
Dont le ciel t'éclairait,
Dans le fond de ton âme
Cachais-tu mon portrait?

Aimais-tu l'humble école,
Ma prison d'autrefois,
L'ange qui la console
Parlait-il dans ta voix?
Et, quand j'appris à lire
Ma prière à genoux,
Vins-tu m'aider à dire :
« Mon Dieu, bénissez-nous! »

A l'étroite fenêtre,
Où riait un jasmin,
Quand je n'osais paraître,
Élevais-tu ta main?
Est-ce ton ombre encore
Qui passait au soleil?
Est-ce toi que l'aurore
Trouvait dans mon sommeil?

Dans l'enclos plein d'ombrage,
Où j'avais frais, et peur,
Plaçais-tu ton courage
Entre l'ombre et mon cœur?
Pour causer, sans médire,
Allions-nous nous asseoir?
Et, sans pouvoir sourire,
Nous disions-nous : « Bonsoir! »

T'ai-je aimé la première,
Lorsque ta main s'ouvrait
Au pauvre sans chaumière,
Dont la flûte pleurait?
Le demandeur d'aumône
A-t-il béni nos jours?
Et devant sa madone
Avons-nous dit : « Toujours! »

T'ai-je conté mes peines,
Quand je crus en avoir?
Un jour... triste à nos plaines,
M'as-tu dit : « Au revoir! »
Pour un âge plus tendre

M'as-tu cherché des fleurs?
Sais-tu qu'à les attendre
J'ai versé bien des pleurs?

Sais-tu que le ciel même
T'ouvrit notre maison?
Et que ton nom que j'aime
Se trouve dans mon nom?
Mais à ma confidence
N'as-tu pas répondu?
Oui! jusqu'en ton silence,
Je t'ai tout entendu!

LE DERNIER RENDEZ-VOUS

Mon seul amour! embrasse-moi.
Si la Mort me veut avant toi,
Je bénis Dieu; tu m'as aimée!
Ce doux hymen eut peu d'instants:
Tu vois; les fleurs n'ont qu'un printemps,
Et la rose meurt embaumée.
Mais, quand, sous tes pieds renfermée,
Tu viendras me parler tout bas,
Crains-tu que je n'entende pas?

Je t'entendrai, mon seul amour!
Triste dans mon dernier séjour,
Si le courage t'abandonne.

Et la nuit, sans te commander,
J'irai doucement te gronder,
Pour te dire : « Dieu nous pardonne ! »
Puis, d'une voix que le ciel donne,
Je te peindrai les cieux tout bas :
Crains-tu de ne m'entendre pas?

J'irai seule, en quittant tes yeux,
T'attendre à la porte des cieux,
Et prier pour ta délivrance.
Oh ! dussé-je y pleurer longtemps,
Je veux y couler mes instants
A t'adoucir quelque souffrance;
Puis, un jour, avec l'Espérance,
Je viendrai délier tes pas :
Crains-tu que je ne vienne pas?

Je viendrai, car tu dois mourir,
Sans être las de me chérir.
Et comme deux ramiers fidèles,
Séparés par de sombres jours,
Pour monter où l'on vit toujours,
Nous entrelacerons nos ailes !
Là, nos heures sont éternelles :
Quand Dieu nous l'a promis tout bas,
Crois-tu que je n'écoutais pas?

LE BOUQUET SOUS LA CROIX

D'où vient-il, ce bouquet oublié sur la pierre?
Dans l'ombre, humide encor de rosée ou de pleurs,
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière?
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs?

Ce soir, fut-il laissé par quelque âme pensive
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur?
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère;
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié;
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère
Offre à Dieu ce symbole, et croit en sa pitié!

Solitaire bouquet, ta tristesse charmante
Semble avec tes parfums exhaler un regret.
Peut-être es-tu promis au songe d'une amante :
Souvent dans une fleur l'amour a son secret.

Et moi, j'ai rafraîchi les pieds de la madone
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne :
Elle entend la pensée au fond de notre cœur.

LES CLOCHES DU SOIR

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée;
Quand tu n'auras d'amis ni d'amours près de toi,
Pense à moi! pense à moi!

Car les cloches du soir, avec leur voix sonore
A ton cœur solitaire iront parler encore,
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi! aime-moi!

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi
Près de moi! près de moi!

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence,
Ah! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,
Et pour moi! et pour moi!

LE NOM D'OLIVIER

Un étranger vint un jour au bocage;
On célébrait la noce de Julien;
Je crus qu'Amour arrivait au village,
Et mon regard s'arrêta sur le sien.

On l'entoura : moi, je restai muette.
Il fit danser l'épouse de Julien.
Le bouquet blanc tomba du sein d'Annette,
Et je tremblai qu'il ne donnât le sien.

Qu'elle est heureuse, Annette, mon amie!
Pour son époux elle a nommé Julien.
Quel nom, me dis-je, embellira ma vie,
Si l'étranger ne m'apprend pas le sien?

Il m'aborda : Dieu! que j'étais craintive!
Il me parla du bonheur de Julien.
En rougissant, je m'éloignai pensive;
En m'éloignant, mon cœur chercha le sien.

Il me suivit : je ne pus m'en défendre.
Il était tendre et plus beau que Julien.
Sa voix tremblait; mais, si j'ai su l'entendre,
Notre hameau sera bientôt le sien!

CONTES

L'IDIOT

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE

Avec l'aube toujours ta plainte me réveille,
André! toujours ton nom tourmente mon oreille;
Car toujours sans pitié, persécuteurs enfants,
Vous brisez son sommeil par vos cris triomphants.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salutaire
Peut-être dans son sein versait un songe heureux.
Quel autre bien attend l'orphelin solitaire?
Son réveil est si douloureux!
Dans le sommeil du moins, l'oubli vient, le sort change;
Et, couché sur la terre où le soleil a lui,
Qui sait s'il ne voit pas un ange
Sourire ou pleurer avec lui?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante?
Regardez, inhumains, cet être languissant,

Comme un chevreuil blessé que la meute épouvante,
Essayer, pour vous fuir, un effort impuissant.

Eh! que vous a-t-il fait? Laissez passer sa vie
Sous le nuage triste où Dieu l'enveloppa;
Il n'a plus sa raison que le malheur frappa :
Mais votre voix est dure; et tout ce qu'il envie,
C'est l'indulgent silence; il parle au malheureux,
Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.
Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes,
André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.
L'homme pour tous ses jours en apporte en naissant;
C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve;
Bientôt, jeunes railleurs, vous en ferez l'épreuve,
Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.
Vos teints de fleurs, vos jeux, votre éclatante joie,
Votre âge audacieux, qui croit régner toujours,
Du temps, qui raille aussi, seront bientôt la proie :
Vous serez vieux dans quelques jours.
Des vieillards assis sur les places,
A l'ombre des ormeaux vivaces
Qu'ils y plantèrent autrefois,
Vous aurez la langueur et les débiles voix;
La vie à vos regards retirera ses flammes;
Vous croirez que l'oiseau vous refuse son chant;
Quelque chose d'amer coulera dans vos âmes,
Car vous direz : Je fus méchant !

Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide,
Bien qu'il fasse en tournant rire les matelots.
« Qu'eût-il vu, disent-ils, dans son destin timide?
Il eût bordé la rive et caressé les flots ! »

Triste un jour comme André, je suivis sa détresse :
Loin de la ville heureuse elle nous égara.
L'église du coteau fit rêver sa tristesse;
Il salua l'église, et puis il soupira.
Chancelant et courbé sur son appui de frêne,
Il s'arrêtait pensif, il cueillait une fleur;
Et du jeune idiot la mousse et le troëne
Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure,
Étonnait son oreille; il cherchait ce murmure,
Et comptait sur ses doigts le brisement égal
De l'eau, dans les cailloux épurant son cristal.
Le jeu d'un papillon, qui planait sur sa tête,
Le fit rire et tourner longtemps;
Il agitait ses mains avec un air de fête;
Et puis il oublia l'envoyé du printemps.
Il dansa. Pauvre André! La lointaine musette
Lui disait que la danse avait frappé ses yeux :
La mémoire entendait, mais l'âme était muette;
Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine
Y suspendit mes pas;
Seul, à quelque ombre amie il racontait sa peine;
Car il parlait tout bas.
« Peut-être, me disais-je, heureux sous sa couronne,
Plus légère à son front que le bandeau d'un roi,
Il rend grâce à l'air libre et pur qui l'environne;
A l'image d'un homme il sourit sans effroi. »
Tout à coup de ses fleurs la parure éphémère
D'un souvenir aigu sembla le déchirer;

Il étendit les bras en s'écriant : Ma mère !
Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer.
Dans le ruisseau longtemps je vis tomber ses larmes;
A leur chute rapide André trouvait des charmes,
Et curieusement les regardait couler.
La pitié m'oppressait, je ne pouvais parler.

« André! lui dis-je enfin, retourne vers la ville.
Ne crains-tu pas la nuit ici, hors des remparts?
Vois-tu les habitants rentrer de toutes parts?
Va! pauvre agneau perdu, cherche au moins un asile. »
Alors, sans me répondre, il reprit son chemin;
Il était sous ma porte assis le lendemain.

D'un air doux et stupide il m'offrit une feuille
De la guirlande encor pendante sur son front.
Ah! le présent du pauvre est digne qu'on l'accueille;
Dieu veut qu'il soit sauvé d'un douloureux affront.
Et j'offris à mon tour l'espoir de l'infortune,
Ce métal où le riche attache le bonheur.
L'enfant mit la main sur son cœur,
En détournant les yeux de l'offrande importune.

« André, pardonne-moi! » lui dis-je; il me sourit.
Que ce touchant effort renfermait d'amertume!
Quand de pleurer toujours nos yeux ont la coutume
Dans leur sourire encor le malheur est écrit.
Et moi : « Veux-tu venir? veux-tu changer ta vie,
Enfant? veux-tu voyager avec nous?
Tu verras d'autres cieux. Va! tous les cieux sont doux;
Ils cachent tant d'espoir! Les fleurs te font envie?
Viens : partout la rosée y répand sa fraîcheur.

Tu ne dormiras plus sur une pierre humide;
Et, comme à des ramiers le passereau timide
Se donne, tu suivras notre essaim voyageur.
Veux-tu? » Ses yeux erraient : j'y vis paraître une âme;
Son teint morne et mourant soudain se ranima.
Vous allez juger quelle flamme
Dans ce cœur éteint s'alluma.
Un signe prompt m'attire sur sa trace;
Il monte vers l'église, il a franchi l'enclos
Où d'humbles croix, d'humbles fleurs, tout retrace
D'objets aimés l'invisible repos.
Sur une tombe, à genoux, sans haleine,
André s'étend, l'enferme dans ses bras;
Puis, avec un accent que l'on devine à peine,
Il se lève en criant : « Ma mère! tu viendras! »
Mais épuisé par cet élan terrible,
Cachant ses yeux dans l'herbe du tombeau,
André s'endort comme un enfant paisible,
Qu'a réveillé quelque importun flambeau.

Vous que je ne hais plus, car vos yeux sont humides,
Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides?
Oui, croyez-moi, le cœur survit à la raison :
C'est là que se retire un reste de lumière
Qui doit échapper à la terre.
Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison!

O mes jeunes amis, prenez bien sa défense!
Nés sur le même sol, charmez sa longue enfance;
Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois;
Enfants, ne raillez plus ses naïves chimères;
Éveillez sur son sort la pitié de vos mères,

Et, quand je serai loin, rappelez-lui ma voix :
Cette voix triste est douce à l'indigent timide;
Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.
Vous-mêmes, croyez-moi, souvent un humble guide
Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur.

Qui ne veut le bonheur? L'homme, dès qu'il respire,
Le demande au breuvage à ses lèvres promis;
Plus tard il le demande à des songes amis;
Hélas! il le demande encor quand il expire!

André l'attend aussi. Comme un frêle arbrisseau
Jeté sur un terrain aride,
Sous l'ardent soleil qui le ride
Attend la fraîcheur du ruisseau,
Sa jeunesse se fane et tombe
Sans éclat, sans séve, sans fruit,
Et, loin du monde et loin du bruit,
André l'attend sur une tombe!

A MES SŒURS

J'étais enfant, l'enfance est écouteuse.
Sur notre beau navire emporté par les vents,
Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvants,
Les vieux marins charmaient la route aventureuse.
Le soir, sous le grand mât circulaient leurs récits :
Je n'avais plus de peur alors qu'entre eux assis,

Des voyages lointains ils commençaient l'histoire.
Ils ne mentaient jamais, je veux toujours le croire :
Et, quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots,
On appelait en vain, parmi les matelots,
Un jeune passager dont la vue attentive
Poursuivait tristement la vague fugitive.
On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,
Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau, bondissant sous ses voiles,
Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,
En regardant s'ouvrir ce sillage éclatant,
Je disais : Conduit-il au bonheur qui m'attend?
Je croyais qu'une fée en épurant les ondes,
Pour tracer au navire un lumineux chemin,
Brûlaient des lampes d'or sous les vagues profondes;
Et moi, pour l'en bénir je lui tendais la main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide
Errait, sans se mouiller, dans son palais humide;
Je voyais son front calme orné de diamants,
Et dans le frais cristal glisser ses pieds charmants.
Je tressaillais de crainte, et de joie, et d'envie;
J'aurais voulu près d'elle aller passer ma vie;
Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,
Pour m'endormir, ma mère enchantait de sa voix!
Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine
D'un talisman secret avait doté mon sort;
Peut-être que des flots elle était souveraine,
Et que ses doux regards me protégeaient encor...
Un soupir dissipa la scène de féerie :
Le jeune homme sur l'onde était aussi penché.

Je me souvins alors que je l'avais cherché,
Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie.
Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots,
Et les récits du soir charmaient les matelots.

« Viens, lui dis-je, on t'attend. Vois! la mer est tranquille;
Il faut conter : pourquoi ne parles-tu jamais?
Des joyeux passagers quelle douleur t'exile?
Pleures-tu ton pays; eh bien! si tu l'aimais,
Viens-en parler longtemps. Moi, j'ai quitté la France,
Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.
Vois-tu, le même ciel nous aime et nous conduit;
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit;
Sa lueur au navire annonce un vent prospère,
Et moi, je reverrai la maison de mon père!
Toi, n'as-tu pas un père? et n'est-ce pas pour lui
Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui?
Ne pleure plus. Écoute! on chante au bruit des ondes :
Que cet air est charmant! c'est un écho français.
Dans nos humbles vallons que je le chérissais!
Viens l'apprendre : il t'appelle, il faut que tu répondes. »
Et le jeune inconnu, moins farouche à ma voix,
Vint au cercle conteur prendre place une fois.

Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie :
C'est un songe du cœur, il survit au réveil.
Si le charme en pouvait deux fois être pareil,
Mes sœurs, je vous dirais, dans sa mélancolie,
Ce songe, qu'en parlant j'écoute encor tout bas;
Mais il est des accents que l'on n'imite pas!

L'HIRONDELLE ET LE ROSSIGNOL

—

A M. ARNAULT

Prête à s'élancer, joyeuse,
Aux libres plaines des cieux,
L'hirondelle voyageuse
A la saison pluvieuse
Jetait un long cri d'adieu.

Sous un chêne solitaire
Elle entend le rossignol.
Sa voix lui fut toujours chère;
Et la jeune passagère
Écoute, et suspend son vol.

Elle recueille, attentive,
L'accent qui cherche le cœur;
Mais ce chant qui la captive,
Dans sa mesure moins vive,
N'exprime plus le bonheur.

« A quoi rêvez-vous, dit-elle.
Les zéphyrs sont au beau temps;
Sur la rive maternelle
Le doux printemps vous appelle;
N'aimez-vous plus le printemps?

« — Sauvez-vous, pauvre petite,
Sans me demander pourquoi
J'ai choisi ce sombre gîte :
L'oiseleur, qu'en vain j'évite,
Vous l'apprendrait mieux que moi. »

Alors autour du grand chêne
Elle entrevoit des réseaux.
Gémissante, et hors d'haleine,
Elle veut briser la chaîne
Du roi des petits oiseaux.

« Vous n'êtes pas assez forte,
Dit-il; mais consolez-vous.
Du monde il faut que tout sorte :
Dieu n'y plaça qu'une porte,
Et la Mort l'ouvre pour tous.

« Sur cette plage étrangère,
Égales à leur réveil,
Et la reine et la bergère,
Sous le marbre ou la fougère,
Dorment du même sommeil.

« Sous cette loi simple et juste
On voit passer tour à tour
L'oiseleur, l'oiseau, l'arbuste,
Les rois et leur race auguste :
J'y passerai donc un jour.

« Mais des rois l'ombre incertaine
Demande grâce souvent

Au destin qui les entraîne :
L'oiseau blessé qui s'y traîne
Se repose en arrivant.

« Là, de la flèche empennée
Tous les traits sont amortis;
Et la mère infortunée,
Libre, et désemprisonnée,
Chante auprès de ses petits!

« Si votre pitié naïve
Ne craint pas de nouveaux pleurs,
Cherchez, au bord de la rive,
Une feuille fugitive
Où sont gravés mes malheurs[1]. »

Sous l'ombre mystérieuse
La feuille alors murmura;
Et, longtemps silencieuse,
Plus triste que curieuse,
L'hirondelle soupira.

« Adieu donc, s'écria-t-elle,
Puisqu'il faut partir sans vous!
Puisse une feuille nouvelle,
Quelque jour, à l'hirondelle
Révéler un sort plus doux! »

La *Feuille de rose*, de M. Arnault.

LES DEUX ABEILLES

A MON ONCLE

Au fond d'une vallée où s'éveillaient les fleurs,
On vit légèrement descendre deux abeilles;
Elles cherchaient des yeux ces fleurs, tendres merveilles,
Où l'aurore en passant avait laissé des pleurs.
L'herbe brillait de perles arrosée,
L'horizon bleu, les gouttes de rosée,
Sur la colline une ardente clarté,
Tout annonçait un jour brûlant d'été;
Tout l'attestait; car un jardin rustique
Répandait à l'entour des deux errantes sœurs,
De frais parfums, d'attrayantes douceurs,
Et d'un souffle embaumé la langueur sympathique.
Toutes deux ont franchi l'enclos vert du jardin :
« Voyez! dit la plus vive (elle était frêle et blonde),
Voyez que de trésors! ce n'est rien que jasmin,
Lilas, rose, et, je crois, toutes les fleurs du monde! »
Cette folle suivait son volage désir;
Aux suaves bouquets se suspendait à peine,
Prodiguant ses baisers jusqu'à manquer d'haleine,
Disant : « Demain le miel, aujourd'hui le plaisir! »

L'autre, plus posément, savourait les délices
Du banquet préparé pour les filles de l'air,
Et, prévoyante aux besoins de l'hiver,

Pour la ruche épuisée en gardait les prémices.
Leurs ailes en tremblaient. Mais un globe fatal,
Suspendu dans les fleurs sous la méridienne,
Semble de l'ambroisie offrir le doux régal
A la jeune épicurienne.
Sous ce cristal frappé de tous les feux du ciel,
S'échauffe et fermente le miel;
Innocente liqueur pour l'homme préparée,
Mais qui donne la mort à la mouche dorée;
Sa force s'y consume, et sa raison s'y perd.
L'abîme transparent par malheur est ouvert;
L'imprudente n'y voit qu'un don de la fortune;
Sa sœur, qui l'en détourne, est presque une importune,
Et, malgré ses conseils, elle court s'y plonger.
Quand on veut le bonheur, en voit-on le danger?
« Par quel charme imposteur vous êtes asservie,
Dit l'autre en soupirant; vous me faites pitié.
Quittez ce doux breuvage au nom de l'amitié,
Peut-être, hélas! au nom de votre vie!
Vous ne m'écoutez pas. Je reviendrai ce soir;
O ma sœur! le travail est utile à notre âge.
Puissé-je ne pas voir bientôt, chère volage,
Ce que je tremble de prévoir! »

Elle retourne aux fleurs avec inquiétude.
Ce beau jour lui paraît plus lent qu'un autre jour;
Tout suc lui semble amer, et sa sollicitude
Implore et croit du soir avancer le retour.
Enfin à l'horizon le soleil va s'éteindre;
Elle vole à sa sœur, et, tout près de l'atteindre,
L'appelle en la grondant d'un ton craintif et doux :
« Allons, il se fait tard; me voici, venez-vous? »

« — Il n'est plus temps, ma sœur, je suis trop accablée,
Je ne puis plus me sauver de ce lieu.
Je vous regarde encor; mais ma vue est troublée;
Mon corps brûle et languit; venez me dire adieu!
Je ne puis me mouvoir. Un grand feu me dévore :
Mes ailes, je le sens, ne peuvent m'emporter.
Voyez comme je suis! mais soyez bonne encore;
Si mon crime (il est grand!) ne peut se racheter,
Ne me haïssez pas, je n'étais pas méchante :
La volupté trompeuse égarait ma raison.
Ce breuvage mortel, dont l'ardeur nous enchante,
Que je l'aimais, ma sœur! et c'était un poison.
Je me repens, et je succombe :
Sous une fleur creusez ma tombe.
Adieu! Pourquoi le ciel créa-t-il le désir,
Ma sœur, s'il a caché la mort dans le plaisir? »

Elle ne parla plus. Ses ailes s'étendirent,
Ses petits pieds doucement se roidirent;
Et sa sœur gémissante eut peine à s'envoler.
Ce tableau d'un long deuil accabla sa mémoire :
Elle fut toujours triste, et jamais, dit l'histoire,
Même au sein du travail ne put se consoler!

LA MOUCHE BLEUE

Humble fille de l'air, mouche bleue et gentille,
Qui rafraîchis ton vol sur d'humides roseaux,
N'es-tu pas le nain des oiseaux?

Non! tu ne chantes pas, légère volatile :
Tu n'as point de plumage, et ton rapide essor
M'en fait mieux admirer l'invisible ressort.
Tu ris de l'oiseleur, tu fais sauver sa joie;
Ton piquant aiguillon le distrait de sa proie;
Et ton bourdonnement moqueur
Lui nomme impunément son agile vainqueur.
Tu montes jusqu'aux cieux les ailes étendues;
Un rayon de soleil te guide et te soutient;
Ta famille dansante et s'y joue et s'y tient,
Comme un essaim de fleurs dans les airs répandues.
Qu'il est gai de te voir t'y balancer longtemps,
Descendre vers la terre, et remonter encore,
Y chercher, renaissante au souffle du printemps,
Sur ta robe de gaze un reflet de l'aurore!
Violette vivante! à ce peu qu'il t'a fait,
Le ciel donna le monde, imprima la pensée,
Le sentiment, l'amour, et, sans remords blessée,
Pour toi, du moins, l'amour n'est qu'un bienfait!

Je m'amuse à rêver sur ton frêle édifice
Soutenu de frêle piliers,
Si polis et si réguliers,
Qu'on les croirait mouvants par artifice.
Hélas! dans l'âge le plus fort,
Comme toi l'homme tombe; et ce maître du monde
N'a point d'ami qui le seconde
Dans son duel avec la Mort.

O mouche! que ton être occupa mon enfance!
Combien, lorsque attristant mon paisible loisir,

Quelque enfant sous mes yeux accourait te saisir,
Mes larmes prenaient ta défense !

Petite philosophe, on a médit de toi :
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.
Un printemps fait ta vie, en jouir est ta loi;
Es-tu moins prévoyante, es-tu moins riche qu'elle ?
Esclave de la terre, elle y rampe toujours;
Ses trésors souterrains sont clos à l'indigence;
Et, quand il a rempli son avare exigence,
Du ciron malheureux elle abrége les jours.
Pour toi, souvent rêveuse et souvent endormie,
Je t'observe partout avec des yeux d'amie ;
Quand la nature est triste, il ne te faut plus rien,
Et tu romps avec elle un fragile lien.

Oh ! puisse l'âpre hiver épargner ta faiblesse !
Que l'aquilon jamais ne te soit rigoureux !
Que ton corps délicat, qu'un rien détruit ou blesse,
Trouve contre la brume un foyer généreux !
Atome voyageur, en passant les montagnes,
Les ruisseaux, les chemins, les cités, les campagnes,
Que Dieu te sauve, hélas ! et du bec d'un oiseau,
Et de l'insecte au fin réseau !

CONTE IMITÉ DE L'ARABE

C'était jadis. Pour un peu d'or,
Un fou quitta ses amours, sa patrie.
(De nos jours cette soif ne paraît point tarie;
J'en connais qu'elle brûle encor).
Courageux, il s'embarque; et, surpris par l'orage,
Demi-mort de frayeur, il échappe au naufrage.
La fatigue d'abord lui donna le sommeil ;
Puis enfin l'appétit provoqua son réveil.

Au rivage, où jamais n'aborda l'Espérance,
Il cherche, mais en vain, quelque fruit savoureux :
Du sable, un rocher nu s'offrent seuls à ses vœux;
Sur la vague en fureur il voit fuir l'existence.
L'âme en deuil, le cœur froid, le corps appesanti,
L'œil fixé sur les flots qui mugissent encore,
Sentant croître et crier la faim qui le dévore,
Dans un morne silence il reste anéanti.

La mer, qui par degré se calme et se retire,
Laisse au pied du rocher les débris du vaisseau;
L'infortuné vers lui lentement les attire,
S'y couche, se résigne, et s'apprête un tombeau.
Tout à coup il tressaille, il se lève, il s'élance;
Il croit voir un prodige, il se jette à genoux.
D'un secours imprévu bénir la Providence
Est de tous les besoins le plus grand, le plus doux !
Puis, en tremblant, ses mains avides

Touchent le lin mouillé, rempli de grains humides;
Il presse, il interroge et la forme et le poids,
Y sent rouler des fruits... des noisettes... des noix...
« Des noix ! dit-il, des noix ! Quel trésor plein de charmes ! »
Il déchire la toile. O surprise ! ô tourments !
« Hélas ! dit-il en versant quelques larmes,
Ce ne sont que des diamants ! »

LE DERVICHE ET LE RUISSEAU

Un ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
Promenait sur les fleurs son humide cristal :
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée;
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant, son mobile murmure
Enchantait la nature;
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
Il mouillait les roseaux,
Avertissait au loin quelque chèvre altérée
Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblants;
Et la bergère au soir, dans la glace épurée,
Venait baigner ses pieds brûlants.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule,
Oubliant que sa soif y puise du secours,
Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,
Pour prier ou dormir, veut en briser le cours.
Mais du ruisseau la pente est à jamais tracée;

De la rive, où sa voix s'élève cadencée,
Rien ne peut détourner son tendre attachement.
Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement
Au milieu du cristal jette une pierre énorme,
Criant : « Silence enfin ! il est temps que je dorme. »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense, et vive, et peu dormeuse,
Elle se change en cascade écumeuse,
Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,
Étourdi du fracas que lui-même a causé;
Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,
Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur, il s'assied sur la route;
De son front tout poudreux l'eau tombe goutte à goutte.
« Maudit ruisseau ! dit-il, me résister ! frémir !
Murmurer quand je parle ! ah ! je sais des entraves
Qui rendront avant peu tes libertés esclaves ! »
Et, rafraîchi d'espoir, il se met à dormir.

Mais, tandis qu'à plein cœur le derviche sommeille,
L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille,
Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,
Tout imite une voix soufflant à son oreille :
« Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »

LE VER LUISANT

Juin parfumait la nuit, et la nuit transparente
N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs :
L'insecte lumineux, comme une flamme errante,
Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

« J'éclaire tout, dit-il, et jamais la nature
N'a versé tant d'éclat sur une créature.
Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
Celui qui dans la soie enveloppe sa vie,
Cette plèbe des champs, dont j'excite l'envie,
Me fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.
Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides,
Immobiles et froids comme en leurs chrysalides,
La nuit, sur les gazons, je les vois sommeiller :
Moi, lampe aventureuse, au loin on me devine;
Étincelle échappée à la source divine;
Je n'apparais que pour briller.

« Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance;
De mes jeunes époux il éveille l'amour;
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

« Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
Ces diamants rangés en phares gracieux;
Ce sont assurément mes frères
Qui se promènent dans les cieux.

Les rois, qui dorment mal, charment leur insomnie
A regarder courir ces légers rayons d'or;
Au sein de l'éclatante et nocturne harmonie
C'est moi qu'ils admirent encor :
Leur grandeur en soupire, et rien dans leur couronne
N'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne. »

Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil;
Il brillait. Philomèle, à sa flamme attentive,
Interrompt son hymne de deuil
Que le soir rendait plus plaintive
Jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
Mélodieuse encor dans son inquiétude,
Amante de ses pleurs et de la solitude,
Elle épuisait son cœur d'un lamentable cri.
N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
Par instinct, sans haine, sans joie,
Du phosphore rampant elle suit la lueur
Qui sert de fanal pour l'atteindre;
Et, sans même goûter de plaisir à l'éteindre,
S'en nourrit, pour chanter plus longtemps sa douleur.

LE PAPILLON MALADE

APOLOGUE

Las des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon dans sa vieillesse
(Il avait du printemps goûté les plus beaux jours)
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse

Des amants nouveau-nés, dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort
De son aile à demi brisée :
« Tout a changé, dit-il, tout se fane. Autrefois
L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige;
Oui, la nature se néglige ;
Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
Les papillons passés avaient bien plus de charmes!
Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes!
Touchés par le soleil, nos légers vêtements
Semblaient brodés de diamants !
Je ne vois plus rien sur la terre
Qui ressemble à mon beau matin !
J'ai froid. Tout, jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère,
Et je n'ai plus de goût aux restes du festin.
Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,
Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries.
L'air me soutient à peine à travers les brouillards
Qui voilent le soleil de mes longues journées;
Mes heures, sans amour, se changent en années :
Hélas! que je plains les vieillards !

« Je voudrais cependant que mon expérience
Servît à tous ces fils de l'air,
Sous des bouquets flétris j'ai puisé ma science;
J'ai défini la vie, enfants, c'est un éclair.
Frêles triomphateurs! vos ailes intrépides
S'arrêteront un jour avec étonnement :

Plus de larcins alors, plus de baisers avides;
Les roses subiront un affreux changement.

« Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
Coulait dans les parfums créés pour me nourrir;
Qu'une fleur était toujours belle,
Et que rien ne devait mourir.
Mais le temps m'a parlé; sa sévère éloquence
A détendu mon vol et glacé mes penchants;
Le coteau me fatigue et je me traîne aux champs;
Enfin je vois la mort où votre inconséquence
Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désir,
Car on dit que l'amour est un bonheur coupable :
Hélas! d'y succomber je ne suis plus capable,
Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir. »

Près du sybarite invalide,
Un papillon naissait dans toute sa beauté :
Cette plainte l'étonne; il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.
« Quoi! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux,
Qui me transforme et qui me fait éclore,
Mon berceau transparent qu'il chauffe et qu'il colore,
Tous ces biens me rendront coupable et malheureux?
Mais un instinct si doux m'attire dans la vie!
Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs!
Là-bas, ces coteaux verts, ces riantes couleurs,
Font naître tant d'espoir, tant d'amour, tant d'envie!
Oh! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat, tais-toi :
Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus; mais les cieux sont à moi;
J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes! »

LA SOURIS CHEZ UN JUGE

Tremblante, prise au piége et respirant à peine,
Sortie imprudemment du maternel séjour,
Rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne,
Une jeune souris voyait tomber le jour.

Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,
A passé d'un flambeau l'éclatante lumière;
Elle tressaille, écoute : un silence de paix
Succède au mouvement qui la glaçait de crainte;
Et d'un vieux mur, caché sous des lambris épais,
On entend murmurer cette humble et douce plainte :

« Dans ta belle maison, toi, qui rentres content,
Quand je me sens mourir de la mort qui m'attend,
Redoutable ennemi de tout ce qui respire,
Oh! n'étends pas sur moi ton oppressif empire!
Laisse ton cœur s'ouvrir au cri du malheureux :
Hélas! est-on moins grand pour être généreux!
Laisse-moi boire encor l'air, la douce rosée,
Ce bienfait de la nuit, ce céleste présent,
Dont, par un souffle humide et bienfaisant,
Chaque matin la terre est arrosée.
Juge, sois juste et rends-moi mes trésors,
Un ciel à contempler, ma liberté native :
Dieu me fit de la vie un plaisir sans remords,
Toi, tu la rends sombre et captive.

« Je suis une souris née au dernier printemps;
L'été commence. Hélas! c'est vivre peu de temps.
Viens voir, je porte encor la robe de l'enfance.
Le blé nouveau, le riz friand, les noix,
Disait ma mère, allaient avant deux mois
Enrichir mon adolescence.
Peu m'est assez pourtant; facile à me nourrir,
Je ne suis pas gourmande, et tout sert au ménage;
Un grain d'orge suffit aux souris de mon âge,
Pour les empêcher de mourir.

« Ne me fais pas mourir! Suis l'exemple d'un sage.
Les souris sans danger visitaient son séjour;
Car ce sage disait : « De nos âmes un jour
« Le sein des animaux peut-être est le passage.
« Tout est possible à Dieu, l'impossible est son bien;
« Si par lui l'homme est tout, par lui l'homme n'est rien.
« Grâce donc! criait-il aux hommes en colère,
« Muets pour la clémence et sourds à la prière.
« Grâce! oubliez un peu les mots, glaive, trépas;
« Régnez sur le plus faible et ne le tuez pas!
« La colombe au cœur tendre, à la plume argentée,
« Peut-être est une amante aux forêts arrêtée
« Par le doux souvenir d'un amour malheureux;
« On croit le deviner à son chant douloureux.
« Qui sait si la souris n'est pas la jeune fille
« Frappée, en folâtrant au sein de sa famille,
« Et qui tombe immobile en courant dans les fleurs :
« Car, pour un peu de miel, que d'absinthe et de pleurs! »

« Enfin, si ma part de la vie
N'est que le rayon passager

Du jour, que mon cachot me dérobe et m'envie,
Ce don si fugitif, daigne le ménager!
Vivre, c'est vivre enfin, et le néant m'alarme;
Cette crainte au méchant coûte au moins une larme.
Juge de son horreur pour un cœur tout amour,
Et, si loin de la nuit, ne m'éteins pas le jour!
Faut-il te dire tout? Je veux devenir mère.
Laisse-moi donc revoir, dans ma douleur amère,
Un ami de mon âge, imprudent comme moi,
Qui pour me délivrer s'élancerait vers toi.
S'il avait de mon sort la triste confidence,
Je lui dirais en vain : Sauvez-vous! il viendrait.
L'amour au désespoir connaît-il la prudence?
Il rongerait mes fers, ou bien il me suivrait.

« J'ai dit l'amour : tu le connais, peut-être?
Béni soit Dieu! car l'amour est humain.
Oui, je retrouverai la moitié de mon être,
Et je serai libre demain!
Oui, tu sais que l'amour console la nature,
Qu'il jette au prisonnier des rêves gracieux,
Qu'il souffle à son oreille un chant délicieux,
Et que même au coupable il sauve la torture.
Et je suis à genoux... et je tremble... et j'attends...
Homme, pour te fléchir qu'il faut parler longtemps!

« Un jour (que cet aveu m'en obtienne la grâce),
J'avais salué l'aube et ton premier repas,
Lorsqu'un bruit, plus léger que le bruit de mes pas,
M'avertit qu'en secret quelqu'un cherchait ta trace.
Ta voix devint alors plus douce de moitié;
Celle qui répondait me parut suppliante,

Et, si je ne m'abuse, à la tendre pitié
Tu donnas plus d'une heure, ou l'heure était bien lente!
Le bruit cessa, j'entrai. Les débris d'un festin
M'invitaient à la table enfin abandonnée;
  Et sur ma vie un moment fortunée,
J'entendis éclater le rire du destin.
Dans ces lieux trop aimés, qu'à présent je déteste,
J'ai vu, j'ai respecté la boucle de cheveux,
Tombés d'un front charmant pour enchaîner tes vœux;
Ils ne sont pas les tiens, leur couleur me l'atteste.
    Ces liens souples et dorés,
    Ces doux aveux, ces feuillets roses,
Les rubans embaumés dont ces lettres sont closes,
N'ont pas séduit mes sens de langueur enivrés.
J'ai respiré de loin la cire parfumée,
Qui scella, j'en suis sûre, un secret qui t'est cher:
Le hasard me l'apprit sans m'en être informée;
Je courais, j'étais libre... hélas! c'était hier!

« Tu sommeillais peut-être, et, plus vive que sage,
Au pied de ces rideaux que je baigne de pleurs,
J'aperçus, ne crains pas que je le dise ailleurs,
Un soulier trop petit pour être à ton usage:
Je m'y blottis joyeuse et je le fis courir.
Je traînais en riant cette maison mobile,
Dont les dehors, ornés par quelque main habile,
M'enflaient d'un peu d'orgueil, et l'orgueil fait mourir:
Car, depuis ce moment, éveillé par la haine,
Tu m'élevas dans l'ombre une affreuse prison.
Innocente souris, pour m'écraser sans peine,
Un homme est descendu jusqu'à la trahison!
Non, ne m'écrase pas! et, si ma peur te touche,

Que l'accent du pardon s'échappe de ta bouche!
Il est dieu, leur dirai-je, il m'a donné des jours!
Ton toit sera béni, ton nom vivra toujours,
Et toujours de beaux yeux aimeront à le lire.
Et si jamais ton cœur, brûlé d'un saint délire,
A langui pour la liberté,
Qu'elle se donne à toi dans toute sa beauté!
Que sur ta sereine carrière
Elle épanche à flots purs sa tranquille lumière;
Qu'elle trace à ta vie un facile sentier,
Et te sème de fleurs un siècle tout entier! »

Elle se tut. Le juge alors : « Eh! vite!
Elle est au piége, hâtez-vous d'accourir.:
Étouffez-la, cette pauvre petite;
Je n'aime pas à voir souffrir. »

PLEURS

ET

PAUVRES FLEURS

Si vous avez voyagé en Écosse, il a dû vous arriver ceci :

Après une journée longue et fatigante, comme l'est une journée dans les montagnes, vous êtes sorti, au soleil couchant, de quelque gorge sombre, et les derniers rayons du jour vous ont permis d'embrasser de la vue la longue plaine de bruyères arides qui s'étendait devant vous, et au delà de laquelle vous attendait votre gîte. A peine, en jetant les yeux à droite et à gauche, avez-vous remarqué vers l'horizon, situé à un quart de lieue à peu près du chemin, un de ces châteaux écossais perdus dans un massif de sapins et de mélèzes, et dont les cheminées seules dépassant la cime des arbres se découpent sur le fond rougeâtre du ciel ; vous ne l'avez pas remarqué, car ce n'était point là que tendait votre course, et, fatigué que vous étiez d'un paysage monotone, brisé par le trot court et saccadé de votre petit cheval de montagne, menacé peut-être par un orage qui s'amoncelait, vous n'aviez qu'un désir, celui d'arriver vite où vous attendait le repos. Bientôt alors vous êtes tombé dans cette disposition où l'esprit, fixé sur une seule pensée, ne permet aux yeux de s'arrêter que sur un seul objet : vous voyiez se dérouler devant vous la route étroite, tortueuse et sans fin, qui semblait se prolonger à plaisir; vos regards se fatiguaient à percer cet horizon où vous la suiviez s'amincissant toujours, et peu à peu toute la partie animiste de votre organisation, tout ce qui pensait enfin en vous, cédant à la fatigue, s'engourdissait vaincu par la

partie matérielle. Vous n'aviez plus une pensée distincte de vos autres pensées; vos yeux continuaient de voir, mais ne distinguaient plus; vous n'auriez pu dire si le mouvement de votre monture était le trot d'un cheval ou le balancement d'un bateau, et si ce sable dans lequel il enfonçait jusqu'aux genoux, et qu'il faisait voler à chaque pas en poussière, n'était pas une vague et son écume; les arbustes amaigris et tortueux qui garnissaient la route vous semblaient des figures fantastiques qui vous regardaient passer dans diverses postures, les unes debout, les autres accroupies, celles-ci vous menaçant et semblant vous poursuivre, celles-là immobiles et se raillant de vous; c'était un songe sans sommeil, un engourdissement qui eût été la mort, s'il se fût étendu jusqu'au cœur, une atonie dont un coup de tonnerre ou une blessure ne vous eût peut-être pas tiré. Et cependant vous avez tressailli tout à coup, et tout à coup vous avez retrouvé vos facultés les plus ardentes pour écouter.

Un son venait de traverser l'espace.

Ce son était si faible qu'il sembla se perdre à quelques pas du chemin; mais il était en même temps si pur, si suave, qu'il avait été chercher tout ce qui restait de vivant en vous, et qu'au fond du corps engourdi il avait trouvé l'âme.

A Cachemyr ou à Bagdad, vous eussiez cru entendre le chant d'une péri;

Aux pieds du Carmel ou du Gelboé, les plaintes d'un ange;

Dans les forêts d'Underwald ou de Glaris, les soupirs d'une fée.

Alors tout a disparu pour vous, faim, fatigue et sommeil; vous vous êtes arrêté, la tête inclinée, la bouche entr'ouverte, l'œil fixé sur ce massif noir, duquel semblaient sortir ces souffles d'harmonie qui se mêlaient à l'air du soir et venaient à vous dans l'ombre; et pendant que vous étiez là, immobile et en extase, les sons se sont succédé; vous avez pu les suivre, les analyser, et bientôt, désenchanté comme d'un premier amour, vous vous êtes dit, en piquant des deux votre cheval et en reprenant votre route :

— Ce n'est que la vibration d'une harpe dans laquelle passe le vent. —

Cependant, dédaigneux que vous fûtes alors, combien de fois depuis, soit dans un bal, soit au théâtre, dans votre veille ou dan votre sommeil, combien de fois, dites, quoique votre esprit fûs alors et tout entier attaché aux choses qui en étaient le plus éloignées, combien de fois n'avez-vous pas tressailli tout à coup croyant encore entendre ces sons éoliens qui vous avaient frappé

au soir sur une route d'Édimbourg ou de Dumfries, et dont votre âme avait gardé le souvenir!

Ce n'était cependant que la vibration d'une harpe dans laquelle passait le vent.

Mais cette harpe, c'était celle d'Ossian: ce vent, c'était le vent d'Écosse.

Eh bien! moi aussi, comme ce voyageur, j'ai ma harpe éolienne, j'ai des sons qui, quelque part que je sois, quelque pensée qui préoccupe mon esprit, quelque amour qui me tienne le cœur, retentissent tout à coup au fond de mon âme; j'ai une voix qui me parle dans le tumulte ou dans le silence, dans le jour ou dans l'ombre, et me fait frissonner, comme lorsque les cheveux d'une femme que j'aime me passent sur le visage. Harpe inconnue, sons mystérieux, voix divine!...

La première fois qu'elle me parla, j'étais enfant; la voix était douce et naïve, je la pris presque pour celle de ma mère. Elle me dit :

Quoi! Daniel, à six ans vous faites le faux brave,
Vous insultez un chien qui dort,
Vous lui tirez l'oreille, et, raillant votre esclave,
Sur ses pas endormis vous dressez une entrave.
L'esclave qui sommeille, ô Daniel! n'est pas mort!...
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière;
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux :
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière!
Malgré la nuit, j'y vois! sauvons-nous des flambeaux;
Sauvons-nous des témoins... Moi, je suis votre mère;
Je cacherai ta honte, enfant, dans mon amour.
Viens! j'ai pitié de toi, car ta honte est amère.
Bénis Dieu, sa bonté vient d'éteindre le jour!
Personne ne t'a vu lâche et méchant!... Écoute :
Pour t'appeler méchant, sais-tu ce qu'il m'en coûte?
C'est ton nom pour ce soir, subis-le devant moi.
Va! personne jamais ne l'entendra que toi.
Personne ne t'a vu d'une bête innocente

Tourmenter l'indolent sommeil,
Et, pour irriter son sommeil,
Lui simuler sa chaîne absente [1].

. . . . . .

. . . . . .

Plus tard, à l'âge où l'homme commence à se sentir vivre, où des souffles brûlants lui passent sur le cœur à l'aspect d'une femme, où tout le langage mystérieux de la création ne murmure à son oreille qu'un mot : Amour! et où son cœur le répète comme un écho à chacun de ses battements, j'entendis de nouveau cette voix éolienne, tendre et mélancolique, tendre comme celle d'une amante, cette voix qui disait :

LE PRINTEMPS

Le printemps est si beau! sa chaleur embaumée
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris.
Une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
Redemande l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce danger s'oppose;
L'image inattendue enivre la raison.
Tel un insecte ailé s'élance sur la rose
Et la brûle d'un doux poison.
Des jeunes souvenirs la foule caressante
Accourt, brave la crainte, et l'espace et le temps;
Qui n'a cru respirer, dans la fleur renaissante,
Les parfums regrettés de ses premiers printemps?

Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,
Naguère un charme triste est venu m'attendrir :
L'écouterai-je encor, curieuse et craintive,

[1] On aura la pièce entière dans le courant du volume.

Ce doux accent qui fait mourir?
Ce nom... j'allais le dire; il m'est donc cher encore?
Ma frayeur n'a donc plus de force contre lui?
Toi, qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore?
N'es-tu pas loin? n'ai-je pas fui?
Reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière
Obtiendrait tout des cieux?
Oui, pour ne plus les voir, j'abaisse ma paupière;
Je m'enfuis dans mon âme, et j'ai revu tes yeux!

Et maintenant que, plus avant dans la vie, après avoir laissé à chaque pas de cette rude montagne que nous gravissons une espérance, une illusion, un bonheur; maintenant qu'arrivé haletant et fatigué au sommet de la jeunesse, je détourne les yeux des débris qui jonchent ma route pour étendre ma vue vers le côté grave de l'existence; maintenant qu'il me faut dire adieu aux folles joies et aux jeunes amours, aux longues rêveries, avant que je m'engage dans le sentier aride, ô ma harpe éolienne! un dernier son; ô ma voix inconnue! un dernier chant, un son mélancolique, un chant de souvenir. J'écoute.

Ondine! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un seraphin le miroir solitaire?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison?

Quand je t'y vois glisser, dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi;
Je me regarde vivre, ombre silencieuse;
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi.
Car, toujours ramenés vers nos jeunes annales,
Nous retrempons nos yeux dans leurs fraîches couleurs.
Midi n'a plus le goût des heures matinales
Où l'on a respiré tant de sauvages fleurs;

Le champ, le plus beau champ que renfermât la terre,
Furent les blés bordant la maison de mon père,
Où je dansais, volage, en poursuivant du cœur
Un rêve qui criait : Bonheur ! bonheur ! bonheur !

O ma voix amie ! merci; car votre dernier chant est le plus doux de vos chants.

A. Dumas.

1858.

RÉVÉLATION

Vois-tu, d'un cœur de femme il faut avoir pitié.
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges;
Quand elles diraient non, je dis oui. Les plus sages
Ne peuvent sans transport se prendre d'amitié :
Juge d'amour! Ce mot nous rappelle nos mères,
Le berceau balancé dans leurs douces prières,
L'ange gardien qui veille et plane autour de nous,
Qu'une petite fille écoute à deux genoux;
Dieu, qui parle et se plaît dans une âme ingénue,
Que l'on a vu passer avec l'errante nue,
Dont on buvait l'haleine au fond des jeunes fleurs,
Qu'on regardait dans l'ombre et qui séchait nos pleurs;
Et le pardon qui vint, un jour de pénitence,
Dans un baiser furtif redorer l'existence!

Ce suave lointain reparaît dans l'amour;
Il redonne à nos yeux l'étonnement du jour;
Sous ses deux ailes d'or qu'il abat sur notre âme,
Des prismes mal éteints il rallume la flamme;
Tout s'illumine encor de lumière et d'encens,
Et le rire d'alors roule avec nos accents!

Des pompes de Noël la native harmonie
Verse encor sur l'hiver sa grâce indéfinie;
La cloche bondissante, avec sa grande voix,
Fait vibrer dans les airs : *Noël!* comme autrefois;
Et ce ciel qui s'emplit d'accords et de louanges,

C'est le *Salutaris* et le souffle des anges!
Et puis, comme une lampe aux rayons blancs et doux,
La lune, d'un feu pur inondant sa carrière,
Semble ouvrir sur le monde une immense paupière,
Pour chercher son Dieu jeune, égaré parmi nous.

« Oh! qu'elle soit heureuse entre toutes les femmes! »
Dit une femme heureuse et choisie à son tour;
« Oh! qu'elle règne aux cieux; j'ai mon ciel, j'ai l'amour:
Par lui, l'éternité sauve toutes nos âmes! »

La pitié fend la nue, et fait pleuvoir ses dons
Sur l'indigent qui court vers le divin baptême.
Regarde! son flambeau repousse l'anathème,
Et son manteau qui s'ouvre est chargé de pardons.
Noël! Noël! L'enfant lève sa tête blonde,
Car il sait qu'à minuit les anges font la ronde.
Quel bonheur de t'attendre à travers ce bonheur,
Dis: d'attirer ta vie à mon foyer rêveur!
Répands-y de tes yeux la lumière chérie;
Viens! J'ai besoin d'entendre et de baiser ta voix.
C'est avec ta voix que je prie,
C'est avec tes yeux que je vois!

Quand l'orgue exhale aux cieux les soupirs de l'église,
Ce qui se passe en moi, viens! que je te le dise;
Viens! Et salut à toi, culte enfant, pur trésor!
Par toi, la neige brûle et la nuit étincelle;
Par toi, la vie est riche; elle a chaud sous ton aile;
Le reste est pour le pauvre, et ce n'est qu'un peu d'or!
Donnons! qu'il est facile et doux d'être prodigue,
Quand on vit d'avenir, de prière, d'espoir,

Quand le monde fait peur, quand la foule fatigue,
Quand le cœur n'a qu'un cri : — Te voir, te voir, te voir !

Et, quand le silence
Adore à son tour,
La foi, qui s'élance,
Aux cieux se balance,
Et pleure d'amour !

Vivre ! toujours vivre,
D'un feu sans remords;
Nous sauver et suivre
Un Dieu qui se livre
Pour tuer la mort :

Aimer ce que j'aime,
Une éternité,
Et dans ton baptême,
M'abreuver moi-même
D'immortalité :

Quelle immense voie !
Que d'ans ! que de jours !
Viens, que je te voie;
Je tremble de joie :
Tu vivras toujours !

L'été, le monde ému frémit comme une fête;
La terre en fleurs palpite et parfume sa tête;
Les cailloux plus cléments, loin d'offenser nos pas,
Nous font un doux chemin. On vole, on dit tout bas :

« Voyez! tout m'obéit, tout m'appartient, tout m'aime!
Que j'ai bien fait de naître! et Dieu, car c'est Dieu même,
Est-il assez clément de protéger mes jours,
Sous une image ardente à me suivre toujours! »

Que de portraits de toi j'ai vus dans les nuages!
Que j'ai dans tes bouquets respiré de présages?
Que de fois j'ai senti, par un nœud doux et fort,
Ton âme s'enlacer à l'entour de mon sort!
Quand tu me couronnais d'une seconde vie,
Que de fois sur ton sein je m'en allais ravie,
Et reportée aux champs que mon père habitait,
Quand j'étais blonde et frêle, et que l'on me portait!
Que de fois dans tes yeux j'ai reconnu ma mère!
Oui! toute femme aimée a sa jeune chimère,
Sois-en sûr; elle prie, elle chante : et c'est toi
Qui gardais ces tableaux longtemps voilés pour moi.
Oui! si quelque musique en mon âme cachée
Frappe sur mon sommeil et m'inspire d'amour,
C'est pour ta douce image à ma vie attachée,
Caressante chaleur sur mon sort épanchée,
Comme sur un mur sombre un sourire du jour!

Mais, par un mot changé troubles-tu ma tendresse,
Oh! de quel paradis tu fais tomber mon cœur!
D'une larme versée au fond de mon ivresse,
Si tu savais le poids, ému de ta rigueur,
Penché sur mon regard qui tremble et qui t'adore,
Comme on baise les pleurs dont l'enfant nous implore,
A ton plus faible enfant tu viendrais, et tout bas :
« J'ai voulu t'éprouver, grâce! ne pleure pas! »

Parle-moi doucement, sans voix; parle à mon âme;
Le souffle appelle un souffle, et la flamme une flamme.
Entre deux cœurs charmés il faut peu de discours,
Comme à deux filets d'eau peu de bruit dans leur cours.
Ils vont, aux vents d'été parfument leur voyage;
Altérés l'un de l'autre et contents de frémir,
Ce n'est que de bonheur qu'on les entend gémir.
Quand l'hiver les cimente et fixe leur image,
Ils dorment suspendus sous le même pouvoir,
Et si bien enmêlés, qu'ils ne font qu'un miroir.

On a si peu de temps à s'aimer sur la terre!
Oh! qu'il faut se hâter de dépenser son cœur!
Grondé par le remords, prends garde! il est grondeur,
L'un des deux, mon amour, pleurera solitaire.
Parle-moi doucement, afin que dans la mort
Tu scelles nos adieux d'un baiser sans remords,
Et qu'en entrant aux cieux, toi calme, moi légère,
Nous soyons reconnus pour amants de la terre;
Que si l'ombre d'un mot t'accusait devant moi,
A Dieu, sans le tromper, je réponde pour toi :
« Il m'a beaucoup aimée! il a bu de mes larmes;
Son âme a regardé dans toutes mes douleurs;
Il a dit qu'avec moi l'exil aurait des charmes,
La prison du soleil, la vieillesse des fleurs! »

Et Dieu nous unira d'éternité; prends garde :
Fais-moi belle de joie! et quand je te regarde,
Regarde-moi. Jamais ne rencontre ma main,
Sans la presser : cruel! on peut mourir demain,
Songe donc! Crains surtout qu'en moi-même enfermée,
Ne me souvenant plus que je fus trop aimée,

Je ne dise, pauvre âme, oublieuse des cieux,
Pleurant sous mes deux mains et me cachant les yeux :
« Dans tous mes souvenirs je sens couler des larmes.
Tout ce qui fit ma joie enfermait mes douleurs :
Mes jeunes amitiés sont empreintes des charmes
Et des parfums mourants qui survivent aux fleurs. »

Je dis cela, jalouse; et je sens ma pensée
Sortir en cris plaintifs de mon âme oppressée.
Quand tu ne réponds pas, j'ai honte à tant d'amour,
Je gronde mes sanglots, je m'évite à mon tour;
Je m'en retourne à Dieu, je lui demande un père,
Je lui montre mon cœur gonflé de ta colère,
Je lui dis, ce qu'il sait, que je suis son enfant,
Que je veux espérer, et qu'on me le défend!

Ne me le défend plus! laisse brûler ma vie.
Si tu sais le doux mal où je suis asservie,
Oh! ne me dis jamais qu'il faudra se guérir;
Qu'aimer use le cœur et que tout doit mourir.
Car tu me vois dans l'âme : approche, tu peux lire;
Voilà notre secret : est-ce mal de le dire?
Non! rien ne meurt. Pieux d'amour ou d'amitié,
Vois-tu, d'un cœur de femme il faut avoir pitié!

LA VIE ET LA MORT DU RAMIER

Hélas ! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons promis de nous aimer toujours!
JULES DE RESSÉGUIER.

De la colombe au bois c'est le ramier fidèle;
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle;
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours !

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble;
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble,
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir :
Ne le déliez pas ! vous les feriez mourir.

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre,
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur;
Seuls, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,
Pour s'entr'aider à vivre, ou cacher leur bonheur !

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage
Cette blanche moitié de la colombe aux bois,
N'allez pas croire au moins que l'un d'eux soit volage;
Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois !

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues,
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux,
Et vous y trouverez quatre ailes détendues
Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux !

L'ATTENTE

Quand je ne te vois pas, le temps m'accable, et l'heure
A je ne sais quel poids impossible à porter.
Je sens languir mon cœur, qui cherche à me quitter,
Et ma tête se penche, et je souffre et je pleure.

Quand ta voix saisissante atteint mon souvenir,
Je tressaille, j'écoute... et j'espère immobile;
Et l'on dirait que Dieu touche un roseau débile;
Et moi, tout moi répond : Dieu! faites-le venir!

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur;
J'ai froid dans mes cheveux; ma vie est oppressée,
Et ton nom, tout à coup, s'échappe de mon cœur.

Quand c'est toi-même, enfin! quand j'ai cessé d'attendre,
Tremblante, je me sauve en te tendant les bras :
Je n'ose te parler, et j'ai peur de t'entendre;
Mais tu cherches mon âme, et toi seul l'obtiendras!

Suis-je une sœur tardive à tes vœux accordée?
Es-tu l'ombre promise à mes timides pas?
Mais je me sens frémir : moi, ta sœur! quelle idée!
Toi, mon frère!... ô terreur! Dis que tu ne l'es pas!

DORS-TU ?

Et toi, dors-tu quand la nuit est si belle,
Quand l'eau me cherche et me fuit comme toi!
Quand je te donne un cœur longtemps rebelle?
Dors-tu, ma vie! ou rêves-tu de moi?

Démêles-tu, dans mon âme confuse,
Les doux secrets qui brûlent entre nous?
Ces longs secrets dont l'amour nous accuse,
Viens-tu les rompre en songe à mes genoux?

As-tu livré ta voix tendre et hardie
Aux fraîches voix qui font trembler les fleurs?
Non! c'est du soir la vague mélodie :
Ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs!

Garde toujours ce douloureux empire
Sur notre amour qui cherche à nous trahir;
Mais garde aussi son mal dont je soupire;
Ce mal est doux, bien qu'il fasse mourir!

LES MOTS TRISTES

> Quoi! je mourrai! quoi! le temps à sa suite
> Amènera l'irrévocable jour,
> Le jour muet et sombre, où sans retour
> S'arrêtera ce cœur qui bat si vite!
>
> Madame AMABLE TASTU.

Souvent toute plongée au fond de ma tendresse,
Expiant, Dieu le veut! le nom de ta maîtresse,
Je pense que je souffre (aimer tant, c'est souffrir),
Qu'un jour je t'ai vu pâle, et que l'on peut mourir
Jeune, entends-tu! Je meurs pour mourir la première,
Pour braver avant toi la nuit ou la lumière.
J'entends des mots affreux tinter autour de moi,
Ces mots que dans l'enfance on apprend sans les croire,
Roulant, sans la troubler, au fond de la mémoire,
Inécoutés longtemps, longtemps vides d'effroi,
Tout à coup pleins d'accents, pleins de deuil, pleins de larmes,
Bondissant sur le cœur comme un tocsin d'alarmes!
C'est la cloche effrayée au cri sinistre et prompt,
Dont le pouls bat rapide et fiévreux dans l'espace,
Redoublant son frisson avec la mort qui passe:
De pâleur et de crainte elle cerne mon front.
Sous mes cheveux levés une eau froide circule.
Ah! ne t'étonne pas. J'aime! je suis crédule;
Ou plutôt, j'ai des yeux qui plongent sous les fleurs,
Au fond de nos baisers je sens rouler des pleurs!

L'avenir sonne; arrête! Oh! que nous marchons vite!
Qu'une heure a peu de poids sur un cœur qui palpite!

Ne peut-on lentement respirer le bonheur,
Vivre sans éveiller le temps et le malheur?
Embrasse-moi : plus près de ta moitié qui tremble,
Laisse passer la vie; elle nous aime ensemble!
Quand tu m'as dit adieu, je me donne à rêver,
Et les mots qui font peur reviennent me trouver,
Ils disent que l'on meurt en sortant d'une fête,
Et je t'y vois courir, et je cache ma tête,
Et leurs sons plus aigus sifflent entre mes doigts :
« On meurt! on meurt! on meurt! on se quitte une fois! »
Puis ton nom!... Ah! ce nom m'éveille; il me rassure.
Ton baiser presse encor mes lèvres, j'en suis sûre!
Et je m'appelle folle en me sentant frémir.
Vois! qu'un portrait de toi serait doux sous mes larmes;
Et je n'ai que ton nom, ton nom; pas d'autres armes.
Si je chantais, ma voix sortirait pour gémir;
A mon âme qui pense elle reste attachée;
Dans mes pâles tourments je demeure cachée :
Alors je rêve un monde où dureront toujours
Les caresses du cœur et les libres amours!
Prends mes ailes, viens! viens, où jamais la pensée
N'est un poignard armé contre une âme oppressée.
Songes-y! plus d'absence, et personne entre nous.
Là, nos trames d'amour n'ont plus de nœuds jaloux;
Là, jamais un fil noir ne traverse la joie
Des fuseaux toujours pleins d'or et de pure soie!

Avant de t'avoir vu, devines-tu comment
J'entrevoyais du ciel le vague enchantement?
Je regardais toujours, comme à travers un voile
On s'amuse à chercher la forme d'une étoile.
Sous l'immense rideau je ne pouvais saisir

Que des objets sans traits pour mes yeux sans désir,
Trop faible à m'élancer au delà de mon être,
Je rentrais dans ma vie, en te cherchant peut-être;
Car, toujours comme toi brûlante avec langueur,
Sans t'avoir vu des yeux, je te cherchais du cœur!

Et je disais le soir aux vives étincelles
Qui dans l'ombre éclairaient mes doutes à genoux :
« Dieu jette-t-il aux nuits de si douces parcelles,
Pour écrire son nom entre le ciel et nous! »

Et je rêvais le bruit de feuilles immortelles
Qui ne s'envolent plus sous l'haleine de l'air,
Sans nuit, sans froid, sans peur d'expier par l'hiver
De longs jours transparents comme les cœurs fidèles!
Et puis, en frissonnant, j'osais rêver encor
Je ne sais quel appui qui manquait à mon sort!

Là, du moins, je voyais les pauvres sans alarmes,
Sortis de leurs lambeaux, que Dieu n'a pas perdus,
Rassasiés d'un pain qui ne s'épuise plus,
A l'immense festin payé de tant de larmes;

Un roi, de l'homme nu devinant les douleurs,
Sans sceptre, sans couronne, à la pitié sensible,
Agenouillé devant sa victime paisible,
Pesant ses fers tombés et les mouillant de pleurs;

Du riche repentant l'âme enfin éclairée,
Versant un doux breuvage à quelque âme altérée :
C'était beau! c'était tout. Quand ta voix me parla,
Le rideau s'entr'ouvrit, l'éternité brûla!

Le ciel illuminé s'emplit de ta présence;
Dieu te mit devant moi, je compris sa puissance.
En passant par tes yeux mon âme a tout prévu :
Dieu, c'est toi pour mon cœur. J'ai vu Dieu : je t'ai vu!

Mais, pour te retrouver dans cette joie immense,
Il faut franchir l'espace, et la mort le commence.
Horreur! il faut passer par un étroit cercueil,
Quitter ta main qui brûle, et ta voix toujours tendre.
Ah! dans le désespoir d'être un jour sans l'entendre,
Tout mon ciel se referme... En tremblant, sur le seuil
Où la cloche qui pleure est toujours entendue,
Pour nous éteindre à deux, je suis redescendue;
Où ces signaux de mort, envoyés devant moi,
S'allument, et longtemps tremblent comme des lampes,
Qu'on voit glisser au loin sur les gothiques rampes
D'une église, où je vais le soir prier pour toi.
Dis : cette ombre qui passe auprès de la chapelle,
Est-ce ton âme en peine, en quête de mon sort,
Sous une aile tremblante et paresseuse encor,
Dont le doux bruit de plume et m'effleure et m'appelle?
« Heureux qui s'abandonne, » oh! tu l'as dit souvent,
« Et qui s'envole à Dieu comme la plume au vent! »

Mais, tiens : pour remonter, intrépide hirondelle,
Le chemin lumineux qui ramène au soleil,
Pour partir en aveugle, en joie, à tire-d'aile,
Et ne voir devant soi que l'horizon vermeil,
Il faut mourir enfant! Il faut, doux somnambule,
S'élançant par la tombe aux jardins sans hivers,
Ne pas se réveiller à la voix des pervers,
Et du sein maternel s'en retourner crédule,

Comme un doux rossignol sort du fond d'une fleur,
Sans avoir répandu sa voix sur la vallée,
Et va frapper aux cieux pour son hymne exilée
Qui ne veut pas apprendre à chanter la douleur.
Beaux enfants! tout pétris de baisers, de prières,
Faibles cygnes tombés des célestes bruyères,
Au duvet encor chaud de la main du Seigneur,
Et qui ne voulez pas ramper vers le malheur,
Vous faites bien! Restez à l'alphabet d'un ange,
Dont chaque lettre sainte est un signe d'amour;
Solfége harmonieux où nul accord ne change,
Et dont la clef sonore ouvre un autre séjour!
Mais, quand Dieu nous reprend vos ailes et vos charmes,
Que dit-il de les voir humides de nos larmes?...

Et toi! viens-tu? Viens donc! car au bruit de tes pas
Ma peur s'envolerait : je ne les entends pas!
J'étends mes mains au jour, et je le trouve sombre.
Je cherche à m'appuyer comme un enfant dans l'ombre.
Je lis, ou je crois lire; et les lugubres mots,
En oracles rangés décrivent deux tombeaux
Qui, retenant sur eux ma frayeur arrêtée,
Sortent en traits de plomb de la page irritée.
Il faut fermer le livre et tomber à genoux;
Il faut dire : Mon Dieu! pitié pour lui... pour nous!

Et me voilà! voilà comme tu m'as rendue!
A deux pas de tes pas, je suis seule, perdue;
Je dépends d'un nuage ou du vol d'un oiseau,
Et j'ai semé ma joie au sommet d'un roseau!

MALHEUR A MOI !

Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
ANDRÉ CHÉNIER.

Malheur à moi ! je ne sais plus lui plaire;
Je ne suis plus le charme de ses yeux;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,
Pour attendrir sa jalouse colère;
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des serments ou des larmes.
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes :
Malheur à moi !

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,
Insoucieux, il parle de sa mort !
De ma tristesse il n'a plus le remords,
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie !
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,
Sans les frayeurs que j'ai tant pardonnées,
Il vit des fleurs qu'il n'avait pas données :
Malheur à moi !

Distrait d'aimer, sans écouter mon père,
Il l'entendit me parler d'avenir;
Je n'en ai plus, s'il n'y veut pas venir.
Par lui je crois, sans lui je désespère;
Sans lui, mon Dieu ! comment vivrai-je en oi?

Je n'ai qu'une âme, et c'est par lui qu'elle aime;
Et lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même,
Malheur à moi !

LA JALOUSE

Pour la dernière fois je veux tromper mon cœur
L'enivrer d'espérance, hélas! et de mensonges!
CHARLES NODIER.

Sans signer ma tristesse, un jour, au seul que j'aime
J'écrivis en secret : « Elle attend, cherche-la !
Devine qui t'appelle, et réponds : « Me voilà ! »
Et quand il apparut, quand j'accourais moi-même,
Quand je retins le cri d'un bonheur plein d'effroi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans me nommer, craintive en livrant mes alarmes,
J'écrivis : « J'ai pleuré; je pleure... C'est pour vous :
Que l'amour vous éclaire et demeure entre nous ! »
Et quand il vit mes yeux encor voilés de larmes,
Quand il toucha ma main qui lui rendait ma foi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans dire : « C'était moi ! » je m'enfuis; je succombe.
Bientôt je n'aurai plus de secret à cacher.
S'il rêve alors au nom qui courut le chercher,
Il le devinera peut-être sur ma tombe;
Et, soulevant enfin ma vie avec effroi,
Qu'il dise au moins : « C'est elle ! ô pitié ! c'était toi ! »

NE VIENS PAS TROP TARD!

A tout ce qu'elle entend, de vous seule occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas :
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas!
ANDRÉ CHÉNIER.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier dans les longs soirs d'hiver!
BÉRANGER.

Sais-tu qu'une part de ma vie
Me manque et retourne vers toi?
Où la tienne languit sans moi,
Dis, sais-tu qu'elle t'a suivie?
Pour qui te voit, béni soit Dieu!
Pour qui te perd, bonheur, adieu!

Quand de ta demeure isolée
Tu franchis lentement le seuil,
De moi si ta vie est en deuil,
Crois-tu la mienne consolée?
Pour qui te voit, béni soit Dieu!
Pour qui te perd, bonheur, adieu!

Le soir, quand ton foyer s'allume,
Dans ses ondoyantes lueurs,
Vois-tu, comme à travers les pleurs,
Que mon âme ainsi se consume?
Pour qui te voit, béni soit Dieu!
Pour qui te perd, bonheur, adieu!

Si quelque étincelle plus vive
Échappe au flambeau vacillant,
Comprends-tu l'avis consolant,
Que vers toi ce message arrive?
Pour qui te voit, béni soit Dieu!
Pour qui te perd, bonheur, adieu!

La voilà : c'est mon âme entière;
Accueille-la d'un doux regard.
Viens aussi... ne viens pas trop tard,
Rendre le jour à ma paupière.
Pour qui te voit, béni soit Dieu!
Pour qui te perd, bonheur, adieu!

PARDON!

Et toi, crois-tu comme eux le ciel inexorable?
Es-tu triste en songeant qu'il est fermé sur moi,
Que mon éternité coulera misérable,
Et qu'à force d'amour je l'oubliai pour toi!

Le savais-tu déjà, lorsque tu m'as charmée,
Que se plaire est un crime et s'entendre une erreur?
Pour l'oublier aussi tu m'as donc bien aimée?
Et le ciel, tout le ciel, n'était-ce pas ton cœur?

Mais si Dieu n'a rien fait pour défendre qu'on aime,
S'il n'a pas dit l'enfer au monde épouvanté,

S'il n'est pas descendu pour l'annoncer lui-même,
L'homme est donc bien méchant de l'avoir inventé!

Ne crains pas ! j'ai langui dans un feu qui dévore;
J'ai porté ma couronne, et ma croix, et mes pleurs.
Je mourrai loin de toi... que puis-je craindre encore?
Va, pour tous les tombeaux la nature a des fleurs.

Dieu n'a pas dit : « Brisez son fragile courage. »
Dieu fit le roseau faible, et l'air est son appui :
L'espérance, c'est Dieu, même au sein de l'orage;
Je suis roseau, je tremble... et je cherche après lui!

LES AILES D'ANGE

Vous aussi, vous m'avez trompée,
Avec vos traits d'ange et vos pleurs;
Sous le charme de vos douleurs,
Mon âme reste enveloppée.
De vos jours longtemps accablés,
J'écartai les ombres cruelles :
Mais l'air pur fait frémir vos ailes,
Bel ange! et vous vous envolez.

Quand vos ailes alors tremblantes
Vinrent se reposer sur moi,
Quand, à travers un peu d'effroi,
J'accueillis vos peines brûlantes;

Entre vous et les cieux troublés
J'étendis mes deux mains fidèles;
Sur mon cœur j'ai séché vos ailes,
Bel ange! et vous vous envolez.

Saviez-vous qu'une voix plaintive
Pût toucher un cœur à la mort?
Étiez-vous triste du remords
D'y rendre ma vie attentive?
Où fuir, hélas! quand vous parlez
De pleurs, d'amitiés éternelles?
J'écoutais; j'oubliais vos ailes,
Bel ange! et vous vous envolez.

Charmez votre exil sur la terre,
Sous d'autres cieux, par d'autres fleurs;
Allez! Dieu comptera vos pleurs
Au fond d'une âme solitaire.
Peut-être un jour vous reviendrez
Y cacher des douleurs nouvelles :
Mais vous aurez toujours des ailes;
Toujours vous vous envolerez.

L'ADIEU TOUT BAS

Quoi! chanter quand l'amour, quand la douleur déchire!
Chanter, la mort dans l'âme et les pleurs dans les yeux!
JEAN POLONIUS.

Autant que moi-même,
En quittant ces lieux,
Cherchez qui vous aime
Et vous plaise mieux!

Éloignez la flamme
Qui nourrit mes pleurs,
Car je n'ai qu'une âme
Pour tant de douleurs!

La raison regarde
A trop d'amitié;
J'en pris, par mégarde,
Plus de la moitié!

Dormez à ma plainte,
Quand j'écris tout bas
Ces mots que ma crainte
N'exhalera pas!

La femme qui pleure
Trahit son pouvoir;
Il faut qu'elle meure
Sans le laisser voir!

Quand le cœur sommeille
Frappé de langueur,
Ce n'est pas l'oreille
Qui comprend un cœur !

Il est un langage
Appris par les yeux;
Nos yeux, page à page,
Y lurent les cieux !

C'est un livre d'ange,
Quand on est aimé :
Si l'un des deux change,
Le livre est fermé !

RÉVEIL

Avoir aimé, ce n'est plus vivre.
PARNY.

C'est qu'ils parlaient de toi, quand, loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux;
C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous.

Et puis leurs voix riaient : j'ai pu rester sans crainte.
On disait ton bonheur et tes belles amours.
A mon livre fermé, moi, je lisais toujours;
Car sur mon front baissé toute une âme était peinte.

Te voilà donc heureux! je sais donc tout prévoir!
Je ne crains donc plus rien... rien, que de te revoir :
Heureux par tant d'objets! je respire moi-même;
Sur deux cœurs à la fois je n'ai plus à gémir;
Je dirai : Quel bonheur! ce n'est plus moi qu'il aime;
D'autres ont pris mes pleurs... et je pourrai dormir!

Reste à ce doux éclat qui rayonne autour d'elles;
Leur front se baigne encor dans l'air pur du matin,
Et je leur sais gré d'être belles,
Si ces fleurs d'un moment consolent ton destin.
Mais le voir! ah! c'est trop. N'attends pas l'impossible;
Laisse au ruisseau désert son cours triste et paisible;
Ne viens pas me surprendre, et, d'un regard glacé,
Me défendre de vivre au moins dans le passé!
Ne viens pas, dans mes traits qu'un tourment décolore,
Plus voilés, plus rêveurs encore,
Oh! ne viens pas compter, malgré moi découverts,
Les pleurs que j'ai versés, les jours que j'ai souffert!
Laisse-moi m'isoler dans l'oubli de mes peines;
D'un esclave qui dort ne heurte pas les chaînes.
Si je dois au passé quelques éclairs heureux,
Il est temps de mourir à ce qu'il eut d'affreux.
Ne fais plus fermenter dans mon âme troublée
Tous ces germes amers où s'éteint la raison :
Laisse tomber en paix une fleur accablée,
Atteinte dans le cœur d'un tranquille poison.

Tu le sais, comme on voit un calme et frais breuvage
Tourner pendant l'orage,
Tu le sais : quand l'amour gronde et fait tant souffrir,
La douce humeur de l'âme est facile à s'aigrir.

J'ai senti... (le dirai-je? oui, s'accuser soi-même
Est peut-être un besoin d'absoudre ce qu'on aime)
J'ai senti tout mon cœur s'élever contre toi;
J'ai supplié la mort d'éteindre ma mémoire;
Oui, j'ai haï ton nom! oui, j'ai haï ta gloire!
Ah! c'est que je t'aimais alors : pardonne-moi!

DÉTACHEMENT

> Yet, are there souls with whom my own would rest, whom I might bless, with whom I might be blessed.
>
> BYRON.

> Combien il faut avoir souffert pour être fatigué même de l'espérance!
>
> PAULINE.

Il est des maux sans nom, dont la morne amertume
Change en affreuses nuits nos jours qu'elle consume.
Se plaindre est impossible; on ne sait plus parler;
Les pleurs même du cœur refusent de couler.
On ne se souvient pas, perdu dans le naufrage,
De quel astre inclément s'est échappé l'orage.
Qu'importe? Le malheur s'est étendu partout;
Le passé n'est qu'une ombre, et l'attente un dégoût.

C'est quand on a perdu tout appui de soi-même;
C'est quand on n'aime plus, que plus rien ne nous aime;
C'est quand on sent mourir son regard attaché
Sur un bonheur lointain qu'on a longtemps cherché,
Créé pour nous peut-être! et qu'indigne d'atteindre,
On voit comme un rayon trembler, fuir... et s'éteindre.

TRISTESSE

Une fille est née dans la classe du peuple, et, malgré le triste avenir qui lui est réservé, sa naissance a été accueillie comme un joyeux événement.

. . . . . .

Elle est heureuse, car le soleil brille ; la pluie tombe, l'arc-en-ciel étend ses couleurs, et les oiseaux chantent pour elle. Son sommeil est profond et doux, ses jeux gais et vifs, son pain délicieux ! Elle ne sait pas le secret d'être mécontente de ce qu'elle possède.

Un auteur anglais.

N'irai-je plus courir dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

C'est que, pour retourner à ces fraîches prémices,
A ces fruits veloutés qui pendent au berceau,
Prête à se replonger aux limpides calices
De la source fuyante et des vierges délices,
L'âme hésite à troubler la fange du ruisseau.

Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire,
D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé,
De rapprendre un affront que l'on crut effacé,
Que le temps, que le ciel a dit de ne plus croire,
Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé !

Qui n'a senti son front rougir, brûler encore,
Sous le flambeau moqueur d'un amer souvenir ?

Qui n'a pas un écho cruellement sonore,
Jetant par intervalle un nom que l'âme abhorre,
Et la fait s'envoler au fond de l'avenir?

Vous aussi, ma natale, on vous a bien changée!
Oui! quand mon cœur remonte à vos gothiques tours
Qu'il traverse, rêveur, notre absence affligée,
Il ne reconnaît plus la grâce négligée
Qui donnait tant de charme au maternel séjour!

Il voit rire un jardin sur l'étroit cimetière
Où la lune souvent me prenait à genoux.
L'ironie embaumée a remplacé la pierre
Où j'allais, d'une tombe indigente héritière,
Relire ma croyance au dernier rendez-vous.

Tristesse! après longtemps revenir, isolée,
Rapporter de sa vie un compte douloureux,
La renouer malade à quelque mausolée,
Chercher un cœur à soi sous la croix violée,
Et ne plus oser dire : « Il est là! » c'est affreux!

Mais cet enfant qui joue et qui dort sur la vie,
Qui s'habille de fleurs, qui n'en sent pas l'effroi;
Ce pauvre enfant heureux que personne n'envie,
Qui, né pour le malheur, l'ignore et s'y confie,
Je le regrette encor : cet enfant, c'était moi.

Au livre de mon sort si je cherche un sourire,
Dans sa blanche préface, oh! je l'obtiens toujours
A des mots commencés, que je ne peux écrire,

Éclatants d'innocence et charmants à relire
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours!

Un bouquet de cerise, une pomme encor verte,
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur!
A tant de volupté l'âme neuve est ouverte,
Quand l'âpre affliction, de miel encor couverte,
N'a pas trempé nos sens d'une amère saveur!

Parmi les biens perdus dont je soupire encore,
Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bleu si beau,
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,
Puis que je ne vis plus à la suivante aurore?
Ne devra-t-elle pas renaître à mon tombeau?

Douce église! sans pompe, et sans culte et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait fière à chaque fenêtre;
Près du Christ mutilé, qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois?

Oh! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,
Balançant au vieux mur son fragile réseau?
Comme l'aile d'un ange, aimante et dépliée,
L'humble pampre embrassait l'église humiliée
De sa pâle verdure, où tremblait un oiseau!

L'oiseau chantait, piquait le fruit mûr, et ses ailes
Frappaient l'ogive sombre avec un bruit joyeux;
Et le soleil couchant dardait ses étincelles
Aux vitraux rallumés de rougeâtres parcelles,
Qui me restaient longtemps ardentes dans les yeux.

Notre-Dame[1] ! aujourd hui belle, retentissante,
Triste alors, quel secret m'avez-vous dit tout bas?
Et quand mon timbre pur remplaçait l'orgue absente,
Pour répondre à l'écho de la nef gémissante,
Mon frêle et doux *Ave*, ne l'écoutiez-vous pas?

Et ne jamais revoir ce mur où la lumière
Dessinait Dieu visible à ma jeune raison!
Ne plus mettre à ses pieds mon pain bis, ma prière!
Ne plus suivre mon ombre au bord de la rivière
Jusqu'au chaume enlierré que j'appelais maison!

Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde,
Crédule, où j'allais voir descendre le soleil;
Qui faisait aux enfants un miroir de son onde :
Elle est tarie... Hélas! tout se tarit au monde;
Hélas! la vie et l'onde ont un destin pareil!

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours;
Où j'entendis, captive, une voix résonnante
Et chère à ma prison m'enlever frissonnante :
Voix de mon père, ô voix! m'appelez-vous toujours?

Où libre je pâlis de tendresse éperdue;
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu
S'ouvrir! Mon père au loin m'avait donc entendue?
Fière, en tenant sa main, je traversai la rue :
Il la remplissait toute; il ressemblait à Dieu!

[1] Une église de Douai, abandonnée pendant la révolution.

Albertine! et là-bas flottait ta jeune tête,
Sous le calvaire en fleurs; et c'était loin du soir!
Et ma voix bondissante avait dit : Est-ce fête?
O joie! est-ce demain que Dieu passe et s'arrête?
Et tu m'avais crié : « Tu vas voir! tu vas voir! »

Oui, c'était une fête, une heure parfumée;
On moissonnait nos fleurs, on les jetait dans l'air :
Albertine riait sous la pluie embaumée;
Elle vivait encor; j'étais encore aimée!
C'est un parfum de rose... il n'atteint pas l'hiver!

Du moins, n'irai-je plus dans l'enclos de ma mère?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs?

ABNÉGATION

Qui sait si vivre n'est pas mourir, et si là-bas on ne croit pas que mourir c'est vivre?

EURIPIDE.

Si solitaire, hélas! et puis si peu bruyante,
Tenant si peu d'espace, on me l'envie encor :
Cette pensée est triste, elle entraîne à la mort;
Et, pour s'en reposer, la tombe est attrayante!

C'est la première fois qu'elle a navré mon sein;
A tous les flots amers de ma vie écoulée
Cette goutte de fiel ne s'était pas mêlée;
Personne n'avait dit : « S'en ira-t-elle enfin ? »
Oh! personne! A présent je suis de trop au monde,
Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser mes instants;
Je trompe une espérance!... En vain je la seconde;
Importune et mourante, on peut vivre longtemps!

Oui, je me presse en vain d'avancer et de vivre.
Quelque anneau tient encor mon cœur! il se rompra.
Tout ce que j'aime est frêle et meurt; et pour vous suivre,
Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera!

LE MAL DU PAYS

Ce front facile à se rider, ces joues légèrement creusées, gardaient l'empreinte du sceau dont le malheur marque ses sujets, comme pour leur laisser la consolation de se reconnaître d'un regard fraternel, et de s'unir pour lui résister.

HONORÉ DE BALZAC.

Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui parmi les rigueurs d'une injuste maison
Ne perds point l'innocence en perdant la raison.

ANDRÉ CHÉNIER.

Je veux aller mourir aux lieux où je suis née :
Le tombeau d'Albertine est près de mon berceau.
Je veux aller trouver son ombre abandonnée;
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour, d'un long silence écouté sans effroi,
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne.
Qu'on me rende Albertine! elle avait cette voix
Qu'un souvenir du ciel à quelques femmes donne;
Elle a béni mon nom... autre part... autrefois!

Autrefois!... qu'il est loin, le jour de son baptême!
Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau :
Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même,
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre?
Sans clarté dans la vie, où s'adressent nos pas,
Inconnus aux mortels qui nous tendent leurs bras,
Pleurants, comme effrayés d'un sort involontaire?

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre,
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre,
Et qu'un ami n'a plus que nos traits dans son cœur?

Ah! quand je descendrai rapide, palpitante,
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,
Reconnaîtrai-je enfin la seule âme constante
Qui m'aimait imparfaite, et me grondait si bas!

Te verrai-je, Albertine, ombre jeune et craintive?
Jeune, tu t'envolas peureuse des autans :

Dénouant pour mourir ta robe de printemps,
Tu dis : « Semez ces fleurs sur ma cendre captive. »

Oui! je reconnaîtrai tes traits pâles, charmants!
Miroir de la pitié qui marchait sur tes traces,
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces,
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements!

Oui, tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile,
Albertine! et tu sais l'autre vie avant moi.
Un soir, j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile;
Elle a baisé mon front, et j'ai dit : C'est donc toi!

Viens encor, viens! j'ai tant de choses à te dire!
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais! j'ai souffert.
O ma plus que sœur! viens : ce que je n'ose écrire,
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert!

LA SINCÈRE

Ah! c'est vous que je vois
Enfin! et cette voix qui parle est votre voix!
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!
VICTOR HUGO.

Veux-tu l'acheter?
Mon cœur est à vendre.
Veux-tu l'acheter,
Sans nous disputer?

Dieu l'a fait d'aimant,
Tu le feras tendre;
Dieu l'a fait d'aimant
Pour un seul amant!

Moi, j'en fais le prix;
Veux-tu le connaître?
Moi, j'en fais le prix;
N'en sois pas surpris.

As-tu tout le tien?
Donne, et sois mon maître.
As-tu tout le tien,
Pour payer le mien?

S'il n'est plus à toi,
Je n'ai qu'une envie;
S'il n'est plus à toi,
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera
Fermé dans la vie;
Le mien glissera,
Et Dieu seul l'aura!

Car, pour nos amours,
La vie est rapide;
Car, pour nos amours,
Elle a peu de jours.

L'âme doit courir
Comme une eau limpide;

L'âme doit courir,
Aimer et mourir.

A MONSIEUR

ALPHONSE DE LAMARTINE

Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent.
Imitation de J. C.

Triste et morne sur le rivage
Où l'espoir oublia mes jours,
J'enviais à l'oiseau sauvage
Les cris qu'il pousse dans l'orage,
Et que je renferme toujours!

Et quand l'eau s'enfuyait, semée
De tant d'heures, de tant de mois,
Sous ma voile sombre et fermée,
D'une vie autrefois aimée
Je ne traînais plus que le poids!

J'osais, au fond de ma misère,
Rêvant sous mes genoux pliés,
Sans haleine pour ma prière,
Murmurer à Dieu : « Dieu mon père!
Mon père! vous nous oubliez!

« Vous ne donnez repos, ni trêve,
Ni calme à notre errant esquif,
Tantôt échoué sur la grève,
Tantôt emporté comme un rêve,
Perdu dans l'orage ou captif !

« Partout où le malheur l'égare,
Une mère a peur de mourir;
J'ai peur : j'ose nommer barbare
Le destin, mobile et bizarre,
Qui fit mes enfants pour souffrir !

« Qui prendra la rame affligée
Quand la barque, sans mouvement,
De mon faible poids allégée,
Leur paraîtra vide, changée,
Et sur un plus morne élément ?

« Sans char, sans prêtre, au cimetière
Leur piété me conduira;
Puis, d'un peu de buis ou de lierre,
Doux monument de sa prière,
Le plus tendre me couvrira !... »

Tout passe ! et je vis disparaître
L'orage avec l'oiseau plongeur;
Et sur mon étroite fenêtre
La lune, qui venait de naître,
Répandit sa douce blancheur.

J'étendis mes bras devant elle,
Comme pour atteindre un ami

Dont le pas, vivant et fidèle,
Tout à coup au cœur se révèle
Sur le seuil, longtemps endormi.

Je ne sais quelle voix puissante
Retint mon souffle suspendu;
Voix d'en haut, brise ravissante,
Qui me relevait languissante,
Comme si Dieu m'eût répondu !

Mais pour trop d'espoir affaiblie,
Et voilant mes pleurs sous ma main,
J'ai dit dans ma mélancolie :
« Lorsque tout m'ignore ou m'oublie,
Quel ange est donc sur mon chemin? »

C'était vous! j'entendis des ailes
Battre au milieu d'un ciel plus doux :
Et sur le sentier d'étincelles
Que formaient d'ardentes parcelles,
L'ange qui venait, c'était vous !

Oui, du haut de son vol sublime
Lamartine jetait mon nom,
Comme, d'une invisible cime,
A la barque, au bord de l'abîme,
Le ciel ému jette un rayon !

Doux comme une voix qui pardonne,
Depuis que ton souffle a passé
Sur mon front pâle et sans couronne,
Une sainte pitié résonne
Autour de mon sort délaissé !

Jamais, dans son errante alarme,
La *Péri*, pour porter aux cieux,
Ne puisa de plus humble larme
Que le pleur, plein d'un triste charme,
Dont tes chants ont mouillé mes yeux!

Mais, dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas,
Doux à lire, plus doux à croire,
Oh! n'as-tu pas dit le mot gloire?
Et ce mot, je ne l'entends pas;

Car je suis une faible femme,
Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,
Et toi seul découvres la flamme
D'une lampe qui va mourir.

Devant tes hymnes de poëte,
D'ange, hélas! et d'homme à la fois,
Cette lyre inculte, incomplète,
Longtemps détendue et muette,
Ose à peine prendre une voix.

Je suis l'indigente glaneuse
Qui d'un peu d'épis oubliés
A paré sa gerbe épineuse,
Quand ta charité lumineuse
Verse du blé pur à mes pieds.

Oui! toi seul auras dit : — Vit-elle? —
Tant mon nom est mort avant moi!

Et, sur ma tombe, l'hirondelle
Frappera seule d'un coup d'aile
L'air harmonieux comme toi!

Mais toi! dont la gloire est entière,
Sous sa belle égide de fleurs,
Poëte! au bord de ta paupière,
Dis vrai : sa puissante lumière
A-t-elle arrêté bien des pleurs?

Nous faisons suivre cette pièce de madame Desbordes-Valmore des beaux vers qui lui avaient été adressés par M. de Lamartine. Nos lecteurs nous sauront gré de les trouver ici.

A MADAME

DESBORDES-VALMORE

Souvent sur les mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sur ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu!

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,

Et ses vigoureuses antennes
Balançaient sur les vertes plaines
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans la carrière
Battait en grondant ses sabords.
Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors!

Longue course à l'heureux navire!
Disais-je; en trois bonds il a fui!
La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui!

Mais d'une humble voile sur l'onde
Si je distinguais la blancheur,
Esquif que chaque lame inonde,
Seule demeure qu'ait au monde
Le foyer flottant du pêcheur;

Lorsqu'au soir sur la vague brune,
La suivant du cœur et de l'œil,
Je m'attachais à sa fortune,
Et priais les vents et la lune
De la défendre de l'écueil;

Sous une voile dont l'orage
En lambeaux déroulait les plis,
Je voyais le frêle équipage
Disputer son mât qui surnage
Aux coups des vents et du roulis

Debout, le père de famille
Labourait les flots divisés;
Le fils manœuvrait, et la fille
Recousait avec son aiguille
La voile ou les filets usés.

Des enfants, accroupis sur l'âtre,
Soufflaient la cendre du matin,
Et déjà la flamme bleuâtre
Égayait le couple folâtre
De l'espoir d'un frugal festin.

Appuyée au mât qui chancelle,
Et que sa main tient embrassé,
La mère les couvait de l'aile,
Et suspendait à sa mamelle
Le plus jeune à son cou bercé.

Ils n'ont, disais-je, dans la vie
Que cette tente et ces trésors;
Ces trois planches sont leur patrie
Et cette terre en vain chérie
Les repousse de tous ses bords!

En vain de palais et d'ombrage
Ce golfe immense est couronné.
Ils n'ont pour tenir au rivage
Que l'anneau, rongé par l'orage
De quelque môle abandonné!

Ils n'ont pour fortune et pour joie
Que les refrains de leurs couplets,

L'ombre que la voile déploie,
La brise que Dieu leur envoie,
Et ce qui tombe des filets!

Cette pauvre barque, ô Valmore!
Est l'image de ton destin.
La vague, d'aurore en aurore,
Comme elle te ballotte encore
Sur un océan incertain!

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager,
Et, comme l'oiseau sans asile,
Tu vas glanant de ville en ville
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse,
L'oiseleur les épargne, et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids!

Mais l'oiseau que ta voix imite
T'a prêté sa plainte et ses chants,
Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants!

Du poëte c'est le mystère;
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts;

Puis, d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre
Plus sonore dans ses débris!...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort!
L'âme chante dans les tortures,
Et chacune de ses blessures
Lui donne un plus sublime accord!

Sur la lyre où ton front s'appuie
Laisse donc résonner tes pleurs!
L'avenir, du barde est la vie,
Et les pleurs que la gloire essuie
Sont le seul baume à ses douleurs!

LA MÉMOIRE

> Hélas! qu'est-ce que l'amour, si ce n'est une douleur?
>
> BYRON.

Tais-toi, ma sœur! le passé brûle.
Son nom, c'est lui; ne le dis plus :
Se reprendre à des biens perdus,

C'est marcher au flot qui recule.
Empreint d'une ardente douceur,
A peine effleure-t-il ma bouche,
Comme une flamme qui me touche,
Ce nom brûle... Tais-toi, ma sœur.

Femme, tu vois un cœur de femme
Au fond de nos yeux consternés,
Lorsqu'à s'éteindre condamnés,
Trop de fièvre en usa la flamme.
Au mal qui fait longtemps souffrir,
Crois-moi, l'homme est plus inflexible;
Il nous défend d'être sensible :
Il ne défend pas d'en mourir !

Ce qu'il sait de science amère
Pour mentir à son propre amour;
Ce qu'il peut inventer un jour
Contre son idole éphémère;
Ce que j'ai ressenti tout bas
De sa haine... ou de son délire,
Tout haut je ne veux pas le dire,
Pour que Dieu ne me venge pas !

Car j'ai là comme une prière
Qui pleure pour lui, nuit et jour,
C'est la charité dans l'amour,
Ou c'est sa parole première.
Qu'elle enfermait d'âme et de foi,
Sa voix jeune et sitôt parjure !
J'en parle à Dieu sans son injure,
Pour que Dieu l'aime autant que moi.

Je garde au cœur la fraîche empreinte
De ce qu'il fut dans sa candeur;
Et, quand Dieu pèsera mon cœur,
Crois-tu qu'il en brise l'étreinte?
Lui n'est plus lui, même à ses yeux;
D'autres n'ont que son faux hommage :
Je le plains; mais sa belle image,
Je ne la lui rendrai qu'aux cieux!

LES FLEURS

Il est si beau de mourir jeune, et de rendre au Dieu qui nous juge une vie encore pleine d'illusions!

M. H. DE LATOUCHE.

Oh! de l'air! des parfums! des fleurs pour me nourrir!
Il semble que les fleurs alimentent ma vie;
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie :
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!

Pour éteindre une fleur il faut moins qu'un orage :
Moi, je sais qu'une larme effeuille le bonheur.
A la fleur qu'on va fuir qu'importe un long courage?
Heureuse, elle succombe à son premier malheur!

Roseaux moins fortunés, les vents, dans leur furie,

Vous outragent longtemps sans briser votre sort;
Ainsi, roseau qui marche en sa gloire flétrie,
L'homme achète longtemps le bienfait de la mort!

Et moi, je veux des fleurs pour appuyer ma vie;
A leurs frêles parfums j'ai de quoi me nourrir :
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie;
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!

L'IMPOSSIBLE

On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie. Il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Qui me rendra les jours où la vie a des ailes,
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,
Et lustrent son plumage au lever du soleil!

Ciel! un de ces fils d'or pour ourdir ma journée,
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs!
Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,
Un rêve où je sois libre, enfant, à peine née,

Quand l'amour de ma mère était mon avenir;
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille;
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille!
Quand vivre était le ciel, on s'en ressouvenir!

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme
Me palpitait heureuse, et de quoi? je ne sais;
Quand toute la nature était parfum et flamme;
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... passés!

LE RETOUR DU MARIN

Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
DE BÉRANGER.

« Petits enfants, vos jeunes yeux,
Entre l'eau qui gronde et les cieux
Ont-ils vu blanchir une voile?
Celle dont j'ai filé la toile,
Si mon rêve dit l'avenir,
Avant l'hiver doit revenir.

« — Oui! tantôt sur la roche nue,
En regardant l'errante nue,
Nous avons vu là-bas, là-bas,
Rouler une voile sans mâts.

« — Enfants des pauvres matelots,
Dont les pères sont sur les flots,
Votre voix peut percer l'orage :
Criez de tout votre courage !
Dans l'éclair aux sombres couleurs,
Voit-on flotter nos trois couleurs ?

« — Non : du haut de la roche nue,
Quand l'éclair déchire la nue,
Sur ce pont qui flotte vers nous,
On ne voit qu'un homme à genoux.

« — C'est lui ! fidèle et courageux,
Au fond de mon rêve orageux,
Cette nuit je l'ai vu paraître :
Descendez pour le reconnaître !
Moi, j'ai tant pleuré, que mes yeux
Ne verront plus *Jame* qu'aux cieux !

« — Ah ! la foudre, en crevant la nue,
L'a jeté sur la roche nue !
S'il n'a pas cessé de souffrir,
Descendons l'aider à mourir. »

Et les enfants des matelots
Retirèrent Jame des flots.
C'était Jame ! et la fiancée
Vint toucher à sa main glacée
Son doux lien, son anneau d'or ;
Car Jame le portait encor !

Qu'ils sont bien sous la roche nue,

A l'abri de l'errante nue,
Oublieux de leurs mauvais jours,
Morts... et mariés pour toujours!

UNE ONDINE

L'onde murmure, la vague s'élève.
La sirène l'attire par ses paroles, elle le charme par ses chants.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

GŒTHE.

La rivière est amoureuse,
Enfant! n'y viens pas le soir;
Près d'Angèle la peureuse
Va plutôt rire et t'asseoir.
Si l'eau jalouse en soupire,
Ferme l'oreille à sa voix;
Car elle roule un empire
Doux et mortel à la fois.

Chaque soir, ses bras humides
Attirent quelque imprudent
Qui, sous ses perles liquides,
Vient plonger son cœur ardent :
Un miroir à la surface
Sourit, trempé de fraîcheur,

Le pied glisse; l'onde efface
Le sourire et le plongeur!

Et la vierge fiancée
Pleure au pied de l'élément
Qui, dans la couche glacée,
Berce à jamais son amant,
Cet amant, dont sa jeune âme
Croit entendre les sanglots
Murmurer : « Venez, ma femme,
Dormir aussi sous les flots. »

Par le doux *Pater* d'Angèle,
Par ses yeux fervents d'amour,
Par la croix! par la chapelle
Qui doit vous unir un jour,
Enfant! l'onde est molle et pure;
Mais elle a soif de nos pleurs,
La rive ombreuse est plus sûre :
N'en dépasse pas les fleurs!

IMITATION DE MOORE

—

TROIS NOCTURNES

I

Oh! come to me when daylight sets
Sweet! then come to me,
When smoothly go our gondolets
O'er the moonlight sea;
When mirth's awake, and love begins,
Beneath that glancing ray,
With sound of lutes and mandolins,
To steal young hearts away.
Irish Melodies.

Entends-tu les gondoles
S'égarer sur les flots,
Les tendres barcarolles
Des jeunes matelots?

Le frais désir
Éveille partout le plaisir :
Oh! viens à moi,
Belle! je rame ici vers toi!

La mer est éclairée
D'une lune d'amour;
Et toi, belle adorée,
Préfères-tu le jour?

Le frais désir
Éveille partout le plaisir :
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Au son des mandolines,
Que de cœurs palpitants !
Là-bas, sur les collines,
Que de couples contents !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir :
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi.

Tout s'unit, tout s'adore
Sur la terre et les eaux;
Et je suis seul encore
Au milieu des roseaux !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir :
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Voici l'heure charmante
Où l'on chante plus bas;
Et de ma jeune amante
Je sens frémir les pas !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir :

Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Gaily sounds the castanet
Beating time to bounding feet,
When, after daylight's golden set,
Maids and youths by moonligth meet.
Oh ! then, how sweet to move
Through all that maze of mirth,
Lighted by those eyes we love
Beyond all eyes on earth.
Irish Melodies.

Quand le soleil couchant sur les flots se balance,
Quand la guitare au loin conduit gaiement la danse
Et du pied bondissant mesure chaque pas,
Que la danse du soir a de grâce et d'appas !
Oh ! qu'il est doux alors d'errer avec mystère
Sous cette ombre embaumée où s'égare l'amour,
Éclairé seulement par les yeux qu'on préfère
A tous les jeunes yeux que le plaisir éclaire,
Pour remplacer le jour !

Quand sur les mêmes fleurs dont se parent leurs têtes,
A la lueur des feux qui brillent dans nos fêtes,
Des anges de la nuit la foule se répand,
Et qu'un objet aimé nous cherche et nous attend,
Qu'il est doux de verser dans l'âme inquiétée
De cet objet charmant qui se penche vers nous,
Les aveux renfermés dans notre âme agitée,
Et nourris tant de jours pour la fête enchantée,
Dont l'espoir fut si doux !

Quand la fête, et le luth, et la danse amoureuse,
S'endorment sur les fleurs du gazon parfumé;
En se tenant la main loin de la foule heureuse,
Quand on s'égare seul avec l'objet aimé,
Qu'il est triste de voir déjà le jour descendre
Sur un front qui rougit, plus touchant désormais!
Qu'il est triste, l'adieu, qui nous suivra si tendre,
Dans un songe où le cœur se berce et croit entendre :
Ne nous quittons jamais!

III

Row gently here, my gondolier.
So softly wake the tide,
That not an ear on earth may hear,
But hers to whom we glide.
Had heaven tongues to speak, as well
As starry eyes to see,
Oh! think what tales 't would have to tell
Of wand'ring youths like me!
Irish Melodies.

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier.
Dans le flot qui sommeille,
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant!

Vois! si le ciel parlait aussi bien qu'il regarde,
Quand ses yeux étoilés brillent au sein des nuits,
Que raconterait-il de tout ce que hasarde
Une errante jeunesse en ses tendres ennuis?

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier.
Dans le flot qui sommeille,
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant!

Au pied de ce balcon, tourne et suspends la rame;
J'y suis... je monte... O Dieu! si nous prenions pour vous
Les soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
Quels anges nous serions! Mais l'amour est si doux!

Sur l'eau qui te balance,
Reste seul en silence;
Garde, mon gondolier,
Ton poste familier.
Que la craintive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque attend un amant!

AVEU D'UNE FEMME

Savez-vous pourquoi, madame,
Je refusais de vous voir?
J'aime! et je sens qu'une femme
Des femmes craint le pouvoir.
Le vôtre est tout dans vos charmes,
Qu'il faut, par force, adorer.
L'inquiétude a des larmes :
Je ne voulais pas pleurer.

Quelque part que je me trouve,
Mon seul ami va venir;
Je vis de ce qu'il éprouve,
J'en fais tout mon avenir!
Se souvient-on d'humbles flammes,
Quand on voit vos yeux brûler?
Ils font trembler bien des âmes :
Je ne voulais pas trembler.

Dans cette foule asservie
Dont vous respirez l'encens,
Où j'aurais senti ma vie
S'en aller à vos accents,
Celui qui me rend peureuse,
Moins tendre, sans repentir,
M'eût dit : « N'es-tu plus heureuse? »
Je ne voulais pas mentir.

Sous l'éclat de vos conquêtes,
Si votre cœur s'est donné,
Triste et fier au sein des fêtes,
N'a-t-il jamais frissonné?
La plus tendre, ou la plus belle,
Aiment-elles sans souffrir?
On meurt pour un infidèle :
Je ne voulais pas mourir.

LA MADONE DES CHAMPS

A MES FILLES

Toujours notre Madone
Est là, levant sa main
Entre le ciel qui tonne
Et les blés du chemin :
Dans l'herbe haute assise
Au salut des passants,
Elle n'a point d'église,
De cierges ni d'encens.

Sous le toit d'aubépines
Qui lui sert de palais,
L'oiseau chante matines

Dans l'arbre pur et frais :
Les enfants du village
Sont ses anges élus,
Et les bruits du feuillage
Lui sonnent l'*Angelus!*

Son regard sans colère
Parle au cœur repentant!
Son doux silence éclaire
L'aveugle qui l'entend!
Un pauvre l'a trouvée
Au fond du ravin creux,
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux!

Prenez pour confidente
Sa charité sans voix :
La voix la plus prudente
Nous trahit quelquefois.
Dans son chaste mystère,
A l'abri des regrets,
Au-dessus de la terre
Enfermez vos secrets!

Quand sur ses pieds de reine
J'ai mis mon front brûlant,
Je sens, veine par veine,
Couler un calme lent :
Filles de Notre-Dame,
Dormez sur ses genoux;
Pour élever votre âme,
Elle en sait plus que nous!

A PAULINE DUCHAMBGE

En ce temps-là je montais dans ta chambre,
Causer une heure, et pleurer et chanter :
Car nous chantions pour étourdir décembre;
Et puis nos pleurs coulaient de nous quitter.

Je te cherchais comme, par la campagne,
Quelque hirondelle échappée aux autans
Monte rapide au toit d'une compagne,
Lui raconter ses secrets palpitants,

Tout ce qui tient dans un sort d'hirondelle :
L'orage en haut; la moisson sans chaleur;
Un nid qui tombe; un message infidèle;
Un rendez-vous brisé par l'oiseleur.

Nous disions tout l'une à l'autre sincère;
Larme pour larme et le cœur dans le cœur.
Si le bonheur est de croire, ô ma chère,
Qu'un toit si simple abrita de bonheur !

Et d'où venaient nos plaintes racontées,
Nos chants furtifs entravés de longs pleurs,
Nos peurs d'enfants gravement écoutées?
C'est que notre âge avait toutes ses fleurs !

Qui regardait sous mon aile blessée
Le dard... celui qui me fait mal encor?

Qui doucement essuyait ma pensée
Du rêve amer qui fait aimer la mort?

Comme aujourd'hui, c'était toi, mon autre âme;
Lueur vivante éclairant mon chemin;
Ange gardien sous ton voile de femme,
A qui Dieu dit : « Tenez-la par la main! »

O jours d'hier! ô jeunesse envolée
Avant notre âme, autre oiseau gémissant,
Ouvrant à Dieu son aile d'exilée,
Rougie au plomb qu'on lui tire en passant!

Posée à peine aux lieux où sonne l'heure,
Sais-tu quel seuil mon pied triste a tenté?
Tout seuil de Christ, où chaque âme qui pleure
A droit d'asile et d'hospitalité.

Le front baigné de soleil ou de bise,
Sans droit ni place au banquet étranger,
Je me sauvais dans les bras d'une église,
Seuls bras ouverts au malheur passager.

J'allais suspendre une heure à ces vieux dômes
Où Dieu s'enferme et dit à tous : Entrez!
Où le plain-chant de sonores fantômes
Crie en tous temps : Frères, quand vous voudrez!

J'allais verser nos humbles harmonies
Sur le sommeil étouffé des prisons,
Berçant, calmant les âcres insomnies,
Avec l'amour qui bat dans tes chansons!

J'étais, je suis la voyageuse encore,
Lasse d'absence et de tous les séjours,
Que de ta chambre indigente et sonore
L'écho tourmente et rappelle toujours !

Mon sort, lancé vers l'étoile inconnue,
Serrait sa chaîne à chaque mouvement;
Mes yeux rêveurs et mouillés sous la nue
A ton rideau retournaient tristement.

Charme aimanté ! lampe qui se consume !
Cœur oppressé de chants mélodieux !
Oh ! sous ta cendre où l'ange se rallume,
M'attendras-tu pour nous enfuir aux cieux?

J'irai te prendre, attends ! pauvre et chérie,
Dernier reflet de mon lointain doré;
Replie encor ton aile endolorie :
Toi, si tu meurs, je crois que je mourrai !

RÊVE D'UNE FEMME

Veux-tu recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir?
Veux-tu l'enfance, encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir?
Veux-tu les baisers de ta mère
Échauffant tes jours au berceau?

« — Quoi ! mon doux Éden éphémère :
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Sous la paternelle puissance,
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d'innocence
Laisser épanouir ton sort ?
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent, comme un jeune oiseau ?
« — Pourvu qu'il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Veux-tu rapprendre l'ignorance
Dans un livre à peine entr'ouvert ?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes,
Les veux-tu jeunes comme toi ?
« — Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu ! rendez-les-moi ! »

Reprends donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs,
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs :
Va retrouver l'amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
« Retourner au monde où l'on aime...
O mon Sauveur ! éteignez-moi ! »

FLEUR D'ENFANCE

L'haleine d'une fleur sauvage,
En passant tout près de mon cœur,
Vient de m'emporter au rivage
Où naguère aussi j'étais fleur.
Comme au fond d'un prisme où tout chante,
Où tout se révèle à mes yeux,
Je vois un enfant aux yeux d'ange :
C'était mon petit amoureux !

Parfum de sa neuvième année,
Je respire encor ton pouvoir.
Fleur à mon enfance donnée,
Je t'aime comme son miroir.
Nos jours ont séparé leur trame,
Mais tu me rappelles ses yeux;
J'y regardais flotter mon âme :
C'était mon petit amoureux!

De blonds cheveux en auréole,
Un regard tout voilé d'azur,
Une brève et tendre parole,
Voilà son portrait jeune et pur.
Au seuil de ma pauvre chaumière
Quand il se sauvait de ses jeux,
Que ma petite âme était fière!
C'était mon petit amoureux!

Cette ombre qui joue à ma rive
Et se rapproche au moindre bruit,
Me suit, comme un filet d'eau vive,
A travers mon sentier détruit :
Chaste, elle me laisse autour d'elle
Enlacer un chant douloureux;
Hélas! ma seule ombre fidèle,
C'est vous, mon petit amoureux!

Femme, à qui ses lèvres timides
Ont dit ce qu'il semblait penser,
Au temps où nos lèvres humides
Se rencontraient sans se presser,
Vous qui fûtes son doux Messie,
L'avez-vous rendu bien heureux?
Du cœur je vous en remercie :
C'était mon petit amoureux!

A PAULINE DUCHAMBGE

ELLE VOULAIT QUITTER LE MONDE

Quand tu te ferais sœur grise,
Un bandeau blanc sur les yeux;
Quand d'une prière apprise
Tu tourmenterais les cieux;
Quand, sur les pauvres penchée,
Mouillant leurs cris de tes pleurs,

Par ta blessure cachée
Tu sonderais leurs douleurs;

Quand tu pourrais, sœur Morave,
Silencieuse à toujours,
Sous une loi morne et grave
Immobiliser tes jours,
Cesserais-tu, mon pauvre ange,
D'écouter vivre et souffrir
Ton cœur, ce malade étrange
Qui n'a peur que de guérir?

Quand sur le marbre et la pierre
Tu verserais l'oraison,
Pour évoquer la lumière
Qui rallume la raison;
Quand ta voix, éteinte au monde,
S'enfermerait sans retour,
Une autre voix plus profonde
Te crierait encore : « Amour! »

Tous les cloîtres de la terre
Mentent à ton désespoir;
Dans son plus chaste mystère
Dieu n'a pas de manteau noir;
Et le reclus prêt à rendre
Ses comptes au Créateur
Ne pourra que trop comprendre
Qu'il manque un cœur à ton cœur!

Reste au monde; plaide encore!
Ton procès n'est pas fini :

Pour un crime que j'ignore,
L'amour tendre y fut banni.
Aime en vain; donne et pardonne
A qui ne t'a pas compris;
Souris à qui t'abandonne;
Va! l'on n'aime qu'à ce prix!

AMOUR ET CHARITÉ

Amour et charité! quelque part qu'on vous trouve,
Dieu va venir : qu'un seul s'en souvienne et le prouve,
Qu'un seul où je m'en vais me réclame tout bas :
Qui donc me sauverait, s'il ne me sauvait pas?
S'il ne disait : Pitié! c'est moi... Non! qu'il se taise.
Non! qu'en frappant sur moi l'éternité s'apaise.
Moi, je veux bien pleurer, et mourir, et mourir,
Mais sans croire qu'il pleure et sans le voir souffrir!

QU'EN AVEZ-VOUS FAIT

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur;
Bonheur pour bonheur!

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre,
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu!

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur :

Qu'en avez-vous fait,
Mon maître suprême?
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait?

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là,
Dans ma vie amère;
Vous me laissez là,
Et Dieu voit cela!

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'amour?

Vous appellerez,
Sans qu'on vous réponde;

Vous appellerez,
Et vous songerez !...

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte;
Ami comme avant,
Vous viendrez rêvant.

Et l'on vous dira :
« Personne !... elle est morte. »
On vous le dira;
Mais qui vous plaindra ?

AU SOLEIL

ITALIE

Ami de la pâle indigence,
Sourire éternel au malheur;
D'une intarissable indulgence,
Aimante et visible chaleur;
Ta flamme, d'orage trempée,
Ne s'éteint jamais sans espoir;
Toi, tu ne m'as jamais trompée
Lorsque tu m'as dit : Au revoir !

Tu nourris le jeune platane
Sous ma fenêtre sans rideau,
Et de sa tête diaphane
A mes pleurs tu fais un bandeau.
Par toute la grande Italie,
Où je passe le front baissé,
De toi seul, lorsque tout m'oublie,
Notre abandon est embrassé!

Donne-nous le baiser sublime
Dardé du ciel dans tes rayons,
Phare entre l'abîme et l'abîme
Qui fait qu'aveugles nous voyons!
A travers les monts et les nues
Où l'exil se traîne à genoux,
Dans nos épreuves inconnues,
Ame de feu, plane sur nous!

Oh! lève-toi pur sur la France
Où m'attendent de chers absents!
A mon fils, ma jeune espérance,
Rappelle mes yeux caressants!
De son âge éclaire les charmes;
Et s'il me pleure devant toi,
Astre aimé! recueille ses larmes,
Pour les faire tomber sur moi!

AUX

PETITS ENFANTS

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime
Frères, parents, amis et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Les Feuilles d'Automne.

ADIEU D'UNE PETITE FILLE

A L'ÉCOLE

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux
Pressé d'orage et de vent pluvieux
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

MADELEINE DESROCHES.

Mon cœur battait à peine, et vous l'avez formé;
Vos mains ont dénoué le fil de ma pensée,
Madame! et votre image est à jamais tracée
Sur les jours de l'enfant que vous avez aimé!

Si le bonheur m'attend, ce sera votre ouvrage;
Vos soins l'auront semé sur mon doux avenir;
Et si, pour m'éprouver, mon sort couve un orage,
Votre jeune roseau cherchera du courage,
Madame! en s'appuyant sur votre souvenir!

LE PETIT RIEUR

Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Évangile.

« Laissez entrer ce chien qui soupire à la porte;
Je souffre quand j'entends souffrir autour de moi :
Fût-il aveugle et vieux, il pleure, qu'on l'apporte,
Mon feu lui sera doux... Quoi! petit Paul, c'est toi? »

C'était le petit Paul. Sous un brouillard d'automne,
Pensif et tout mouillé, depuis un long moment,
Sans l'ouvrir, à la porte il grattait doucement.
Pourquoi n'entrait-il pas? On l'entoure, on s'étonne
Il entre. Il reste là sans avoir dit : Bonsoir,
Bonsoir, petite mère! et sans oser s'asseoir.
Mais Paul tenait en vain sa paupière baissée;
Les mères ont des yeux qui percent la pensée.

« De l'école avant l'heure on vous a fait sortir :
Pourquoi? Ne mentez pas.

— Je ne sais plus mentir,
Mère. Pour presque rien.

— Presque dit quelque chose ;
Votre maître est si bon qu'il ne fait rien sans cause.

— On ne peut jamais rire, et c'est bien malheureux !
Moi, quand je ne ris pas, je suis tout las de vivre.

— Vous avez donc ri, Paul?

— Oui, mère, sous mon livre.
— Qui vous rendait si gai?

— Christophe. Il est affreux,
Christophe ! Il a l'œil trouble et la tête enfoncée.
Ses bras vont jusqu'à terre, et sa jambe est torsée
Comme cela !

— C'est triste.

— Oui, si je l'avais su :
Mais je n'avais jamais vu d'écolier bossu.
J'ai cru que les bossus venaient tout vieux au monde,
Comme Ésope à mon livre.

— Ésope fut enfant,
Et sa mère pleura. Pitié douce et profonde !
La laideur s'embellit quand ta voix la défend.
L'homme apporte des maux dont rien ne le console !

Mais Christophe, ma mère, est un rude garçon;

Ce n'est qu'un paysan, le dernier dans l'école.
Et comme on riait trop pour suivre la leçon,
J'ai dit : Ésope! Ésope! en regardant Christophe :
Et j'ai fait le portrait du crochu philosophe :
« Voyez! messieurs, voyez le divin animal! »

— Et que disait Christophe?

— Il détournait la vue;
Il cachait dans ses mains sa rougeur imprévue,
Et je crois qu'il pleurait.

— Tais-toi! tu me fais mal.
Il pleurait!... O railleurs, que vous êtes à craindre!
Un être a donc souffert, et souffert sans se plaindre!
Tout ce qui pleure est beau. Je l'aime en ce moment;
Oui, j'aime mieux Christophe et sa jambe tournée,
Que ta langue épineuse à blesser destinée;
Je l'embrasse de l'âme et je le vois charmant.
Viens, que je te corrige. Écoute-moi : tu m'aimes?

— Oh oui!

— Souvent nos dards retombent sur nous-mêmes.
Regarde-moi longtemps, et que ton avenir
S'épure d'un amer et tendre souvenir :
Comment me trouves-tu?

— Belle comme une mère,
O ma mère! vos traits ont la douceur du ciel.
La Vierge des enfants, que l'on prie à Noël,
Est comme vous tendre et sévère :
Oui, vous lui ressemblez. J'y pense en vous voyant,
Et c'est vous que je vois, ma mère, en la priant!

A l'église une fois vous êtes apparue,
Et la foule indigente en joie est accourue;
Vos habits étaient gais, vous étiez blanche; et moi
Je disais : C'est ma mère! et l'on disait : « Eh quoi!
C'est sa mère! » Ah! maman! quel bonheur!

— Je t'écoute,
Et je plains ton doux rêve; il me touche. Il m'en coûte
D'attrister le miroir attaché sur ton cœur,
Où tu me trouves belle, où je me vois aimée
Mais, regarde, et gémis d'être un enfant moqueur :
Je suis laide.

— Ma mère!...

— Enfant! je vous afflige!
Je vous ôte un bandeau. Je suis laide, vous dis-je.
Un jour, un petit Paul aussi rira de moi.
— Je le tuerai, ma mère! oh! quand il serait roi.
Dieu! rire de ma mère!

— Et l'enfant qu'elle adore,
L'enfant que son malheur lui rend plus sien encore,
Penses-tu qu'une mère, au fond de ses douleurs,
Ne se lèvera pas pour revenger ses pleurs?
Et toi, mon pauvre enfant, fier de tes folles armes,
Lançant ton rire ingrat sur l'objet de ses larmes,
Prends garde! si ta langue allait faire mourir?
Dieu dit : « Tu souffriras ce que tu fais souffrir. »

LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON

Regarde : plus de feu, plus de bruit. Tout se tait,
La lune tout à l'heure à l'horizon montait,
Tandis que tu parlais.

V. Hugo.

Couchez-vous, petit Paul! il pleut. C'est nuit, c'est l'heure.
Les loups sont au rempart, le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit : « Dormez! » et l'ange gardien pleure
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

« Je ne veux pas toujours aller dormir, et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir.
Et je tuerai les loups! je les tuerai moi-même! »
Et le petit méchant, tout nu! vint se rasseoir.

Où sommes-nous, mon Dieu! donnez-nous patience;
Et surtout soyez Dieu! soyez lent à punir!
L'âme qui vient d'éclore a si peu de science!
Attendez sa raison, mon Dieu! dans l'avenir.

L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre;
Il vous obéit mieux : au coucher du soleil,
Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule;
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule;
Paul! trois fois la couveuse a compté ses enfants;
Son aile les enferme; et moi, je vous défends!

La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
Dit : « Quel est cet enfant qui ne dort pas encor? »
Sous son lit de nuage elle est déjà couchée;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

Le petit mendiant, perdu seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds las et froids, doux martyr!
Dans la rue isolée où sa misère pleure,
Mon Dieu! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir!

Et Paul, qui regardait encor sa belle épée,
Se coucha doucement en pliant ses habits;
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis!

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Athalie.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc! et fait pour moi!
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;

Ils ont toujours sommeil. O destinée amère!
Maman! douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien!

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube; au rideau bleu c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman! Bonsoir!

PRIÈRE

Dieu des enfants! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière (écoute!), est ici sous mes mains;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins!

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets, sous l'enfant perdu que la mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir!

L'ÉPHÉMÈRE

Je suis trop délicat, trop faible et trop petit
Pour cueillir vos fruits mûrs et porter vos corbeilles,
Dépouiller les tilleuls du trésor des abeilles,
Courber de vos moissons la féconde épaisseur;
Mais je vous enverrai l'Automne : c'est ma sœur.

M. H. DE LATOUCHE.

Frêle création de la fuyante aurore,
Ouvre-toi comme un prisme au soleil qui le dore;
Va dire ta naissance au liseron d'un jour;
Va, tu n'as que le temps de deviner l'amour!

Et c'est mieux, c'est bien mieux que de le trop connaître;
Mieux de ne pas survivre au jour qui le vit naître.
Happe sa douce amorce, et que ton aile, enfant,
Joue avec ce flambeau; rien ne te le défend.

Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie,
Et sème des anneaux de lumière et de joie.
Le fil de tes hasards est court, mais il est d'or!
Nul regret ne pendra lugubre sur ton sort;
Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie
De ton jour de musique et d'ivresse infinie;
Ce que tu vas aimer durera tes instants;
Tu ne verras le deuil ni les rides du temps.
Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose
Fiévreuse de soleil et d'encens, quel destin!
Atome délecté dans le miel qui l'arrose,
Sonne ta bienvenue au banquet du matin.

Je t'envie! et Dieu t'aime, innocent éphémère!
Tu nais sans déchirer le beau flanc de ta mère;
Ce penser triste et doux ne te fait point de pleurs :
Il ne t'impose pas comme un remords de vivre.
Tu n'as point à traîner ton cœur lourd comme un livre
Heureux rien! ta carrière est au bout de ces fleurs.
Bois ta vie à leur âme, et que ta prompte haleine
Goûte à tous les parfums dont s'abreuve la plaine.
Hâte-toi : si le ciel commence à se couvrir,
Une goutte de pluie inondera tes ailes :
Avant d'avoir vécu tu ne veux pas mourir,
Toi! Les fleurs vont au soir : ne tombe qu'après elles.

Bonjour! bonjour! adieu! Trois mots pour ton soleil.
Et pour nous, que de nuits jusqu'au dernier sommeil!
Le long vivre n'apprend que des fables railleuses.
Tristement recueillis sous nos ailes frileuses,
Nous épions l'espoir, qui n'ourdit qu'un regret;
Et l'espoir n'ouvre pas sa belle chrysalide,
Et c'est un fruit coulé sous son écorce vide;
Et le vrai, c'est la mort! — et j'attends son secret.
Oh! ce sera la vie; oh! ce sera vous-même,
Rêve à qui ma prière a tant dit : Je vous aime!
Ce sera, pleur par pleur, et tourment par tourment,
Des âmes en douleurs le chaste enfantement!

LE PETIT PEUREUX

Quoi, Daniel! à six ans vous faites le faux brave;
Vous insultez un chien qui dort;
Vous lui tirez l'oreille! et, raillant votre esclave,
Sous ses pas endormis vous dressez une entrave!
L'esclave qui sommeille, ô Daniel, n'est pas mort,
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière :
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux.
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière!
Malgré la nuit, j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux,
Sauvons-nous des témoins... Moi, je suis votre mère...
Je cacherai ta honte, enfant, dans mon amour :
Viens! j'ai pitié de toi, car la honte est amère;
Bénis Dieu : sa bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Écoute :
Pour t'appeler méchant sais-tu ce qu'il m'en coûte?
C'est ton nom pour ce soir; subis-le devant moi :
Va! personne jamais ne l'entendra que toi.
Personne ne t'a vu d'une bête innocente
Tourmenter l'indolent sommeil,
Et, pour irriter son réveil,
Lui simuler sa chaîne absente.
Cher petit fanfaron, c'est lui qui t'a fait peur.
Sa gueule était immense, ouverte à la vengeance.
Il te mangeait, Daniel, sans ma tendre indulgence;
Et tu fuyais en vain, lié par la stupeur.
Il m'a cédé sa proie, il a compris mes larmes;

Et peut-être un gâteau, que préparait ma main
Pour charmer ton loisir demain,
L'a rendu tout à fait clément à mes alarmes.
Je l'avais fait si beau, si grand! Ne pleure plus :
De tes habits l'eau pure effacera la tache;
Ton âge n'en a pas où le remords s'attache!
Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus,
Ce qu'il faut regretter par delà ton enfance,
C'est mon sang... oui, le mien! lâchement répandu.
Quoi! sous la dent d'un chien tu l'as déjà perdu,
Daniel, et ton pays l'attend pour sa défense!

LE PETIT MENTEUR

Venez bien près, plus près; qu'on ne puisse m'entendre :
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur!
Votre mère en est triste; elle vous est si tendre!
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur.

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif, vous traînez votre voix,
Et vous criez très-haut : Eh! ma bonne! ma bonne!
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive!
Et, pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir.
Hélas! vous avez ri de sa bonté craintive,

Enfant! vous avez ri! quelle douleur pour nous!
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes!
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes;
J'irais... Ne pleurez pas; causons avant d'agir;
Écoutez une histoire, et jugez-la vous-même.
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup! au loup! à moi! » criait un jeune pâtre;
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil, et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
« Je suis loup, » disait-il. Mais attendez la fin.
Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaieté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée :
« Au loup! au loup! à moi! » dit le jeune garçon;
« Au loup! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils; à d'autres la leçon! »

Et toutefois le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis;
Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits :
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho; ses cris n'amenaient rien.

Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
« Eh quoi! pas un ami, dit-il, pas même un chien! »
On ajoute, et, vraiment, c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.
« Il ne ment pas, dit-on, il tremble! il saigne! il pleure!
Quoi! c'est donc vrai, Colas? » Il s'appelait Colas.
« Nous avons bien ri tout à l'heure;
Et la brebis est morte! elle est mangée... hélas! »
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi :
Or, s'il m'avait trompé, le menteur fût-il roi,
Me crierait vainement : Aux armes! »

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez!
Ici pas un flatteur dont la voix vous abuse;
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie :
Que ferons-nous alors? Oh! ne vous cachez pas!
Prenez un peu courage, enfant; que je vous voie;
Vous me touchez le cœur, j'y sens votre pardon;
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne;
Soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne;
Il est père, il est bon!

L'ÉCOLIER

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez!... Il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?

— Non, dit-elle; j'arrive et je suis très-pressée.
J'avais froid; l'aquilon m'a longtemps oppressée :
Enfin, j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;

Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh! bonjour! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle :
Je t'ai vue à l'automne. Oh! bonjour, hirondelle!
Viens! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi?
Jouons. — Je le voudrais, réponds la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis :
L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
Il en faut profiter. Je me sauve... A demain! »

L'enfant reste muet; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?

« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre;

Voyez, ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.

— Écolier! voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant; je le suis plus, peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille; et, grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude!
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux;
Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
Et quittant le bon dogue il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.

A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

HIPPOLYTE

LA MÈRE ET L'ENFANT

Quand j'ai grondé mon fils, je me cache et je pleure.
Qui suis-je, pour punir, moi, roseau devant Dieu,
Pour devancer le temps qui nous gronde à toute heure,
Et crie à tous : Prends garde; il faudra dire adieu !

Mourir avec le poids d'une parole amère,
D'une larme d'enfant que l'on a fait couler,
Que l'on sent sur son cœur incessamment rouler !
Est-ce donc pour ce droit que l'on veut être mère?

Est-ce donc là le prix des immenses douleurs
Dont nous avons payé leur présence adorée?
De ce pas sur la tombe encor toute navrée,
Dieu ! laissez-nous donc vivre et respirer nos fleurs !

Laissez-nous contempler à deux genoux la tige,
Qui veut se lever seule et frémit d'obéir,
Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige.
Tout ce qui naît, mon Dieu ! tend ses bras au plaisir.

Laissez-nous seulement, ardentes sentinelles,
Écarter leurs dangers qu'ils aiment, si petits;
Si forts à repousser nos forces maternelles,
De la fierté de l'homme innocents apprentis.

Purifiez un peu ce monde, où chaque haleine
A l'entour de nos fruits souffle un air plein de feu;
Préservez le lait pur dont leur âme était pleine;
Alors nous guiderons l'ange par un cheveu.

Beaux anges mutinés qui bravez nos tendresses,
Dont les jours, dont les nuits tièdes de nos caresses,
Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler,
Où dormirez-vous mieux pour vous en consoler?

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme,
Un baiser qui jamais ne dit *non*, ni *demain?*
Faut-il ses jours? Seigneur! les voilà dans sa main :
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme.

Enfant! mot qui peut dire : Amour! ciel! ou martyr!
Couronne des berceaux! auréole d'épouse!
Saint orgueil! nœud du sang, éternité jalouse,
Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre âme en dehors, en robe d'innocence,
Hélas! comme la vit ma mère à ma naissance :
Et si je la contemple avec d'humides yeux,
C'est que la terre est triste, et que l'âme est des cieux!

O femmes! aimez-vous par vos secrets de larmes,
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes;
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur,
Quand vous aurez souffert, appelez-moi : Ma sœur!

DORMEUSE

Si l'enfant sommeille,
Il verra l'abeille,
Quand elle aura fait son miel,
Danser entre terre et ciel.

Si l'enfant repose,
Un ange tout rose,
Que la nuit seule on peut voir,
Viendra lui dire : « Bonsoir. »

Si l'enfant est sage,
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera.

Si mon enfant m'aime,
Dieu dira lui-même :
J'aime cet enfant qui dort;
Qu'on lui porte un rêve d'or.

Fermez ses paupières,
Et sur ses prières,
De mes jardins pleins de fleurs,
Faites glisser les couleurs.

Ourlez-lui des langes
Avec vos doigts d'anges!
Et laissez sur son chevet
Pleuvoir votre blanc duvet.

Mettez-lui des ailes
Comme aux tourterelles,
Pour venir dans mon soleil,
Danser jusqu'à son réveil !

Qu'il fasse un voyage,
Aux bras d'un nuage,
Et laissez-le, s'il lui plaît,
Boire à mes ruisseaux de lait !

Donnez-lui la chambre
De perles et d'ambre,
Et qu'il partage, en dormant,
Nos gâteaux de diamant !

Brodez-lui des voiles
Avec mes étoiles,
Pour qu'il navigue en bateau
Sur mon lac d'azur et d'eau !

Que la lune éclaire
L'eau pour lui plus claire,
Et qu'il prenne, au lac changeant,
Mes plus fins poissons d'argent !

Mais je veux qu'il dorme,
Et qu'il se conforme
Au silence des oiseaux,
Dans leurs maisons de roseaux !

Car si l'enfant pleure,
On entendra l'heure
Tinter partout qu'un enfant
A fait ce que Dieu défend !

L'écho de la rue,
Au bruit accourue,
Quand l'heure aura soupiré,
Dira : L'enfant a pleuré !

Et sa tendre mère,
Dans sa nuit amère,
Pour son ingrat nourrisson
Ne saura plus de chanson !

S'il brâme, s'il crie,
Par l'aube en furie,
Ce cher agneau révolté
Sera *peut-être* emporté !

Un si petit être,
Par le toit, *peut-être*,
Tout en criant, s'en ira,
Et jamais ne reviendra !

Qu'il rôde en ce monde,
Sans qu'on lui réponde;
Jamais l'enfant que je dis
Ne verra mon paradis !

Oui ! mais s'il est sage,
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera !

FIN.

TABLE

NOTICE 1

Idylles

Les Roses. 11
La Journée perdue. 13
L'Adieu du soir. 15
L'Orage. 17
La Nuit. 19
L'Absence. 21
Le Retour aux champs. . . 25
Le Ruisseau. 25
Philis. 29
La Fontaine. 34
Une jeune Fille et sa Mère. . 35
Le Soir d'été. 39

Élégies

L'Inquiétude. 45
Le Concert. 44
Prière aux Muses. 46
Le Billet. 48
L'Insomnie. 49
Son Image. 50
L'Imprudence. 51
A l'Amour. 52
Les Lettres. 54
La Nuit d'hiver. 56
A Délie, I. 59
A Délie, II. 62
A Délie, III. 65
Le Souvenir. 65
La Séparation. 65
La Promenade d'automne. . 67
Élégie. 69
A Délie, IV. 70
Les deux Mères. 71
Le Pressentiment. 74
Elégie. 75
Élégie. 77
Élégie. 78
A ma Sœur. 79
Elégie. 83
Elégie. 85
Elégie. 87
Prière pour lui. 89
L'Attente. 90
L'Isolement. 92
Souvenir. 95
A Mlle Georgina Nairac. . . 95
Point d'Adieu. 96
Le vieux Crieur du Rhône. . 98
Suite du vieux Crieur du Rhône. 99
La Fleur du sol natal. . . . 104
A mes Enfants. 107
Le Berceau d'Hélène. 112
Le Bal des champs, ou la Convalescence. 115
Les deux Ramiers. 118
Au Sommeil. 120
Le Présage. 121
Elégie. 125
Aux Enfants qui ne sont plus. 124
Regret. 127
Le Retour chez Délie. . . . 127
Élégie. 133
Élégie. 136
Albertine. 138
La Vallée de la Scarpe. . . 141
Le Retour à Bordeaux. . . . 147
La première Captivité de Béranger. 152
L'Exil. 155
Les deux Amitiés. 157
Prière. 159

Romances

Le Sommeil de Julien. . . . 161
Le Soir. 162
Le Bouquet. 163
L'Aveu permis. 164
Le Réveil. 165
A la Poésie. 166
L'Attente. 167
Le Hameau. 167
L'Espérance. 168
Le premier Amour. 169
L'Exilé. 170
Le Regard. 171
Le Rendez-vous. 172
Les Serments. 173
La Séparation. 174
C'est moi. 175
La Veillée du nègre. 176
A M. de Béranger. 177
Chant d'une jeune Esclave, imité de Moore. 178
A mademoiselle Mars. . . . 179
La Vallée. 180
Regarde-le. 181
Le Calvaire. 182
L'Ange et le Rameau. . . . 184
Son Retour. 185
La Piqûre. 186
Réponds-moi. 187
Le dernier Rendez-vous. . . 189
Le Bouquet sous la croix. . 191
Les Cloches du soir. 192
Le Nom d'Olivier. 195

Contes

L'Idiot. 195
A mes Sœurs. 200
L'Hirondelle et le Rossignol. 203
Les deux Abeilles. 206
a Mouche bleue. 208
Conte imité de l'arabe. . . 211
Le Derviche et le Ruisseau. . 212
Le Vert luisant. 214
Le Papillon malade, apologue. 215
La Souris chez un juge. . . 218

Pleurs et Pauvres Fleurs

Note de M. Alex. Dumas. . . 225
Révélation. 229
La vie et la mort du Ramier. 235
L'Attente. 236
Dors-tu? 237
Les Mots tristes. 238
Malheur à moi. 243
La Jalouse. 244
Ne viens pas trop tard. . . 245
Pardon! 246
Les Ailes d'ange. 247
L'Adieu tout bas. 249
Réveil. 250
Détachement. 252
Tristesse. 253
Abnégation. 257
Le Mal du pays. 258
La Sincère. 260
A M. Alphonse de Lamartine. 262
A Mme Desbordes-Valmore. . 266
La Mémoire. 270
Les Fleurs. 272
L'Impossible. 273
Le Retour du marin. 274
Une Ondine. 276
Imitation de Moore. 278
Trois Nocturnes. — I. . . . 278
— II. . . . 280
— III. . . . 281
Aveu d'une Femme. 283
La Madone des champs. . . 284
A Pauline Duchambge. . . . 286
Rêve d'une Femme. 288
Fleur d'Enfance. 290
A Pauline Duchambge. . . . 291
Amour et Charité. 293
Qu'en avez-vous fait? . . . 295
Au Soleil. 295

Aux petits enfants

Adieu d'une petite Fille à l'école. 297
Le petit Rieur. 298
Le Coucher d'un petit garçon. 302
L'Oreiller d'une petite fille.. 305
L'Éphémère. 305
Le petit Peureux. 307
Le petit Menteur. 308
L'Écolier. 311
Hippolyte. 314
Dormeuse. 316

PQ
2218
D75A17
1860

Desbordes-Valmore, Marceline
Félicité Jos Josèphe
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY